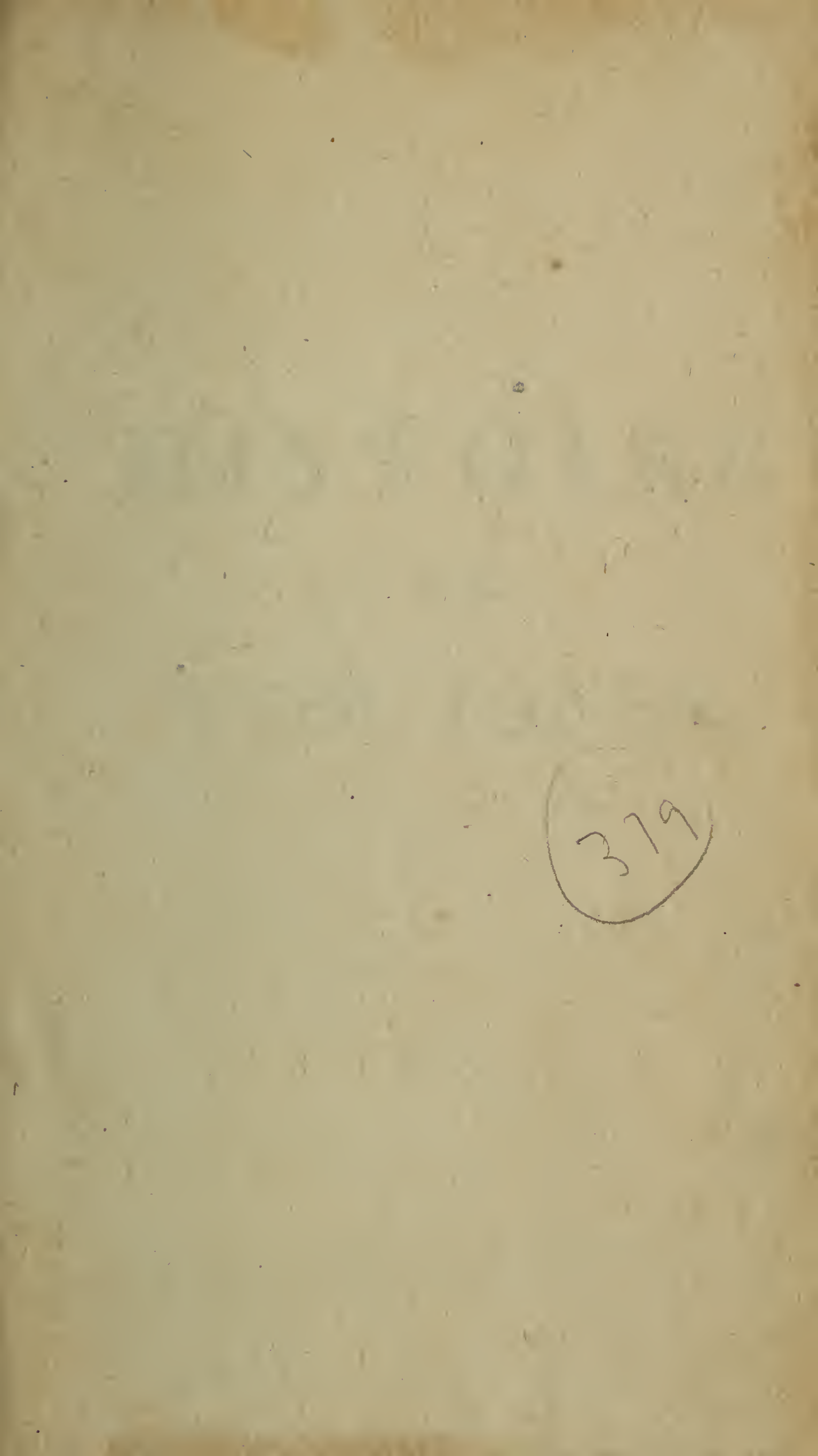



RB 6390
VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto

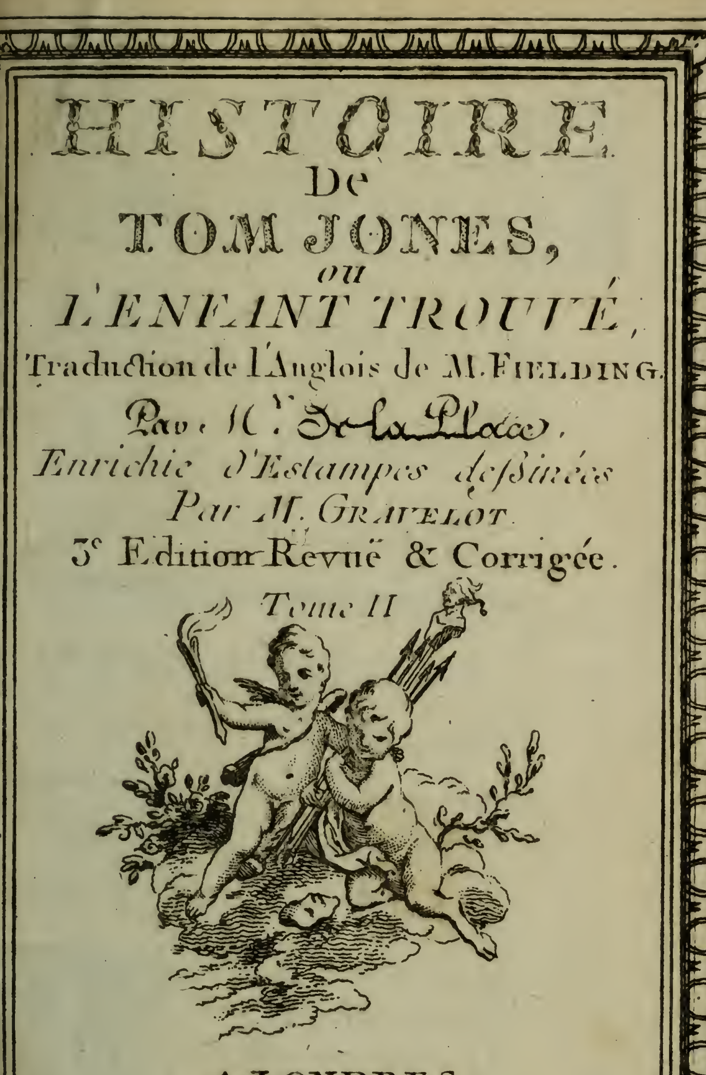



379

HISTOIRE

DE

TOM JONES.



HISTOIRE DE TOM JONES, ou L'ENFANT TROUVÉ,

Traduction de l'Anglois de M. FIELDING.

Par M^r. de la Place.

Enrichie d'Estampes dessinées Par M. GRAVELOT.

3e Edition Revuë & Corrigée.

Tome II

A LONDRES.

se trouve A PARIS

Chez ROLLIN fils Quay des Augustins.

1751.

Charpentier Sc.



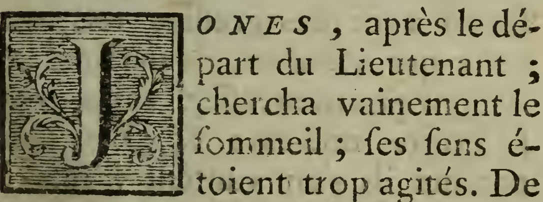
L'ENFANT TROUVÉ, OU HISTOIRE DE TOM JONES.

LIVRE HUITIÉME

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER,

Visite de l'Hôtesse à JONES.



JONES, après le départ du Lieutenant; chercha vainement le sommeil; ses sens étoient trop agités. De façon, qu'après s'être amusé, ou

plutôt tourmenté jusqu'au grand joür de l'idée de sa chere *Sophie*, il sonna pour demander du thé. L'Hôtesse saisit cette occasion pour lui faire une visite.

Elle ne l'avoit pas encore vû, & ne s'en étoit pas même embarrassé : mais ayant apperçu, dans la derniere conversation qu'elle avoit eue avec le Lieutenant, qu'il soupçonnoit *Tom Jones* d'être d'une grande naissance, elle s'étoit déterminée à témoigner plus d'égards à son Hôte.

Elle n'eut pas plutôt commencé à lui servir le thé, qu'elle enfila cette harangue.

Hélas ! Monsieur, (dit-elle en soupirant) c'est en vérité bien dommage qu'un jeune & aimable Gentilhomme, tel que vous, s'estime assez peu lui-même pour s'associer avec des gredins tels que ceux qui viennent de partir d'ici. Ils sont pourtant assez vains pour se croire nobles ; & Dieu sçait comme ils s'en vantent ! mais, comme disoit fort bien mon pre-

mier mari, ils ne devroient pas oublier que c'eſt nous qui les payons; & cela eſt bien rude pour de pauvres particuliers tels que nous. J'en avois vingt à loger la nuit derniere, ſans compter les Officiers: quelle charge pour une pauvre veuve! encore préférerois-je les Soldats, car rien n'eſt trop bon pour ceux qui les commandent; & leur dépenſe, qui pis eſt, eſt la plus petite choſe du monde. Il faut voir les airs qu'ils ſe donnent, comme ils ſe quarent, comme ils jurent, comme ils traitent les domeſtiques, & l'Hôteſſe même, quand ils ont dépenſé un *shelling* par tête! Je préférerois un de nos bons Gentilshommes campagnards, n'eût-il que 500. livres ſterlin de revenu, à tous ces *vers luiſans* de militaires qui ne payent qu'en bruit, en menaces, & en blaſphêmes. Une maiſon peut-elle proſpérer avec de telles gens? Hélas! comment l'un d'entr'eux ne vous a-t-il pas traité? J'étois bien ſûre que les autres le laiſſe-

roient échapper : toute cette race reſſemble à celle des hânetons ; vous ſeriez mort des coups que vous avez reçus, qu'il n'en eût été ni plus ni moins. Mais, grace au Ciel, de ce qu'un pareil malheur n'eſt pas arrivé chez moi, & de ce que je vois tout à eſpérer pour votre ſanté ! cet accident, ſi Dieu m'exauce, produira même un grand bien, pour peu que vous réfléchiſſiez ſur les déſagrémens d'un ſi vilain métier. J'aurai le plaiſir de vous voir retourner dans votre famille, & dans les bras de vos amis, ſans doute très-affligés de votre perte, & qui le ſeroient bien plus encore ſi le danger que vous courûtes hier leur étoit connu. Ciel, quelle barbarie ! puiſſent-ils l'ignorer toujours ! .... allons, Monſieur, allons courage : renoncez à cette infâme profeſſion ; je ſuis au fait de votre hiſtoire, je ſçais ce qui vous a jetté dans le déſeſpoir : courage, dis-je ! pour une de perdue, cent de retrouvées : Un jeune homme, fait comme vous, peut-il

manquer de maîtreſſes ? A votre place, moi, je verrois pendre la plus belle avant que de ſonger à m'enroller pour ſes beaux yeux..... ah, ah ! vous rougiſſez ? vous croyez donc que je ne ſuis pas au fait ? Eh non, non, nous ne connoiſſons pas Madame *Sophie !* on ne ſçait pas, que vous l'aimez : c'eſt un rêve que je viens de faire !.....

Que dites-vous, s'écria *Jones*, frappé d'étonnement, vous connoiſſez ma chere *Sophie ?*

Si je la connois ! s'écria l'Hôteſſe à ſon tour, combien de fois n'a-t'elle pas logé ici ?.... avec ſa tante ſans doute, lui dit *Jones*.... avec qui donc ? repliqua l'Hôteſſe : allez, allez, nous connoiſſons depuis longtems la vieille Dame. Il fout l'avouer, Mlle *Sophie* eſt charmante, & je ſuis bien de votre goût....charmante ? interrompit *Jones*....dites, qu'elle eſt adorable ! que ſes attraits, ſa vertu, ſa douceur, ſont dignes de l'hommage des cœurs les plus féroces .....mais

pouvois-je jamais imaginer que vous connuſſiez ma *Sophie ?* je voudrois, dit l'Hôteſſe, qu'elle vous fût à tous égards auſſi connue qu'à moi. Que n'euſſiez-vous pas donné pour être aſſis, ainſi que moi dans ſa ruelle ? quelle peau ! que d'attraits ! quelle taille !.... ce lit, ce même lit pourroit en dire des nouvelles ..... Ce lit ! s'écria *Jones* avec tranſport, quoi, ſe peut-il que *Sophie* ait couché ici ?

Ici, ici, oui dans ce lit, dans ce lit même, répondit l'Hôteſſe ; & plût au Ciel qu'elle y fût encore ! elle n'en ſeroit peut-être pas ſi fâchée, malgré tout ce qu'on a voulu me faire entendre ; car elle m'a ſouvent parlé de vous .... ah ! pour le coup, vous me flattez, interrompit-il : ſe ſeroit-elle abaiſſée juſqu'à ſe ſouvenir, juſqu'à parler du malheureux *Jones ?* .... j'ignore le menſonge, répondit l'Hôteſſe, tout ce que je ſçais, c'eſt que ce nom eſt ſouvent ſorti de ſa bouche, & toujours de façon à me faire croire que ſon cœur en diſoit en-

core plus tout bas.....O ! ma chere Dame, s'écria *Jones* en l'embraſſant, ſerai-je jamais digne d'occuper ce cœur ? Tout en elle eſt bonté, tout en elle eſt adorable, tout en elle eſt généreux ! Un miſérable tel que moi, étoit-il né pour troubler un inſtant le repos d'un cœur tel que le ſien ? Serois-je aſſez haï du Ciel, pour avoir à me reprocher un tel crime ? moi, qui affronterois tous les maux que l'ennemi du genre humain peut inventer pour ſe vanger des hommes, ſi je croyois hâter l'accompliſſement du moindre des vœux de *Sophie !* moi, qui dans l'abîme du malheur même, me croirois aſſez fortuné en la voyant heureuſe !

Elle en eſt convaincue, lui dit l'Hôteſſe ; apprenez même, que je vous ai peint à ſes yeux, comme le plus fidéle & le plus tendre des amans....Mais, Madame, dit *Jones* en l'interrompant, apprenez-moi de grace, depuis quand j'ai le bonheur d'être connu de vous ? Quant à moi, je rappelle en vain ma mé-

moire : je n'eus, je crois, jamais celui de vous connoître.

Vous étiez trop jeune, lui répondit-elle, pour vous ſouvenir du tems où je vous ai maintes fois tenu ſur mes genoux, chez le plus digne des Gentilshommes du Canton... Quoi ! répliqua *Jones*, M. *Alvorty* eſt auſſi connu de vous ?.... ſans doute, dit-elle, eh qui ne le connoît pas ? eſt-il quelqu'un dans le pays, à qui ſon nom & ſon bon caractere ne ſoient point en vénération ?....Sa réputation s'étend ſans doute bien plus loin encore, répondit *Jones* ; mais le Ciel ſeul connoit toutes les vertus de ce grand homme ; le Ciel ſeul connoît toute l'excellence d'un cœur, dont il n'a gratifié la terre, que pour lui donner une idée de la Divinité. Les hommes ſont auſſi ignorans dans ce genre ſublime de bontés, qu'ils ſont indignes de les reſſentir ; mais perſonne n'en fut jamais plus indigne que moi. Moi, qu'il avoit pris plaiſir d'élever ſi haut, après m'avoir, comme vous

le ſçavez ſans doute, recueilli dans la boue ; moi, pauvre & infortuné bâtard, qu'il avoit adopté, qu'il avoit daigné prendre pour ſon fils, & qui étois traité de même : j'ai oſé lui manquer, j'ai été aſſez imprudent, ou plutôt aſſez mal heureux, pour mériter ſa vangeance ! mais que dis-je ? oui, je l'ai méritée, je l'ai trop méritée, Madame ; je ne ſerai jamais aſſez ingrat pour oſer croire qu'il ait pû commettre une injuſtice à mon égard. J'étois ſans doute puniſſable ; il a dû me chaſſer pour jamais de ſa préſence ; je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même ! .... Ah Jugez maintenant ſi je ſuis ſi condamnable de m'être fait Soldat, ſurtout, dans l'état déſeſpéré de ma fortune ?.... Jugez-en par vous même :la voilà toute entiere.

A ces mots, il tira une bourſe de ſa poche, qui jettée ſur la table, fit ſi peu de bruit en tombant, que l'Hôteſſe crut notre Héros encore moins pécunieux qu'il ne l'étoit en effet.

Cette relation, terminée par une démonſtration ſi évidente, produiſit tout-à-coup un effet très-ſingulier dans l'eſprit de l'Hôteſſe. Mr. répondit-elle froidement, chacun mieux que perſonne, ſçait le parti qui lui convient le plus..... mais écoutons, s'écria-t-elle, n'ai-je pas entendu ſonner ? oui, c'eſt moi qu'on appelle.... attendez ? j'y ſuis.... ce ſont des étrangers, ſans doute : j'y cours . . .Adieu, Monſieur ; s'il vous manque quelque choſe, je vous enverrai la ſervante.

Ces mots n'étoient pas finis, que l'Hôteſſe avoit quitté la chambre, & dégringoloit déja l'eſcalier.

CHAPITRE II.

Eclairciſſemens.

N'Induiſons perſonne en erreur. Des Lecteurs pourroit croire que l'Hôteſſe étoit en effet inſtruite des amours & des avantu-

res de *Jones* ; elle n'en ſçavoit pas un mot. Le Lieutenant lui avoit dit tout ſimplement, que le nom de *Sophie* avoit occaſionné la querelle où *Tom* avoit été bleſſé ; il n'en avoit pas fallu davantage pour la mettre ſur les voyes d'apprendre le reſte de la bouche de *Jones* même, & d'en tirer parti, comme on l'a vû dans le dernier Chapitre. La curioſité tenoit un rang conſidérable parmi les vertus de cette femme : elle ne ſouffroit pas volontairement que ſes moindres Hôtes ſortiſſent de chez elle, ſans être inſtruite au moins de leur nom, de leur famille & de leurs facultés.

Dès qu'elle fut partie, *Jones*, ſans faire attention à la vivacité de ſa retraite, ne s'occupa que de l'idée de ſe trouver dans le même lit où ſa chere *Sophie* avoit couché. Quelle ſource d'images tendres & riantes ! que nous aurions beau jeu à raconter en détail tous les plaiſirs que dût notre Héros à la chaleur de ſon imagination,

ſi nous ne penſions pas tout-à-coup que les amans de ce genre ne feront pas le gros de nos Lecteurs

Il étoit encore dans cet heureux délire, lorſque le Chirurgien arriva pour panſer ſa bleſſure. Le Docteur ne pouvoit manquer de trouver le poulx du Malade un peu émû : il avoit, de plus, appris dans la cuiſine, que *Jones* n'avoit pas dormi la nuit : ç'en fut aſſez pour déclarer, que *Tom* étoit en grand danger, & que le ſeul moyen de prévenir les ravages de la fiévre, étoit de reſaigner abondament le Malade. Mais *Jones*, qui ne croyoit plus l'être, pria le Chirurgien de ſe contenter de lui panſer la tête.

L'Eſculape étoit entêté, il inſiſta ; *Jones* ne l'étoit pas moins, il tint bon. Le Docteur céda enfin, en déclarant qu'il ne répondoit pas des conſéquences dangereuſes qui ſuivroient le refus du Malade, & en le priant de reconnoître du moins, en tems & lieu, que lui-même s'étoit oppoſé au remede.

Tom le promit, & le Docteur s'en alla.

Il fit pourtant part à l'Hôtesse, en traversant la cuisine, de l'obstination du jeune Gentilhomme; & cette femme n'eut rien de plus pressé à lui apprendre, que l'erreur dans laquelle ils étoient tombés tous les deux, au sujet de la naissance & des facultés de *Jones*, sans oublier son bannissement de chez M. *Alvorthy*, encore moins la crainte où elle étoit d'en être pour l'écot de cet avanturier, & M. le Docteur pour ses peines.

Quoi! s'écria le Chirurgien, en colere, j'ai pu souffrir patiemment qu'une pareille espece voulût m'apprendre mon métier, & résister à mon ordonnance? Je me serai laissé insulter par un drôle qui ne me payera pas? Je suis charmé d'avoir été averti à tems. Voyons, voyons ce qui en sera.

Sans perdre le tems en paroles, il remonte à la chambre de *Jones*, en ouvre brusquement la porte, éveille le pauvre garçon, qui plon-

gé dans un profond ſommeil étoit délicieuſement occupé de ſa *Sophie*..... Voulez-vous être ſaigné, ou non ? s'écria d'une voix tonnante, le Docteur irrité.

Je vous ai déja dit que non, répondit *Jones*, en baillant.... & plût au Ciel que vous m'euſſiez mieux entendu ! vous me privez du ſommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon, bon, répliqua l'autre, le ſommeil, ainſi que le manger, eſt ſouvent fatal à plus d'un Malade. Encore un coup, & pour la derniere fois, voulez-vous être ſaigné tout-à-l'heure ?

Eh bien, pour la derniere fois, lui cria *Jones*, je vous répéte que je ne le veux point.

En ce cas, je vous abandonne, & je m'en lave le mains, s'écria le Docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déja priſes pour vous : deux viſites à cinq *shellings* chacune, deux panſemens *idem*, & un demi écu pour la ſaignée. J'eſpere, lui dit *Jones*, que votre

intention n'eſt pas de m'abandonner, dans l'état où je ſuis ?...... Et je vous réponds moi, que c'eſt mon intention, dit brutalement le Docteur. En ce cas, répondit *Jones*, vous êtes un indigne ; ſortez d'ici tout-à-l'heure : vous n'aurez pas un ſol de moi.

Fort bien ! s'écria le Chirurgien, (à qui l'air & le ton de *Jones* en avoient un peu impoſé) j'étois bien bon de m'inquietter tant.... la belle chienne de pratique ! A quoi penſe l'Hôteſſe, de m'appeller pour de tels vagabonds ?

Ces derniers mots, furent tant... dits en fuyant. Mais *Jones*, loin d'en être ému, ſe renfonçant dans ſon lit, rechercha ſon ſommeil & ſon rêve.



CHAPITRE III.

Arrivée d'un Barbier ; digne Confrere de celui de BAGDAD, *& de celui de* DON QUICHOTTE, *même.*

L'Horloge avoit frapé cinq heures, lorſque *Tom Jones* s'éveilla en ſurſaut, après en avoir dormi ſept; ce ſommeil avoit tellement rafraîchi ſon ſang & ſi bien réparé ſes forces, qu'il ſe trouva en état de s'habiller, & de deſcendre dans l'Hôtellerie. Il ouvrit ſon Portemanteau, en tira du linge blanc, & un habit complet; après quoi, ſentant que ſon eſtomach exigeoit de lui quelque reſſouvenir, il paſſa une robbe de chambre, dans l'intention de faire un tour à la cuiſine.

L'Hôteſſe étoit au bas de l'eſcalier; *Tom* l'aborda civilement, en lui demandant ce qu'elle avoit pour dîner. Pour dîner! (lui dit-

elle) il eſt ma foi tems d'y penſer. Ignorez-vous qu'il eſt cinq heures paſſées ? .... Eh bien, pour ſouper ſoit, répliqua *Jones* ; peu m'importe, pourvû que je ſoupe bientôt, car je n'eus en vérité jamais tant d'appétit. Il n'y a plus rien, répartit l'Hôteſſe, à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes, car il n'y a plus de feu dans la maiſon : il faut vivre de ce qu'on trouve ; & plus d'un Seigneur de ma connoiſſance fait ſes choux gras de ce ragoût..... Je compte auſſi en faire les miens, lui dit *Jones ;* mais de grace, daignez le faire réchauffer.

La politeſſe & la douceur de *Tom* lui gagnoit tous les cœurs : l'Hôteſſe, à demi déſarmée, ne put lui refuſer ſa demande ; & ajoûta même, avec un léger ſourire; qu'elle étoit charmée de le voir ſi bien rétabli. Cette femme, au fond, n'étoit pas méchante ; mais elle aimoit ſi tendrement l'argent, que l'apparence ſeule de la pauvreté, la

mettoit de mauvaiſe humeur.

Jones alors remonta dans ſa chambre, pour s'habiller, ſe faire raſer, tandis qu'on préparoit ſon dîner.

Le Barbier qu'on lui envoya, ſous le nom du petit *Benjamin*, étoit d'un caractere unique, & d'une familiarité ſi ſingulierement ridicule, qu'elle lui rapportoit chaque jour un revenu paſſablement honnête, de ſoufflets (par exemple) de coups de pied-au-cul, & autres politeſſes ſemblables de la part des Etrangers qui ſçavoient aſſez peu leur monde pour ne point goûter ſes plaiſanteries. *Benjamin* n'en étoit pourtant pas plus ſage; & quoique ſes petites libertés euſſent été ſouvent mal accueillies, la rage de faire le *gentil* étoit ſi fort enracinée en lui, qu'il étoit incapable de retenir une idée bonne ou mauvaiſe, quand l'occaſion ſe préſentoit de la mettre au jour. Il avoit encore d'autres ſingularités dans le caractere, dont je ne ferai pas mention, pour

laiſſer au lecteur le plaiſir de les appercevoir, à meſure qu'il fera plus ample connoiſſance avec ce rare perſonnage.

Jones, qui avoit des raiſons pour être impatient d'être habillé, s'appercevant que le Barbier ne finiſſoit pas de lui ſavonner le menton, le pria enfin de vouloir bien ſe dépêcher; à quoi l'autre répondit gravement, car de ſa vie il n'avoit ri..... *Feſtina lentè*, eſt un adage que j'ai appris longtems avant que d'avoir touché le raſoir.

L'ami, répliqua *Tom*, j'apperçois que vous êtes ſçavant. Pauvre ſçavant! dit le Barbirr, *Non omnia poſſumus omnes*. Encore! dit *Jones*, je crois parbleu qu'il récite des vers? Pardonnez-moi, Monſieur, dit *Benjamen*, *Non tanti me dignor honore*.... (&, procédant à ſon opération) Monſieur, ajoûta-t-il, depuis que je me mêle de la *barberie*, je n'ai trouvé que deux raiſons qui la juſtifiaſſent; l'une l'envie d'avoir de la barbe, l'autre celle d'en être débaraſſé. Je con-

jecture, mon cher Monsieur, que l'un de ces motifs vous a engagé à en tâter, il n'y a pas encore longtems, pour la premiere fois. Sur ma parole, vous avez fort bien réussi : on peut dire, de votre barbe, qu'elle est *Tondendi gravior.* Et moi, je conjecture, lui dit *Jones*, que vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez beaucoup, Monsieur, répondit le Raseur, je suis trop attaché aux matieres Philosopbiques : *hinc illa lacryma !* Monsieur ; voilà d'où vient mon infortune ; trop de sçavoir a causé ma ruine. Eh comment donc cela ? répondit *Jones*. Hélas, Monsieur, répliqua le Barbier, c'est ce qui m'a fait deshériter par mon pere. Il étoit Maître de Danse : j'ai sçu lire avant que de sçavoir danser ; il m'a pris en grippe, mes freres ont eu tout son bien il ne m'a pas laissé un sol !..... souhaitez-vous que je rase les temples ?...... Ciel ! me trompai-je ? je crois voir, *hiatus in mannuscriptis !....* on

m'a dit, que vous alliez à la guerre : mais je n'y vois point d'apparence. Pourquoi donc ? lui dit *Jones*.

Mais, répondit le Barbier, c'eſt que je vous crois trop ſage pour y porter une tête félée : j'aimerois tout autant, porter du charbon à *Nevvcaſtle*. *

Par ma foi ! s'écria *Tom*, tu m'as l'air d'un maître original. Je t'aime de cette humeur : viens boire un coup avec moi après dîner, je ſerai charmé de te connoître mieux.

Ah, mon cher Seigneur, ! dit le Barbier, je ſuis en état, pour peu que la choſe vous plaiſe, de faire vingt fois plus, pour vous obliger. Que feras-tu, l'ami ? répondit *Jones*. Eh parbleu, nous vuiderons la bouteille, répliqua le petit *Benjamin* : J'aime les bons cœurs, moi, & de même que vous m'avez jugé un drôle de corps, dès le premier coup d'œil ; de même, ou les régles de la phyſionomie me

---

* Ce pays eſt très-abondant en Mines de Charbon.

trompent, je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qu'il y ait au monde.

Jones, qui pendant ce colloque, avoit achevé de s'habiller, descendit à la cuisine, avec une figure plus aimable peut-être, que celle du fameux *Adonis* tant célébré par les Poetes. Le cœur de notre Hôtesse y fut cependant insensible : les charmes de la bonne femme avoient si peu de rapport avec ceux de *Venus*, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne lui ressemblât pas plus dans son goût.

Tom, après avoir mangé de grand appétit, demanda une bouteille de vin, en attendant le Barbier, qui ne tarda pas à venir ; & qui seroit arrivé bien plutôt, s'il n'avoit pas été occupé à écouter l'Hôtesse, qui après avoir rassemblé un cercle de son voisinage, racontoit, dans sa cuisine, l'histoire de notre Héros à qui vouloit l'entendre.

C'étoit, selon elle, un pauvre Enfant-trouvé, nourri par charité

dans la maiſon de M. *Alworthy* ; enfin chaſſé pour ſes friponneries, & notament pour avoir oſé en conter à la fille de ſon bienfaiteur, &c.

Le Barbier, au nom de M. *Alworthy*, avoit levé les oreilles ; & après avoir appris de l'Hôteſſe, que le jeune homme qu'il avoit raſé s'appelloit *Thom Jones*, il avoit prié l'aſſemblé en la quittant, de ſuſpendre ſon jugement ſur le compte d'une perſonne qu'il connoiſſoit très-bien, & dont la naiſſance étoit peut-être plus illuſtre qu'on ne penſoit.



CHAPITRE IV.

Converſation de J O N E S *& du Barbier.*

JOnes, à l'arrivée du Barbier, le ſalua d'une raſade, en le décorant de titre de *doctiſſime Tonſorum;* à quoi notre homme répondit gravement, *ago tibi gratias, Domine;* puis regardant fixement *Tom*, & comme cherchant à le reconnoître : oſerois-je, lui dit-il, Monſieur, vous demander ſi vous ne vous appellez pas *Jones?* ſur quoi l'autre ayant répondu qu'oui....*Proh*, *Deûm*, *atque hominum fidem!* s'écria le Barbier, que d'évenemens dans la vie! M. *Jones*, recevez mes plus ſinceres obéiſſances. Je vois que vous ne me connoiſſez pas; & je n'en ſuis pas étonné : vous ne m'avez vû qu'une fois, & vous étiez encore bien jeune.

Dites

Dites-moi, de grace, des nouvelles de M. *Alworthy?* comment ſe porte ce digne & reſpectable Seigneur? *optimus ille omnium patronus!* J'apperçois, lui dit *Jones*, que vous me connoiſſez ; mais quant à moi, je n'ai pas le bonheur de vous connoître. Vous étiez trop jeune, vous dis-je, répliqua *Benjamin*...Mais, Monſieur, puis-je ſans vous offenſer, ſçavoir où vous allez en partant d'ici?......Vuidez votre verre, M. le Barbier, lui dit *Tom* un peu ému, & trêve de queſtions, je vous prie.

Le Barbier, après s'être beaucoup excuſé, proteſta que l'intérêt ſeul qu'il prenoit à la réputation de M. *Jones*, l'avoit rendu aſſez hardi pour le queſtionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venoit d'entendre dans la cuiſine, de la part de l'Hôteſſe, ainſi que la façon dont il avoit confondu cette femme & ſes auditeurs. Perſonne au monde, ajouta-t'il, Monſieur, ne vous reſpecte plus que moi, depuis l'excès de votre généroſité envers *George*

le Garde-chaſſe, dont j'ai été inſtruit ainſi que toute la Province, où votre nom eſt cher à tous les cœurs qui ne ſont point ingrats. Pardonnez donc encore un coup à mon zèle, & non pas à ma curioſité, des interrogations que lui ſeul a fait naître : j'aime les cœurs tels que le vôtre, & ce que j'ai dit eſt parti du mien, *amoris abundantia ergà te.*

Les infortunés ſont ſenſibles : la moindre marque d'amitié trouve leur cœur ouvert ; celui de *Jones* étoit naturellement bon : qu'on ne s'étonne donc pas ſi, à dater de ce moment, il ſe trouva bien diſpoſé pour le petit *Benjamin*. Les bribes de Latin que cet homme lâchoit à chaque inſtant, aſſez mal-à-propos, n'offroient qu'un ridicule aux yeux de *Tom*, & lui prouvoient en même-tems que l'éducation de ce Barbier avoit été moins vulgaire que celle des gens de ſon état : ſes façons mêmes l'indiquoient encore plus ; ainſi *Jones* crut pouvoir ſe confier à lui.

Il lui raconta toute ſon Hiſtoire, à quelques circonſtances près: celle, par exemple, qui avoit occaſionné ſa bataille dans le bois avec *Tuakum* ; & termina ſon récit, par la réſolution qu'il avoit priſe, d'aller ſervir ſur Mer : réſolution qu'il auroit effectuée, ſi la rébellion nouvellement élevée dans le Nord d'Angleterre, en changeant ſes deſſeins, ne l'avoit pas conduit dans le Village où il étoit maintenant.

Le petit *Benjamin*, après l'avoir écouté, avec toute l'attention dont il étoit capable, conclut de cette Hiſtoire, que *Jones* avoit ſûrement été calomnié & trahi auprès de ſon bienfaiteur par quelques ennemis ſecrets. Il n'étoit pas probable, ſelon lui, qu'un homme auſſi généreux & auſſi équitable que M. *Alworthy*, ſe fût ſi promptement détaché d'un jeune homme qu'il aimoit avec tant de tendreſſe, ſans le ſecours de quelque infâme artifice tramé dans les ténébres, pour perdre l'innocent & malheureux *Jones*.

Ce sentiment étoit trop honorable pour M. *Alvorthy*, par conséquent trop conforme à la façon de penser de M. *Jones* sur le compte de son cher bienfaicteur, pour n'être point avidement adopté. Le plaisir qu'il en ressentit le disposa bien mieux encore en faveur du Barbier, qui, bientôt enhardi par les caresses de *Tom*, osa le prier de vouloir bien achever de satisfaire sa curiosité, en lui disant le nom de cette aimable maîtresse, seule cause de ses malheurs.

Tom y réfléchit un moment; puis prenant tout à coup son parti: Vous en sçavez déja trop, lui dit-il, pour vous cacher le reste; & puisque ce nom, comme j'ai tout lieu de le craindre, n'est peut-être devenu que trop public, par rapport à moi, apprenez que celle que j'adore, est l'aimable *Sophie Western*.

Proh Deûm, atque hominum fidem? M. *Vestern* a déja une fille à marier!...

Oui, mon cher *Benjamin*, lui dit *Jones*, & une fille digne des vœux

d'un Monarque même. L'Univers ne vit jamais rien de ſi beau; mais ce n'eſt pas encore ſon plus grand mérite : ſa bonté, ſes vertus ſurpaſſent ſa beauté ! hélas, duſſai-je la louer pendant un ſiécle entier, j'oublierois encore la moitié de ſes charmes !

M. *Veſtern* a déja une fille à marier ! s'écria encore une fois *Benjamin*, lui que j'ai vû petit garçon : *Tempus edax rerum !*

La bouteille étant prête à finir, le Barbier inſiſta pour payer la ſienne. *Jones* s'y oppoſa, en ſe rappellant ſon mal de tête, pour lequel il n'avoit peut-être déja que trop bû. Avant que de ſe retirer dans ſa chambre, il pria le Barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuſer en attendant le ſommeil. Des livres ! s'écria *Benjamin*, en quelle langue les voulez-vous ? J'en ai de Latins; j'en ai d'Anglois, & tous très-curieux : *Eraſmi Colloquia*, *Ovidius de Triſtibus*, *gradus ad Parnaſſum*, tous Auteurs excellens: ceux-là vous plairoient-ils ? Les Anglois

ſont pourtant un peu en déſordre : mais j'ai la meilleure partie *des Chroniques de Stowe ; le ſixiéme Volume de l'Homère de Pope; le troiſiéme Volume du Spectateur ; le ſecond Volume d'Echard; le Craſtman, Robinſon Cruſoé, Thomas a Kempis, preſque complets ; & deux Tomes des Oeuvres de Tom Brown.*

Envoyez-moi ces deux derniers, lui dit *Jones*, je ne les ai pas lûs, & j'en ai oui dire du bien. On avoit raiſon, s'écria le Barbier, & *Tom Brown* eſt un des grands génies & des plus ſinguliers que l'Angleterre ait produit. Vous les aurez tout-à-l'heure. Mais, croyez-moi, ne liſez pas long-tems ; tâchez plutôt de repoſer : adieu, mon cher Monſieur, demain je reviendrai vous voir ; comptez ſur mon tendre attachement, & ſurtout ſur ma diſcrétion.



CHAPITRE V.

Nouveaux talens du petit BENJAMIN.

LE lendemain, à ſon réveil, *Tom* reſſentit quelques inquiétudes de la déſertion de ſon Chirurgien : ſa tête n'avoit pas été panſée depuis deux jours, il en craignoit les ſuites. De renvoyer chercher cet homme, cela n'étoit point pratiquable ; d'en prendre un autre, ſi tant eſt qu'il y en eût dans le Village, cet autre pouvoit être inſtruit déja par le premier ; tous ces Meſſieurs ſe ſoutiennent, en pareil cas : comment faire ? Le Garçon du Cabaret le tira enfin d'embarras, en l'aſſurant que perſonne n'étoit plus propre à lui rendre ſervice en cette occaſion que celui qui l'avoit raſé la veille. Le petit *Benjamin* ! s'écria *Jones*, tout étonné .... lui-même, répondit le gar-

çon : c'eſt de tous les Chirurgiens du Village, celui qui fait les plus belles cures.

En ce cas, courez donc le chercher.

Benjamin, inſtruit par le garçon, que c'étoit en qualité de Chirurgien qu'il étoit maintenant mandé, s'habilla en conſequence ; prit une toute autre mine que celle qu'il avoit la veille, en portant un baſſin ſous ſon bras ; & entra dans l'Hôtellerie, d'un air à ſe faire regarder comme un tout autre perſonnage.

Ah, ah ! mon cher Raſeur, s'écria *Jones*, vous vous mêlez, à ce que je vois, de plus d'un métier ! eh, que ne me diſiez-vous cela hier au ſoir ? la Chirurgie, répondit gravement *Benjamin*, eſt un Art, & non pas un métier. La raiſon pourquoi je ne vous ai pas dit que je la profeſſois, c'eſt que vous étiez déja dans les mains d'un autre, & que je n'aime pas à courir ſur les briſées de mes Confreres : *Ars omnibus communis*. Mais,

voyons maintenant, s'il vous plaît: quand j'aurai mis le nez dans votre tête, je vous dirai ce que j'en penſe.

Quoique *Tom* n'eût pas grande idée de ſa ſcience, il ſouffrit pourtant que le Barbier viſitât ſa bleſſure : ce qui ne fut pas plutôt fait, que *Benjamin* ſe tut, en laiſſant échapper un ſoupir.

Ne cherchez point à m'effrayer, lui dit *Jones*, encore moins à me flatter mal-à-propos ; dites-moi ſérieuſement, ce que vous penſez de mon état.

Eſt-ce en Chirurgien, ou en ami, dit *Benjamin*, que vous voulez que je réponde ? En ami, répliqua *Jones*. Sçachez donc, lui dit le raſeur, qu'il faudroit beaucoup d'art pour empêcher cette playe d'être guérie avant qu'il ſoit trois jours. Voici une emplâtre qui ne vous coutera pas plus qu'à moi : ſi vous voulez vous y fier, je réponds de votre ſanté corps pour corps. *Tom* conſentit à tout : l'emplâtre fut bientôt faite, & le panſement terminé.

Maintenant, s'écria *Benjamin*, je vais, avec votre permiſſion, reprendre mon premier caractère : mais il faut un air de dignité aux gens de notre eſpéce, ſurtout dans les opérations, ſans quoi nous n'en impoſerions jamais. Vous ne ſçauriez croire, combien l'air grave ajoute au peu de poids réel d'un perſonnage. Un Barbier, ſans que ſa vanité en ſouffre, voit rire ſes pratiques ; un Chirurgien aimeroit mieux les voir pleurer.

Jones, de plus en plus enchanté du caractère de *Benjamin*, crut que l'hiſtoire d'un ſemblable original pouvoit avoir quelque choſe d'amuſant : il le pria de la lui raconter. Le Barbier, qui aimoit à parler, & qui avoit ſes raiſons pour ne pas ſe faire preſſer en cette occaſion, ſe leva, ferma la porte de la chambre, & s'étant rapproché de *Jones* avec un air ſévere...... vous voulez, dites-vous, ſçavoir mon hiſtoire ? eh bien, apprenez donc, que je vois en vous mon plus grand ennemi. Moi !

dit *Jones*, étonné de ce propos imprévû, moi votre ennemi ! je ne vous vis, je crois, jamais ! . . . . . Calmez - vous, lui dit *Benjamin*, je ne ſuis pas le vôtre. Si vous avez cauſé tous mes malheurs, vous étiez un enfant ; je ne ſçaurois vous en vouloir.....Vous rappellez-vous un certain *Partridge*, qui eut l'honneur de paſſer pour votre pere, & dont ce titre a cauſé la ruine ? J'en ai beaucoup oui parler, lui dit *Jones*, & je me ſuis toujours cru ſon fils. Vous le voyez, ce malheureux *Partridge*, vous n'êtes point mon fils. Ciel, qu'entends-je ! s'écria *Tom*, eh qui donc eſt mon pere ? & comment ſe peut-il qu'un faux ſoupçon vous ait cauſé tous les maux, dont je ne ſuis que trop inſtruit ? . . . . Ce qui ſurprend le plus, lui dit gravement *Benjamin*, n'en eſt ſouvent pas moins vrai. Mais, quoiqu'il ſoit aſſez dans la nature de l'homme, de haïr la cauſe, même innocente, de ſes malheurs, je ſuis d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé,

depuis que la nobleſſe de vos procédés envers *George* (le Garde-chaſſe) eſt venuë juſqu'à moi ; & ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre rencontre, me perſuade intimement, que vous êtes né pour réparer tout ce que j'ai ſouffert à cauſe de vous. J'ai même fait trois rêves conſécutifs, & très-ſuivis, qui m'annoncent une grande fortune, que je ſuis réſolu de pourſuivre, à moins que vous n'ayez aſſez de cruauté pour vous y oppoſer.

Je ſerois charmé, répondit *Jones*, d'en être l'inſtrument, & de pouvoir vous rendre plus heureux que je vous rendis miſérable. Je n'y vois pourtant, du moins pour le préſent, pas grande apparence. N'importe, diſpoſez de tout ce que je puis.

Je ſuis content, répliqua *Benjamin*, puiſque je ne veux que vous ſuivre à la guerre. Que dis-je? ce deſir eſt ſi violent en moi, que ſi vous m'alliez refuſer, vous tueriez d'un ſeul mot un Barbier, & qui plus eſt un Chirurgien.

Jones, après l'avoir aſſuré en riant, qu'il ſe croiroit trop coupable envers le public, employa toutes les raiſons que la prudence put lui ſuggérer pour détourner *Benjamin* d'un projet auſſi chimérique : ſon éloquence fut perdue ; le Barbier, que nous appellerons déſormais *Partridge*, inſiſta ſur ſes rêves, en fit tout le détail, & ne voulut pas démordre de ſon deſſein. Notre Héros, qui avoit conçu de l'amitié pour lui, eut recours au dernier remede : vous me croyez peut-être, lui dit-il, en état de vous faire actuellement une eſpéce de ſort? vous vous trompez, mon cher ami, en voici la preuve. A ces mots, vuidant ſa bourſe ſur la table, & y trouvant à peine, tant en or qu'en argent, la valeur de dix *Guinées*, il déclara à *Partrigde*, que c'étoit exactement toute ſa fortune.

Partridge, dont les eſpérances n'étoient fondées que ſur l'avenir, ne parut point ému de la modicité des finances de *Jones*. Je ſuis, dit-il, un peu plus riche que vous : pre-

nez tout ce que j'ai ; je demande pour toute grace, de vous suivre en qualité de domeſtique, *nil deſperandum eſt Teucro duce, & auſpice Teucro.*

Mais l'offre généreuſe de *Partridge*, eu égard à l'argent, fut abſolument refuſée par *Jones.*

Il fut délibéré entr'eux, de partir le lendemain matin. La ſeule difficulté qui les retînt encore, ne prévenoit que de la maniere d'emporter le porte-manteau de *Tom Jones*, trop conſidérable pour ne pas exiger un cheval.

Partridge propoſa de ne ſe charger que du linge, & de laiſſer tout le reſte chez lui. L'expédient fut adopté ; & le Barbier quitta ſon nouveau Maître, dans l'intention d'aller tout préparer chez lui, pour le départ du lendemain.

CHAPITRE VI.

Autres raiſons, qui juſtifient mieux la conduite de PARTRIDGE, *que celles du Chapitre précédent.*

QUoique *Partridge* fût le plus ſuperſtitieux des mortels, il ne ſe ſeroit peut-être pas ſi aiſément déterminé à ſuivre *Tom* dans ſon expédition militaire, ſi l'eſpoir du butin, à la ſuite de quelque Bataille, ne l'eût pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci, que *Partridge*, après avoir profondément réfléchi ſur l'hiſtoire de *Jones*, ne pouvoit concevoir que M. *Alworthy* eût ainſi chaſſé ſon fils, car il croyoit fermement que *Tom* l'étoit, pour des raiſons auſſi légeres que celles dont on venoit de lui faire part. Il avoit par conſéquent conclu, que tout ceci n'étoit que pure fiction; & que le libertinage de *Jones*,

dont il avoit ouï ſouvent parler, étoit la ſeule cauſe qui lui eût fait déſerter la maiſon paternelle. Cette idée s'étant fortifiée dans la tête du Barbier, il ſentit, que s'il pouvoit parvenir à diſpoſer inſenſiblement ce jeune homme à retourner chez ſon pere, ce ſeroit un ſervice aſſez ſignalé pour calmer l'ancien reſſentiment de M. *Alworthy*. Pouſſant encore plus loin ſes eſpérances, le ſpéculatif Barbier ſe voyoit déja accueilli, récompenſé & enrichi dans le Château de ſon ancien Maître; il alloit enfin paſſer le reſte de ſes jours en paix au ſein de ſa patrie, qu'il aimoit intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamateurs de ce pays, qui ſemblent ne reſpirer que cet unique ſentiment.

Quant à *Jones*, il ſe croyoit trop convaincu du zèle & de l'amitié de *Partridge*, pour oſer ſoupçonner que le moindre motif d'intérêt pût corrompre la pureté de ſes intentions. Né peu défiant, il n'étoit pas aſſez âgé pour l'être devenu. Quand la défiance n'eſt pas née avec nous,

l'âge ſeul nous la donne.

Le lendemain, au point du jour, le diligent *Partridge* parut à la porte de *Jones*, le biſſac ſur le dos, & tout prêt à partir. Ce meuble étoit ſon ouvrage; car il joignoit encore à tous ſes autres talens, celui d'être bon Tailleur. Son linge étoit empaqueté; il en fit autant de celui de *Jones*, & ſortoit déja chargé des nippes ſuperfluës de ſon maître, qu'il comptoit aller ſerrer chez lui, lorſqu'il ſe vit arrêté tout court par l'Hôteſſe, qui, avec un petit compliment aigre-doux, lui ſignifia que l'uſage immémorial de ſon Hôtel, étoit qu'il n'en ſortît jamais rien, que la *Carte* fût acquittée.

Partridge, indigné de l'affront, rappella en vain toutes ſes qualités, & lâcha beaucoup de latin: l'Hôteſſe, ferme ſur l'étiquette de la maiſon, fut inébranlable. Il fallut ſe réſoudre à payer; & qui pis eſt, à ſe voir écorché tout vif, après quoi nos deux voyageurs partirent, ſans qu'on daignât ſeulement

s'abaiſſer juſqu'à leur ſouhaiter un bon voyage.

CHAPITRE VII.

Où le Traducteur François parle ſeul.

L'Auteur Anglois, après avoir conduit *Tom* & *Partridge* juſqu'à *Gloceſtre*, ſans aucune avanture digne d'être tranſmiſe à la poſterité, les fait dîner dans une fameuſe Auberge, dont l'Hôteſſe, auſſi aimable que polie, fait un très-honnête accueil à M. *Jones*, qui a même le plaiſir de dîner avec elle. Deux autres Voyageurs ſe trouvent dans la même Hôtellerie. L'un, eſt ce même Procureur que nous avons vû, dans le premier Volume, venir annoncer à *Alworthy*, malade alors, la mort de Madame *Blifil* ſa ſœur, & qui étoit reſté trop peu de tems au Château, pour connoître *Tom Jones*. Le nom de ce

Procureur eſt *Dowling.* L'autre personnage, eſt un ſoit diſant Avocat, au fond courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le hazard ou le beſoin avoit conduit quelquefois dans la cuiſine de M. *Alworthy*, ſans avoir jamais parlé au Maître de la maiſon.

Ce dernier, piqué de n'être pas aſſez accueilli par *Jones*, qui ne ſe rappelle pas de l'avoir jamais vû, attend qu'il ſoit ſorti de table pour le peindre des plus noires couleurs, & pour le rendre odieux à l'Hôteſſe. Le Procureur, qui malgré lui-même, a pris quelque amitié pour *Tom*, tâche en vain de le défendre, en aſſurant l'Hôteſſe qu'il n'a jamais oui parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, par ſerment, qu'il n'a rien dit que de vrai, & qu'il n'ait appris d'original au Château de M. *Alworthy*, d'où, ſi l'on veut l'en croire, il ne fait que de revenir. Le Procureur reſte muet, ronge ſes doigts, paye ſon écot, & part. Le Médiſant, con-

ſent de ſa victoire, ne tarde pas à en faire autant, & laiſſe l'Hôteſſe très-indiſpoſée contre *Jones*; qui, rentrant dans la chambre pour prendre du thé avec elle, ſe voit régalé d'un refus, dont on dédaigne même de lui dire la cauſe. Ce changement d'humeur, dans une femme que *Jones* avoit trouvée très-affable au dîner, le ſurprend, & l'offenſe au point de ne vouloir pas reſter plus long-tems chez elle. *Partridge*, qui s'y trouvoit au mieux, objecte en vain que la nuit eſt prochaine, & propoſe d'autres bonnes raiſons pour ne pas hazarder d'aller plus loin, dans l'obſcurité, & ſurtout dans l'hyver. Son maître s'entête; paye l'Hôteſſe; & voilà nos deux Avanturiers partis.



CHAPITRE VIII.

Dialogue de JONES, *& de* PARTRIDGE.

IL étoit cinq heures ſonnées, (dit l'Auteur Anglois, en ſtile beaucoup plus fleuri,) lorſque nos deux Voyageurs ſortirent de *Gloceſtre*; la nuit n'eut même pas tardée à devenir très-noire, ſi la Lune dans ſon plein ne fût venuë tout-à-coup éclairer l'horiſon.

Tom ne marcha pas longtems ſans jetter des regards de reconnoiſſance ſur cette belle & ſecourable Planette, & ſans demander à ſon compagnon, ſi de ſa vie il avoit vu une ſoirée plus agreable? Le bon *Partridge*, qui n'avoit quitté qu'à regret l'abondante cuiſine de *Gloceſtre*, étant trop occupé de ſon chagrin pour ſonger à lui repondre, notre Héros continua à

s'étendre ſur les louanges de la Lune, en répetant quelques Paſſages de *Milton*, celui de tous les Poetes qui a parlé *le plus ſublimement des deux flambeaux Céleſtes*. Pour amuſer le triſte *Partridge*, il lui raconta même l'Hiſtoire rapportée dans le *Spectateur*, de deux tendres amans, qui forcés de ſe ſeparer, etoient convenus de s'entretenir, quoique très-éloignés l'un de l'autre, en regardant fixement la Lune à certaine heure arrêtée entr'eux : tous deux contens & ſatisfaits de la penſée que chacun d'eux, au moment même, enviſageoit le même objet. De tels amans, ajouta *Jones*, en pouſſant un ſoupir, avoient ſans doute des cœurs bien formés pour ſentir tout ce que l'amour a de ſublime, & de plus delicat. ! . . . . . Cela peut être, repondit *Partridge* en murmurant ; mais j'envie encore plus leur bonheur, s'ils etoient inſenſibles au froid. Quant à moi, je ſuis tranſi ; & ſi nous ne trouvons bientôt un gîte, je crains parbleu,

de perdre mon nez en route. Fi donc ! fi donc, encore un coup, M. *Partridge*, lui dit *Jones* : Eſt-ce là ce courage que vous me vantiez hier ? quoi, nous allons chercher l'ennemi, & le moindre froid vous effraye ! Je deſirerois, il eſt vrai, pour ce moment, que quelque bon guide nous enſeignât lequel de ces chemins nous devons prendre : voilà ma ſeule inquietude.... Oſerois-je vous donner un conſeil ? lui dit *Partridge* .... *Interdùm Stultus opportuna loquitur* ... Eh bien, lequel choiſiriez-vous ? s'écria *Jones*. Ni l'un, ni l'autre, répondit *Partridge* : le ſeul chemin dont nous ſoyons ſûrs, c'eſt celui qui nous a conduit juſqu'ici ; en allant bon train, nous nous retrouverons en moins d'une heure à *Glo-ceſtre*. Mais ſi nous riſquons d'aller en avant, Dieu ſçait ſi nous arriverons quelque part. Vous vous trompez, repliqua *Jones* ; prenons à gauche, j'apperçois les Montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de *Worceſtre*. Là, ſi vous vou-

lez abſolument me quitter, vous en ſerez le maître : à mon égard, rien ne pourra me détourner de ſuivre mon deſſein.

Partridge, fâché qu'on le ſoupçonnât d'être capable de ſe rebuter ſi-tôt, aſſura *Jones* que l'intérêt de ſon ami l'avoit ſeul fait parler, & qu'il étoit bien réſolu de le ſuivre partout.

Ils marcherent alors quelques inſtans, ſans ſe rien dire. *Jones* ſoupiroit ; & *Partridge* bien plus amérement encore, quoique par un autre motif, lorſque notre Héros s'arrêtant tout à coup, & prenant la main de *Partridge* : qui ſçait, lui dit-il, mon ami, ſi la plus charmante des créatures n'a pas en cet inſtant les yeux fixés ſur cette même Lune que je regarde avec tant de plaiſir ? Cela pourroit bien être, répondit *Partridge* ; mais ſi les miens étoient maintenant fixés ſur un bon alloyau, le Diable pourroit emporter & la Lune & ſes cornes, avant que la blafarde arrachât de moi le moindre regard. Cette

te réponſe eſt bien d'un Cannibale ! s'écria *Jones*. Mais, dis-moi, mon cher *Benjamin* : ne fus-tu jamais amoureux ? hélas ! répondit-il en ſoupirant,

Infandum Regina jubet renovare dolorem.

plût au Ciel, que ce malheur ne me fût jamais arrivé ! ta maitreſſe étoit donc cruelle, lui dit *Jones* ? tu n'en étois donc pas aimé !

Jugez-en, Monſieur, lui dit *Partridge*, puiſque la chienne ne m'épouſa que pour avoir le plaiſir de me faire enrager plus à ſon aiſe. Mais, grace au Ciel, elle n'eſt plus ; & ſi je croyois qu'elle fût dans la Lune, conformément à certain Livre que j'ai lû jadis, je frémirois en regardant cet Aſtre, de peur de la revoir. Je voudrois cependant, pour votre conſolation, que cette belle planette devînt tout à coup un miroir, & que votre chere *Sophie* ſe trouvât maintenant placée vis-à-vis...... Ah ! cher *Partridge*, s'écria *Jones*, quelle heureuſe penſée ! l'imagination ſeule du plus

tendre des Amans a pû la faire naître. O mon ami ! que ne puis-je ſeulement eſpérer de la revoir un jour . . . . . hélas ! mon rêve étoit délicieux ; il s'évanouit pour jamais ! ..... L'excès de mon malheur préſent ne peut être adouci, que par l'oubli de mon bonheur paſſé.

Eh pourquoi, répondit *Partridge*, pourquoi déſeſperer de revoir jamais l'aimable *Sophie* ? Si vous vouliez m'en croire, non-ſeulement vous pourriez la revoir, mais vous pourriez la poſſeder.

Ah ! garde-toi, lui dit *Tom*, de réveiller en moi de pareilles idées : je n'ai déja que trop combattu de ſi fatals deſirs.

Ma foi, lui dit *Partridge*, ſi vous aimez non-ſeulement ſans eſpoir, mais ſans deſir de poſſeder votre maîtreſſe, votre amour eſt d'un genre que je ne ſçaurois définir. A la bonne heure, lui dit *Jones*, mais, laiſſons-là cette matiere...... dis-moi pourtant, quel étoit ce conſeil que tu me propoſois à ce moment ?

De nous en retourner à *Glocef-tre*, lui dit *Partridge;* & là, je vous dirai le refte.

Je vous ai déja inftruit de ma réfolution, répondit *Jones :* j'apperçois que la vôtre eft de me quitter ; ne vous contraignez plus, partez, & recevez cette *Guinée*, comme un foible gage de ma reconnoiffance : Il feroit injufte que je vous forçaffe d'aller plus loin ; &, pour vous parler vrai, mon feul projet, mon feul defir eft d'affronter une mort glorieufe, en fervant ma Patrie.

Partridge, attendri par la beauté des fentimens de *Tom*, & fentant l'inutilité de fes efforts pour le détourner de fa réfolution, crût qu'il convenoit de fe taire, ou de l'appaifer par des promeffes réitérées d'un attachement éternel.



CHAPITRE IX.

Etrange Avanture.

NOs Voyageurs achevoient à peine ce dialogue, qu'ils arriverent au pied d'une montagne extrêmement eſcarpée. Là, *Jones* s'arrêtant tout-à-coup, & levant la tête, garda quelques inſtans le ſilence. Enfin, ſe retournant vers ſon ami *Partridge*, je ſerois, dit-il, tenté de monter au ſommet de cette montagne; la vûe, y doit être charmante, par ce beau clair de Lune, & ſurtout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ſes idées mélancoliques. A la bonne heure, répondit *Partridge :* mais, ſi la cime de ce mont eſt propre à procurer des idées triſtes, j'imagine par la même raiſon que cette vallée doit en produire d'agréables ; ainſi trouvez bon que j'y reſte. Il fait déja aſſez froid ici, ſans riſquer d'aller

nous morfondre là-haut : cherchons plutôt quelque trou, où nous puissions nous réfugier, & reprendre des forces.......A vous permis, répliqua *Tom*, placez-vous seulement à portée de ma voix, & j'aurai soin de vous appeller à mon retour.

Je me flatte, Monsieur, lui dit *Partridge*, que depuis quelques momens, vous ne vous avisez pas d'extravaguer ? Pardonnez-moi, répondit *Jones*, si l'envie de monter jusques là-haut est une extravagance. Mais, puisque vous avez si froid, je voudrois que vous restassiez ici : je serai sûrement à vous, avant qu'il soit une heure..... non pas, s'il vous plaît ! s'écria *Partridge*, qui, à sa poltronnerie naturelle, joignoit encore la crainte des *Esprits* ; j'ai fait serment, quelque part que vous alliez, de ne jamais abandonner mon Maître & mon Ami.

En discourant ainsi, *Partridge* appercevoit, à travers les arbres, une lumiere qui ne lui paroissoit pas éloi-

gnée. Ravi de cette découverte ; ah, Monſieur, s'écria-t-il, le Ciel exauce enfin mes vœux ! je vois une maiſon, peut-être même eſt-ce une Hôtellerie ! ſi vous avez pitié de moi, ainſi que de vous-même, ne mépriſons pas les faveurs de la Providence. Quiconque habite ces affreux déſerts, pour peu qu'il ſoit Chrétien, ne peut refuſer un petit coin de chambre à des malheureux tels que nous. *Tom* ne put pour cette fois réſiſter aux preſſantes inſtances de *Partridge*, & tous les deux dirigerent leurs pas vers l'endroit d'où partoit la lumiere.

Ils trouverent bientôt la porte d'une eſpece d'hermitage, où *Jones* frappa, & appella pluſieurs fois, ſans que perſonne répondit. *Partridge*, dont la tête n'étoit farcie que de revenans, de lutins, & de ſorciers, trembla bientôt de tous ſes membres, & commençoit à invoquer toute la Cour Celeſte, lorſqu'au redoublement des cris de *Jones*, une vieille femme, montrant

ſa tête par la lucarne d'un grenier, leur demanda d'une voix tremblante & caſſée, qui ils étoient? & ce qu'ils prétendoient d'elle? ...... Ce ſont deux Voyageurs égarés, & demi-morts de froid, répondit *Tom*, qui ne vous demandent rien qu'un azile, & du feu. Qui que vous ſoyez, repliqua la vieille, vous n'avez point d'affaires ici, & ſurtout à cette heure: ne vous flattez donc pas que je deſcende.

Partridge, que le ſon d'une voix humaine avoit un peu raſſuré, devint tout-à-coup éloquent: il exagéra patétiquement ſes ſouffrances, & le danger où il étoit de perdre la vie, ainſi que ſon Compagnon, ſi la vieille avoit la cruauté de ne pas s'attendrir. Il ajouta même, que la perſonne, avec qui il s'étoit égaré, étoit un des plus grands Seigneurs de la Province; & n'oublia enfin, que le ſeul argument capable de toucher l'inéxorable vieille. *Tom* parla beaucoup moins: mais l'offre d'un demi-écu, jointe à ſa figure, que la femme avoit eu le

tems de parcourir au clair de la Lune, & qui ne ressembloit pas du tout à celle d'un voleur, dissiperent toutes ses craintes, & la déterminerent enfin à leur ouvrir la porte. Ils trouverent bon feu ; & *Partridge*, au comble de sa joye, n'eut rien de plus pressé que d'y courir. Mais il étoit à peine réchauffé, que les mêmes idées qui dominoient toujours dans sa tête, vinrent la troubler de nouveau.

Il ne croyoit à aucun article du Décalogue avec une foi plus vive, qu'il ne croyoit aux enchantemens, & aux sortiléges ; & le Lecteur ne peut imaginer une figure plus propre à inspirer de pareilles idées, que celle de la vieille femme qui se tenoit alors debout devant le timide *Partridge*. C'étoit le vrai *pendant* de la sorciere si énergiquement peinte par *Otway*, dans sa Tragédie de l'*Orpheline* ; une femme, en un mot, qui sans être interrogée, eût été pendue de plein vol, sous le regne du Roi *Jacques Premier*.

D'autres circonſtances, également graves, s'élevoient en foule pour confirmer le pauvre *Partridge* dans ſon opinion. Le genre de vie de cette femme, qui, à ce qu'il croyoit, demeuroit ſeule en un lieu ſi déſert ; une maiſon, dont les dehors paroiſſoient encore trop bons pour elle, & dont le dedans étoit d'une propreté & d'une magnificence ſurprenante ; tout cela lui ſembloit ſi peu naturel, que le Diable devoit néceſſairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'étoit pas peu ſurpris de ce qu'il voyoit : car, indépendamment de la richeſſe recherchée des meubles, chaque coin de l'appartement offroit aux yeux des raretés dignes d'occuper les regards des plus fins connoiſſeurs. Tandis que notre ami *Tom* étoit tranquillement occupé à regarder toutes ces curioſités, & que *Partridge*, en ſe grillant auprès du feu, trembloit de tous ſes membres, ſans oſer jetter les yeux ſur la vieille : j'eſpere, Meſſieurs, leur dit-elle,

que vous voudrez bien vous hâter de repartir ; j'attends dans le moment mon Maître, & je ne voudrois pas, pour le double de ce que j'ai reçû de vous, qu'il vous rencontrât ici. Vous avez donc un Maître, lui dit *Jones* ? Pardon, ma bonne femme ; j'avois peine, en effet, à vous croire maîtresse d'une maison où je vois tant de belles choses. Ah, Monsieur ! s'écria-t'elle, si la vingtiéme partie de leur valeur étoit à moi, je me croirois trop riche.....Mais, encore un coup, ne restez pas plus long-tems ici ; il va certainement arriver dans la minute !... Qu'apprehendez-vous donc ? interrompit notre Héros, pourra-t'il condamner un acte d'humanité aussi louable que le vôtre ? hélas, dit-elle, c'est un homme bien étrange ! il ne ressemble en rien aux autres : il n'en veut fréquenter aucun, il les déteste tous ; il ne sort presque point, & ne va jamais que la nuit, de peur d'en rencontrer. Mais, on craint également de le voir, car son aspect seul suffit pour effrayer quiconque

ne l'a point vû. On l'appelle, dans le pays, *l'homme de la montagne*, parce qu'il s'y promene volontiers la nuit ; & le Diable même n'eſt pas plus redouté par le peuple.... ah, que je crains ſa fureur, s'il faut qu'il vous rencontre ici !

Partons, Monſieur, dit *Partridge à Jones*, d'une voix entrecoupée, je n'eus jamais plus chaud de ma vie : me voilà prêt à vous ſuivre ; n'irritons pas le Maître de cette bonne femme ; elle pourroit s'en reſſentir, &.......croyez-moi, Monſieur, partons......la nuit eſt admirable ! ....voyez-vous ces piſtolets, le long de la cheminée ?..... ils ſont chargés, ſans doute......& qui ſçait ! .... ne crains rien, lui dit *Jones*, en le regardant de travers : je te garantis de tout danger.......Oh, quant à ce, interrompit la vieille, il n'a jamais fait de mal à perſonne : s'il a des armes, c'eſt pour ſa ſûreté ; cette maiſon a déja ſoutenu plus d'un ſiége ; & depuis quelques nuits, nous avons

crû entendre des voleurs. Quant à moi, je ne conçois pas comment il n'a pas encore été aſſaſſiné, dans quelqu'une de ſes promenades nocturnes. Il ne le doit ſans doute qu'à la crainte qu'il a répandue dans l'eſprit du Peuple, & au peu d'apparence qu'il vaille la peine d'être volé.

J'aurois crû, lui dit *Tom*, à la vûe de toutes les raretés qui ornent cet appartement, que votre Maitre étoit un Voyageur. Auſſi l'a-t'il été, répondit la vieille Gouvernante, & même très-fameux : il eſt peu d'hommes plus ſçavans que lui; & je ſoupçonne, qu'il n'a pas été heureux en amour. Mais, quel que ſoit la cauſe du genre de vie qu'il a choiſi, il eſt certain, que depuis trente ans paſſés que je le ſers, il n'a peut-être pas dit quatre mots à perſonne.

Le plaiſir de parler, avoit fait oublier à la bonne femme, que ſon Maitre pouvoit arriver à chaque inſtant; & celui de s'entretenir d'un

homme auſſi extraordinaire, rendoit *Jones* auſſi fertile en queſtion, que *Partridge* en bonnes raiſons pour décamper au plutôt, lorſque la vieille pâliſſant tout-à-coup, s'écria qn'elle entendoit le ſignal de ſon Maitre! Au même inſtant, une autre voix ſe fit entendre au dehors, répetant à grands cris : *Allons, vieux coquin, où eſt ton argent? montre-nous ton tréſor, traître. ou je te brûle la cervelle!*.....

Grand Dieu! s'écria la vieille, c'eſt ſûrement quelque ſcélerat qui vient d'attaquer mon Maitre.....hélas, que faire! ô Dieu, que vais-je devenir?..... Que faire? s'écria *Jones :* ces piſtolets ſont-ils chargés? hélas, hélas, non Monſieur.... au nom du Ciel, ne nous maſſacrez point? (la bonne femme n'avoit point alors meilleure opinion de ceux du dedans, que de ceux du dehors.) *Tom* ne daigna pas lui répondre; mais s'étant ſaiſi d'un vieux ſabre très-large, qui pendoit à la tapiſſerie, il vola au ſecours

du Solitaire, qu'il trouva terrassé par deux hommes, ausquels il demandoit la vie. *Tom* ne leur fit aucunes questions ; mais il travailla si vivement sur eux avec son redoutable cimeterre, que les voleurs étourdis d'une sortie qu'ils n'avoient point prévûe, se hâterent de lâcher prise, & de se sauver, en roulant, en bas de la montagne.

Jones, après les avoir reconduits quelques pas, revint au vieux Solitaire, qu'il trouva de son long étendu, presque sans sentiment ; & qu'il fit revenir, en lui marquant toute la part qu'il prenoit à son malheur, au cas qu'il fût aussi blessé qu'on pouvoit le penser.

L'homme de la montagne ouvrit les yeux, fixa quelques instans *Jones*, & s'écria, en soupirant .... Non, Monsieur, non, mes blessures sont peu de chose ; je rends grace à votre pitié ..... j'apperçois, Monsieur, lui dit *Tom*, que vous n'êtes pas sans quelque appréhension sur le compte de ceux mêmes



H. Gravelot. inv. St. Fessard. Sculp. 1749.

qui ont eu le bonheur de vous être de quelque ſecours ; je ne puis même abſolument condamner vos ſoupçons. Raſſurez-vous pourtant ; vous ne voyez ici que des amis, charmés d'avoir été aſſez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces Bois : le froid de la nuit nous avoit forcés de chercher à nous réchauffer chez vous ; & nous allions partir, lorſque vos cris nous ont fait voler à votre défenſe. Voilà votre arme, Monſieur ; c'eſt pour vous ſervir que je m'en étois emparé, je n'en ai plus beſoin, daignez, je vous prie, la reprendre.

Le bon vieillard, après avoir repris ſon ſabre teint du ſang de ſes ennemis, jettant un regard de ſurpriſe & d'admiration ſur notre Héros, pouſſa un long ſoupir, & s'écria, pardon ! pardon, jeune étranger ! je ne fus pas toujours ſi défiant, & je ne fus jamais ingrat. Rendez donc grace au Ciel, lui dit *Jones* : c'eſt ſa Providence ſeule

qui vous a ſauvé. Quant à moi ; vous ne me devez rien : l'humanité vouloit que je vous ſecouruſſe ; j'euſſe fait pour tout autre, ce que j'ai fait pour vous.

Souffrez que je vous enviſage un peu mieux, lui dit le vieux Solitaire ! ..... Vous êtes donc une créature humaine ! ...... Oui, je commence à ſentir que cela peut être. Venez, entrez dans ma chaumiere : c'eſt à vous que je dois la vie. La vieille femme étoit partagée entre la crainte que lui inſpiroit ſon Maitre, & celle qu'elle reſſentoit pour lui : *Partridge* étoit, s'il eſt poſſible, encore plus effrayé. L'une cependant, lorſqu'elle vit le vieux Solitaire faire à *Jones* un accueil gracieux, commença à ſe raſſurer : mais *Partridge*, au contraire, n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur l'étrange habillement de cet homme, que ſa terreur ne connut plus de bornes.

A dire le vrai, la premiere vue de ce perſonnage auroit eu droit

de troubler une ame plus ferme. Figurez-vous une taille fort au-deſſus de l'ordinaire, une barbe blanche, longue & épaiſſe, l'air auſſi auſtère que décrépit ; le tout enveloppé d'une peau d'âne taillée groſſiérement en forme ſimarre, & la tête couverte d'un énorme bonnet d'ours : tel étoit notre Hermite.

Je crains fort, Meſſieurs, leur dit-il, dès qu'ils furent entrés chez lui, de n'avoir rien à vous préſenter maintenant qui ſoit digne de vous ; mes proviſions ſont médiocres, & journalieres. Je ne puis vous offrir qu'une goutte d'excellente eau-de-vie, que je conſerve ſoigneuſement depuis trente ans. *Tom* ſe diſpenſa poliment d'en boire ; & la douceur de ſon caractére ayant achevé d'établir la confiance dans l'eſprit de ſon Hôte, le Solitaire lui demanda par quel hazard un homme du rang dont il paroiſſoit être, ſe trouvoit égaré à pareille heure, & à pied, dans des lieux ſi déſerts ?

Les apparences ſont ſouvent trompeuſes, répondit *Jones :* je ne ſuis pas plus ce que vous me croyez, que je ne ſuis en état de vous dire où je vais maintenant.

Qui que vous ſoyez, & quelques ſoient vos deſſeins, lui dit le vieil Hermite, je ne ſuis pas moins hors d'état de jamais reconnoître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup, répliqua *Tom*, vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hazardant pour le ſervice d'autrui, un bien que l'on n'eſtime pas ? rien n'eſt à mes yeux ſi mépriſable que la vie.

Je ſuis fâché, jeune homme, répondit l'Inconnu, qu'à l'âge où vous êtes, vous ayez quelques raiſons pour vous croire ſi malheureux.

Je le ſuis, je le ſuis en effet, Monſieur, s'écria *Jones*, & perſonne ne le fut jamais davantage !.... C'eſt ſans doute un ami, répliqua l'autre, c'eſt peut-être une maî-

treſſe, qui cauſe vos regrets ?

Ah ! quels mots oſez-vous prononcer, lui dit en ſoupirant notre Héros ? un ſeul des deux ſuffit pour briſer un cœur auſſi ſenſible que le mien......

J'ai tort, en ce cas, interrompit promptement le vieillard : pardon, ſi ma curioſité, ſans doute indiſcrette, m'a fait peut-être hazarder de vous déplaire. Hélas, je ne ſçaurois vous condamner, s'écria *Jones!* je vais peut-être riſquer de vous déplaire auſſi.

Tout ce que j'ai vû depuis mon arrivée en ces lieux, votre genre de vie, les raiſons peu communes qui ont pû vous déterminer à l'embraſſer, la crainte que d'étranges malheurs n'en ayent été la cauſe, les bontés que vous daignez me témoigner, & les ſentimens que je me ſens pour vous, tout me force & m'enhardit à vous ſupplier de pardonner à ma propre curioſité.

Ici le vieil Hermite ſoupira encore, & ſe tut pendant quelques

momens ; de-là regardant *Jones*, avec douceur : j'ai lû, dit-il, jadis, qu'une belle phiſionomie étoit pour celui qui la porte une lettre de recommandation ; & en ca cas, perſonne ne fut jamais mieux recommandé que vous. Je me croirois pourtant le plus ingrat de tous les hommes, ſi ce ſentiment ſeul commandoit maintenant à mon cœur ; & la plus grande de mes peines, eſt de ne pouvoir vous prouver, que par des paroles, toute la vivacité de ma reconnoiſſance. Si l'hiſtoire d'un malheureux, vous paroît digne d'exciter votre curioſité, je ſuis prêt à la ſatisfaire ; & avec d'autant moins de répugnance, que je n'entrevois que trop une eſpece de parité dans nos fortunes, qui ajoute la pitié la plus tendre aux ſentimens d'eſtime que j'ai ſi juſtement conçûs pour vous.

Après quelques complimens de part & d'autre, le Solitaire alloit commencer ſon hiſtoire, lorſqu'il fut interrompu par *Partridge*, qui

revenu de ses terreurs, crut, pour se rétablir entierement, devoir faire quelque mention de cette eau-de-vie de trente ans, si vantée l'instant auparavant par son Hôte. Il s'en laissa patiemment verser rasade; après quoi, l'Hermite commença ainsi l'Histoire de sa vie.

CHAPITRE X.

Histoire DE L'HOMME DE LA MONTAGNE.

JE suis né en 1658. dans un Village, du Comté de *Sommerset*. Mon pere étoit, ce qu'on appelle un bon Gentilhomme Fermier. Il avoit, en propriété, un petit bien d'environ 300 livres sterlin de revenu, & en avoit pris un autre à ferme à peu près de même valeur. Sa prudence & son œconomie, l'eussent mis en état de vivre avec beaucoup d'aisance, s'il n'avoit pas eu une méchante femme;

qu'il ſe vit enfin forcé de confiner preſque totalement dans ſa maiſon, plutôt que de riſquer à ſe voir ruiner en peu de tems par ſes extravagances, s'il lui eût laiſſé le chmap libre.

Il eut pourtant de cette moderne *Xantippe*, (c'étoit auſſi le nom de la femme de *Socrate*, interrompit *Partridge*........) il en eut, dis-je, deux fils, dont j'étois le plus jeune. Le plus cher deſir de mon pere, étoit de nous donner une bonne éducation ; mais mon ainé, qui malheureuſement pour lui, étoit le bijou de ma mere, ſe piqua toujours de ne vouloir rien apprendre : de façon qu'après avoir paſſé ſans fruits cinq ou ſix années à l'Ecole, mon pere, averti par le maître de l'incapacité volontaire du diſciple, ſe vit forcé de le retirer des mains d'un très-bon Précepteur, qu'il plaiſoit à ma mere d'appeller le tyran de ſon fils.

Oh ! que j'ai connu de ces meres, s'écria *Partridge*, & qu'elles m'ont fait enrager ! de tels parens ſont

plus dignes de châtiment, que leurs enfans mêmes. *Jones* reprocha un peu aigrement au Pédagogue son intempérance de langue ; & le Solitaire continua ainsi.

Mon frere, donc, dès l'âge de quinze ans, renonça à toute espece de sciences : il se borna à son fusil & à son chien ; & parvint bientôt au sublime degré de tuer aussi adroitement un liévre au gite, qu'une corneille en l'air : grand sujet d'admiration pour les paysans de notre Village, & de satisfaction pour ma mere !

Le sort de mon frere me parut d'abord bien plus gracieux que le mien : il étoit libre, & j'étois sous la férule ; mais je changeai bientôt d'avis. A force de travailler, le travail me devint aisé, il me devint même agréable au point, que les jours de fête & de congé étoient pour moi des jours d'ennui. Ma mere, qui s'en apperçut, & qui avoit le désagrément d'entendre vanter mon application & mes progrès

par tous les Gentilshommes du canton, ne tarda pas à craindre que mon pere ne vînt à m'aimer trop. Elle prévint cet inconvénient, qui croisoit ses desseins par rapport à mon frere, en me rendant la maison paternelle si odieuse, que je demandai à aller à *Oxford*, où je continuai utilement mes études, jusqu'au moment, où l'accident le plus fatal, en mettant fin à mes travaux littéraires, devint la source de tous les malheurs de ma vie.

Nous avions, dans notre College, un jeune Gentilhomme, nommé *Sir George Gresham*, propriétaire d'un très-gros bien, qui par le testament de son pere, n'en pouvoit librement disposer qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Mais qui, par la facilité de ses tuteurs, se trouvoit en état de faire une dépense assez considérable.

A travers toutes les mauvaises inclinations que ce jeune homme avoit reçues de la Nature, il en avoit une que je puis, sans rien outrer,

trer, appeller diabolique. Son ſuprême plaiſir étoit de ruiner tous les jeunes gens d'une fortune inférieure à la ſienne, en les entrainant inſenſiblement dans des dépenſes auſquelles leurs facultés ne pouvoient longtems ſubvenir. Plus ſa victime étoit eſtimée dans l'Univerſité, ſoit par les mœurs, par la ſcience, ou par l'attachement à l'étude, plus le traître étoit enchanté de triompher de ſa perte.

Mon mau vaisſort voulut,que je me trouvaſſe en liaiſon avec lui: ma petite réputation s'étoit trop étendue dans *Oxford*, pour qu'il ne me crût pas un objet digne de ſes attentions; auſſi ne négligea-t-il aucune des avances capables de lui concilier mon amitié: & mon propre penchant concourut bientôt au ſuccès de ſes mauvais deſſeins; car, quoique j'aimaſſe paſſionnément l'Etude, je commençois à enviſager déja d'autres plaiſirs, que je préſumois devoir être plus doux. J'étois vif, plein de feu, un peu fier, & mon cœur

palpitoit toujours à la vûe d'une femme.

Je ne fus pas ſitôt des amis de *Sir George*, que je partageai ſes plaiſirs. Auſſi vain ſur cette nouvelle ſcène, que je l'étois ſur l'autre, je me ſerois cru deshonoré d'y jouer les ſeconds rôles ; & j'excellai ſi fort dans les premiers, que jamais débauché d'*Oxford* ne ſe fit un nom ſi célébre. *Sir George* même, aux yeux de l'Univerſité, ne paſſa bientôt plus que pour mon diſciple ; & ce ne fut qu'à force de protections & de promeſſes, que j'évitai la honte d'être enfin chaſſé du Collége.

Vous croirez aiſément, Monſieur, que ce nouveau train de vie étoit abſolument incompatible avec de nouveaux progrès dans les ſciences ; & que plus je m'attachois au plaiſir, moins je m'appliquois à l'étude : mais ce ne fut pas tout.

Mes dépenſes étoient parvenuës à excéder, non-ſeulement la rente qui m'étoit aſſignée, mais encore les ſupplémens que j'arrachois de

mon pauvre pere, ſous mille prétextes ſuppoſés. Cependant mes demandes devinrent à la fois ſi réïtérées & ſi exhorbitantes, que ce pere commença à prêter l'oreille aux différens rapports qu'il recevoit de tous côtés de ma conduite, & que ma mere ne manquoit jamais d'empoiſonner encore.

Au lieu d'argent, je ne reçus bien-tôt plus que des remontrances : je devois beaucoup ; mes affaires étoient dans la criſe ; les refus de mon pere acheverent de hâter ma perte. Il fit bien cependant. Pour peu qu'il eût voulu croire un libertin, qui prétendoit aller de pair avec *Sir George Gresham* ; le bon-homme eût été bientôt ſur la paille.

L'état horrible où je me trouvai alors, eſt au-deſſus de toute expreſſion. Je n'ouvris les yeux que pour me voir entouré d'abimes, & pour chercher en vain quelque ſentier qui pût faciliter ma délivrance.

Tel étoit le grand art de *Sir Geor-*

ge ! C'eſt ainſi, qu'après avoir étouffé, en naiſſant, vingt de mes pareils, le cruel inſultoit encore à la chûte des petits *phoſphores*,(c'étoit ſon expreſſion) qui avoient eu l'audace de vouloir briller à côté de lui.

Ma tête ſe trouvant bientôt auſſi dérangée que ma fortune, je ne vis rien de criminel, que je ne fuſſe en état d'affronter, pour me relever de ma chûte. Le projet d'attenter ſur moi-même, devint même l'objet le plus ſérieux de mes réflexions ; & je l'aurois ſans doute adopté, ſi une autre idée plus heureuſe, quoique peut-être moins criminelle, ne fût venuë tout-à-coup m'en diſtraire......Ici le Solitaire héſita quelques momens, & s'écria, oui je proteſte à la face du Ciel, que malgré les pleurs que je répands depuis tant d'années, je ne crois pas encore avoir expié la honte de mon crime ! jugez-en, Monſ eur, par ma rougeur & par mon trouble, en vous le racontant......

Jones attendri, pria le Solitaire de ſupprimer de ſon hiſtoire tout ce qui pourroit renouveller trop vivement ſes peines : *Partridge*, au contraire, le preſſa de tout dire, en promettant d'être diſcret ; & le Pédadogue alloit eſſuyer une nouvelle mercuriale de la part de ſon Maitre, lorſque le vieillard continua ainſi.

J'avois un camarade, qui, quoique jeune, étoit auſſi ſobre, & auſſi rangé, que je l'étois devenu peu. Il avoit pouſſé ſes épargnes au point d'avoir amaſſé quarante *Guinées*, qu'il conſervoit dans ſon ſecretaire. Je ſaiſis l'inſtant de ſon ſommeil, pour prendre la clef, & la remettre dans ſa poche, après m'être emparé de ſon petit tréſor.

Les voleurs timides ſe perdent preſque toujours par trop de précautions : c'eſt ce qui m'arriva. Si j'euſſe tout naturellement briſé la ſerrure du ſecretaire, peut-être n'euſſai-je pas été plus ſoupçonné qu'un autre. Mais comme il étoit

clair que le voleur s'étoit ſervi de la clef de mon ami, on ne pouvoit jetter les yeux que ſur celui qui partageoit ſa chambre. Mon camarade étoit craintif, moins fort, & moins âgé que moi; crainte de pis, il n'oſa m'accuſer en face: mais après avoir raconté le fait & toutes ſes circonſtances au Vice-Chancelier du College, il n'eut pas de peine à obtenir un décret contre celui de tous les Etudians dont les mœurs étoient les plus décriées.

Heureuſement pour moi, je ne couchai point cette nuit au College. J'avois eu un rendez-vous à *Witing*, avec une jeune perſonne que j'aimois; & nous revenions le lendemain matin à *Oxford*, lorſqu'inſtruit par un de mes amis de ce qui s'y étoit répandu ſur mon compte, je pris le parti de ſuivre une autre route.

Je propoſai à ma Compagne, d'aller à Londres: ce n'étoit pas trop ſon avis; mais après lui avoir montré mon argent, elle conſentit à tout.

Vous jugez, que dans cette Ville, & en ſi bonne Compagnie, je vis bientôt la fin de mes finances; & que ma ſituation devint bientôt beaucoup plus déplorable encore, que ci-devant. Je vivois du moins à *Oxford :* tout me manquoit à Londres; & je n'enviſageois point de reſſources. Pour comble d'affliction, j'étois devenu paſſionnément amoureux de ma maîtreſſe, & ſes beſoins étoient égaux aux miens. Voir ſouffrir une Amante, être dans l'impuiſſance de la ſoulager, ſentir en même-tems que c'eſt à ſon Amant ſeul qu'elle a droit d'imputer ſon malheur, eſt peut-être la ſituation la plus horrible qu'il ſoit poſſible d'imaginer; & pour bien l'imaginer, il faut l'avoir ſentie!

Ah, Monſieur, interrompit *Jones*, je le crois, je le ſens, je vous plains de toute mon ame! Pénétré de cette idée, *Tom*, après quelques tours de chambre, vint ſe raſſeoir, demanda pardon à ſon Hôte, & s'écria, grace au Ciel! j'ai

ſçu me garantir de ce comble d'horreur !

Cette cruelle circonſtance, continua le Solitaire, aggrava tellement les ennuis de ma ſituation préſente, qu'elle me devint abſolument inſupportable. Je ſouffrois pourtant toutes les extrêmités de ma propre miſére, avec bien moins de peine que je n'en reſſentois, lorſque l'impoſſibilité même me mettoit hors d'état de ſatisfaire à la moindre fantaiſie de mon Amante. Eh, quelle Amante encore ! Tous mes amis avoient été les ſiens ! . . . n'importe, mon aveuglement, ou plutôt ma fureur, allerent juſqu'au point de vouloir en faire ma femme ; mais cette créature n'avoit garde de conſentir à une action qui m'eût fait, diſoit-elle, trop de tort dans le monde. Ce fut, ſans doute, auſſi par un principe de compaſſion des peines que je prenois journellement pour la faire ſubſiſter, qu'elle ſe détermina enfin à me ſoulager d'un fardeau ſi pénible, en ſe confiant à l'un de ſes anciens amans d'*Oxford*, à la dili-

gence duquel on vint un beau matin m'enlever, pour me jetter dans un cachot.

Je commençai alors à réfléchir ſur les égaremens de ma vie, ſur les forfaits dont je m'étois rendu coupable, ſur les infortunes que je m'étois attirées par ma faute, & ſur les chagrins cuiſans que j'avois cauſés au plus digne des peres. Lorſqu'à toutes ces réflexions accablantes, vint ſe joindre le ſouvenir de ma maîtreſſe & de ſa perfidie, l'horreur que je me ſentis pour moi-même, me ſaiſit au point de me faire enviſager la vie, comme un ſupplice.

Le tems des *Aſſiſes* étant arrivé, je fus transféré à *Oxford*, où, pour recevoir ma condamnation, je n'avois beſoin que d'un accuſateur. Mais, contre toute attente, il ne s'en préſenta point: enſorte que, les *ſeſſions* finies, je me vis pleinement déchargé, faute de pourſuites contre moi. Mon camarade, à ce que j'ai ſçu depuis, avoit quitté *Oxford*; & ſoit par indolence, ou par quelque autre motif que j'igno-

re, s'étoit peu embarrassé de suivre cette affaire.

Ici, dit l'Auteur Anglois, le Solitaire encore une fois interrompu par *Partridge*, jugea à propos de reprendre haleine. Invitons le Lecteur à en faire autant.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

J'Avois enfin recouvré ma liberté, reprit le bon Vieillard, mais j'avois perdu ma réputation, ainsi que mon repos : car la différence est grande entre un homme absous d'un crime en Justice, faute de preuves, & celui qui se sent aussi innocent dans son cœur que dans l'opinion du Public. Je me sçavois coupable : je croyois paroître tel à tous les yeux, & n'osois regarder personne en face. Je me hâtai de quitter *Oxford*, dès le lendemain matin.

En sortant de la Ville, l'idée de

retourner chez mon pere, & de me jetter à ſes pieds, pour en obtenir mon pardon, me paſſa par l'eſprit. Mais, n'ayant aucune raiſon pour douter qu'il ne fût pas inſtruit de mon avanture, & connoiſſant ſon extrême averſion pour les vices de ce genre, pouvois-je me flater de l'attendrir & d'en être accueilli? ſurtout, pouvant m'attendre à tous les bons offices que me préparoit une mere implacable, & dont les ſentimens ne m'étoient déja que trop connus! D'ailleurs, euſſai-je été auſſi ſûr du pardon, que je croyois l'être du reſſentiment de mon pere, comment oſer ſoutenir ſes regards? Comment m'expoſer à vivre avec tant de témoins de mon infamie?

Je revolai donc à Londres, l'azile le plus ſûr de la douleur ainſi que de la honte, pour quiconque n'occupa jamais un rang trop élevé. C'eſt-là, qu'un infortuné, à travers le tourbillon d'un monde occupé de tant d'intérêts divers, environné d'objets dont la ſucceſſion rapide laiſſe à peine le tems de

fixer un regard, & d'arrêter une pensée ; c'est là, dis-je, où seul, s'il prétend l'être, un homme peut trouver les avantages de la solitude, sans en craindre l'ennui ; qu'il peut être en même-tems seul, & en compagnie ; qu'il peut suivre son goût, agir & vivre à sa maniere, sans être remarqué, qu'autant que sa volonté, ses intérêts . ou sa fantaisie l'exigent.

Mais, comme nul bien dans la nature n'est exempt de maux, necessairement attachés au bien même, disons aussi, que cette extrême dissipation des grandes Villes, en rendant ceux qui les habitent presque indifférens les uns aux autres, a de cruels inconvéniens pour certaines personnes : j'entens pour celles qui se trouvent dans le besoin. Si vous n'avez pas à rougir vis-à-vis ceux avec qui vous vivez, n'en étant point connu, quels secours en pouvez-vous légitimement attendre ? Un homme isolé, peut aussi aisément mourir de faim au milieu du marché de *Leaden-*

hall, que dans le fond des déserts de l'*Arabie*.

. J'étois exactement dans le cas. Aussi destitué d'amis que d'argent, très-affamé, très-misérable à tous égards, je rodois un soir aux environs du *Temple*, lorsque je m'entendis appeller familierement par mon nom de baptême : je me retournai, & reconnus celui qui m'appelloit, pour un de mes anciens amis du Collége, qui avoit quitté *Oxford* environ un an avant la disgrace que j'y avois essuyée. Ce jeune homme, qui s'appelloit *Watson*, me combla de caresses, en me témoignant le plaisir qu'il avoit de me revoir; & me proposa d'entrer dans le premier cabaret, pour renouveller l'ancienne connoissance. Je cherchai d'abord à m'excuser, sous prétexte de quelques affaires: mais la vivacité de ses instances, & surtout la faim qui me pressoit, vainquirent mon petit orgueil : je lui avouai franchement, que je n'avois pas un sol dans la poche, attendu quelques emplettes

que j'avois faites le jour même. M. *Watſon*, après m'avoir reproché mon peu de confiance, me prit par le bras, & me fit entrer dans l'un des plus fameux cabarets de Londres : où, n'imaginant pas que je fuſſe encore à jeun, à cinq heures du ſoir, il ſe contenta de demander une bouteille de vin. Ce n'étoit pas mon compte : auſſi les mêmes emplettes que je ſuppoſois avoir faites dans la journée, me ſervirent-elles encore de prétexte pour le prier de faire ajouter une grillade à notre bouteille, ayant, lui dis-ie, à peine eu le tems, en courant les boutiques, de manger un morceau. Après avoir bû & mangé comme un Ogre, je commençai à trouver quelque plaiſir dans la converſation de mon camarade, avec qui je me ſentois d'autant plus à mon aiſe, que je le croyois moins inſtruit de l'opprobre que j'avois eſſuyé à *Oxford*. Mais il ne me laiſſa pas longtems dans une erreur ſi douce : le drôle ſçavoit tout, & me l'apprit au moment où

je m'y attendois le moins, en me complimentant, le verre à la main, ſur mon vol de *deux cens Guinées*, & ſur le bonheur que j'avois eu de me tirer de cette affaire.

Un coup de foudre ne m'eût pas plus anéanti! Je ne ſongeai pas même à me défendre ; je niai ſeulement que la ſomme, qu'on m'avoit accuſé d'avoir priſe, fût à beaucoup près ſi conſidérable.

J'en ſuis fâché, répondit *Watſon* ; & j'eſpere qu'une autre fois vous ſerez plus heureux. Vous pouvez pourtant, ſi vous voulez m'en croire, vous enrichir avec moins de danger. Tenez, dit-il, en tirant des dez de ſa poche, en voilà le moyen ; voilà les reſtaurateurs des fortunes délabrées! fiez-vous-en à mes lumieres, & vous remplirez votre bourſe, ſans crainte *de voyager à Tyburn.* * Dans la ſituation cruelle où je me voyois réduit, j'étois homme à tout faire : je conſentis à tout. Nos bouteilles étoient

* C'eſt la *Gréve* de Londres.

vuides ; M. *Watſon* me preſſa de l'accompagner dans un brelan voiſin, pour eſſayer ma fortune. Il avoit ſans doute oublié combien ma bourſe étoit légere ; je le lui rappellai, en le priant au nom de l'amitié qu'il venoit de me jurer, de me prêter quelque argent, pour me mettre en état de jouer. Fi donc ! s'écria-t-il, de quel monde venez-vous ?... je vous montrerai bientôt quelqu'un qui fera vos fonds. J'apperçois que vous connoiſſez peu ce pays-ci.

On avoit apporté la carte de notre dépenſe, & mon homme ſe diſpoſoit à ſortir. Payez du moins ma part, lui dis-je : vous ſçavez que je ſuis ſans argent. Bon, me dit-il, qu'importe : demandez hardiment crédit...... ou plutôt...... non, demeurez.....je vais deſcendre le premier. Voilà ma part ſur la table : prenez-la, pour la donner, comme ſi c'étoit la vôtre, au cas que l'on vous arrête en paſſant. Je ne ſuis pas embaraſſé de ma ſortie ; & je vous attens au coin de la rue.

Cet expédient ne me plaiſoit guéres : je le lui témoignai, en le priant inſtamment de payer le tout, & de ne pas m'expoſer à quelque avanie. Il me jura, qu'il ne lui reſtoit pas un demi *shelling* dans la poche ; & je me vis forcé d'en paſſer par tout ce qu'il voulut.

Il deſcendit alors, & je l'entendis crier, d'un ton ferme à un garçon du Cabaret qu'il rencontra ſur l'eſcalier, que la dépenſe étoit ſur la table. Heureuſement que ce garçon montoit plus haut, d'où l'on ſonnoit très-fort ; je ſaiſis ce moment pour déloger à mon tour, avec mon argent dans la main ; je traverſai la boutique du Cabaret, ſans que perſonne me dit rien ; & je trouvai M. *Watſon*, qui m'attendoit à l'endroit indiqué.

Nous arrivâmes au jeu, où je ne fus pas peu ſurpris de voir M. *Watſon*, à l'exemple des autres joueurs, étaler ſur la table une très-groſſe ſomme en or. Chacun de ces Meſſieurs arrangeoit & con-

temploit ſon propre tas, comme un appas très-propre à attirer bientôt celui de ſon voiſin, qu'il regardoit déja comme deſtiné à groſſir bientôt ſes richeſſes.

Tous les caprices de fortune dont je fus témoin, ſeroient trop longs à raconter. Des monts d'or en un inſtant réduits à rien, & s'élevant l'inſtant après à quatre pas de là ; le riche tout-à-coup devenu pauvre, & le pauvre ſoudainement enrichi, m'offrirent un tableau beaucoup plus propre à inſpirer le mépris des richeſſes, & l'incertitude de leur durée, que tous les argumens des Philoſophes.

Quant à moi, après avoir multiplié plus d'une fois mon modique tréſor, j'eus la douleur de me le voir inhumainement enlevé par un ſeul coup de dé. M. *Watſon* lui-même, après avoir long-tems éprouvé la fortune diverſe, déclara en ſe levant tout-à-coup, avec quelque émotion, qu'il avoit perdu cent *Guinées*, & qu'il ne *tenoit* plus. Il-

voulut enſuite me ramener à notre cabaret ; je le refuſai net, & même avec quelque dépit, après le tour qu'il m'avoit joué, ayant ſes poches pleines d'argent, & qu'à plus forte raiſon il me jouëroit encore maintenant, puiſqu'il avoit, diſoit-il, tout perdu. Bagatelle ! me répondit cet homme ſingulier : je viens d'emprunter deux *Guinées* à un ami ; en voilà une à ton ſervice. Il me la mit en effet dans la main, & je n'eus garde de me faire preſſer davantage.

J'avois pourtant quelque répugnance à retourner dans la même maiſon, d'où nous étions ſortis ſi mal. Que je n'étois guéres au fait de tout ce monde-là ! Le garçon, dès qu'il nous vit paroître, vint à nous le chapeau à la main, & parut à peine oſer nous demander ſi nous n'avions pas oublié de payer en ſortant la petite dépenſe de l'après-midi ? J'affectai quelque ſurpriſe de notre diſtraction ; je tirai négligemment ma *Guinée* de ma

poche, & lui dis en riant de ſe payer.

M. *Watſon* ordonna le ſouper le plus extravagant. Il s'étoit contenté, deux heures auparavant, du vin le plus commun : *le Bourgogne* le plus fin, n'étoit maintenant pas aſſez bon pour lui.

Notre compagnie ſe trouva bientôt augmentée de nombre des joueurs que nous venions de quitter, qui ſous prétexte de mauvaiſe ſanté, mangeoient peu, & bûvoient encore moins ; mais, qui verſoient abondamment à de jeunes gens arrivés avec eux, & à qui l'on avoit intérêt d'échauffer la tête, pour les pouvoir piller plus aiſément. C'eſt auſſi ce qui fut exécuté ſans miſéricorde. J'eus même le bonheur de partager au butin, quoique je n'euſſe pas encore l'honneur d'être initié dans les myſteres de cette honnête Compagnie.

Je n'oublierai jamais un événement remarquable, arrivé dans ce fameux brelan. Lorſque l'on com-

mença, la table étoit couverte d'or : mais ce même or diminua tellement par degrés, que le matin, avant la fin du jeu, à peine y pouvoit-on compter quatre *Guinées*. Ce qu'il y eut de plus étrange, quoique personne n'eût quitté la partie, c'est que chacun, excepté moi, se plaignoit douloureusement de ses pertes!

CHAPITRE XII.

Suite de l'Histoire de L'HOMME DE LA MONTAGNE.

MOn Associé me fit alors entrer dans un nouveau train de vie. Il me procura la connoissance de toute la Confrairie des Escrocs de la Ville ; & je m'attachai si bien à leur plaire, que je fus bientôt instruit de la plûpart de leurs secrets. J'entens, de ces tours vulgaires parmi les Initiés, de ces finesses d'usage pour duper la mul-

titude inexpérimentée : car il en eſt d'un genre plus ſublime, & réſervés aux Profés de la Clique ; à ceux enfin, qui par la ſageſſe de leur conduite, ont mérité d'être à la tête de la profeſſion. Ce degré d'honneur étoit au-delà de mes eſpérances : j'avois trop de penchant pour le vin ; & le feu naturel de mes paſſions m'interdiſoit les grands ſuccès dans un Art, qui exige autant de ſang froid que l'étude de la Philoſophie la plus auſtére.

M. *Watſon*, avec qui je vivois alors dans la plus grande intimité, avoit malheureuſement les mêmes foibleſſes : en ſorte, qu'au lieu de fonder ſa fortune comme la plûpart de ſes camarades, il étoit alternativement riche & gueux ; & ſouvent dans le cas, en bûvant une bouteille, dont ſon ami plus ſobre que lui ne tâtoit pas, de reſtituer en un quart-d'heure, tout le butin qu'il avoit fait pendant huit jours ſur les dupes de ſa connoiſſance.

Notre Societé dura pourtant

deux ans, pendant lesquels j'éprouvai toutes les variations de la fortune, quelquefois nageant dans l'abondance, le lendemain réduit aux expédiens les plus extrêmes, le matin vêtu comme un Duc, le soir comme un Cocher.

Un jour, en revenant du jeu, où j'avois été mis à sec, le bruit d'une populace en rumeur & qui couroit en foule dans une petite rue voisine, me tira de ma rêverie. Je ne craignois pas les filous : curieux seulement de sçavoir dequoi il s'agissoit, je suivis le torrent. C'étoit un homme qui venoit, disoit-on, d'être attaqué, & blessé par des voleurs : il étoit tout en sang, & paroissoit se soutenir à peine. Quoique mon genre de vie actuel m'eût insensiblement affranchi de toute espece de honte, & de tous sentimens d'honneur, ceux de l'humanité n'étoient pas encore absolument éteints en moi : l'état de ce malheureux me toucha, je courus lui offrir mes services. Il me pria, en me remerciant, de le

conduire au Cabaret le plus voiſin, d'où il pût au plutôt faire appeller un Chirurgien, ſe trouvant, me diſoit-il, extrêmement affoibli par le ſang qu'il avoit perdu. J'étois fort bien mis; tout ce qui environnoit ce bonhomme, ne lui avoit point paru, du moins quant à l'extérieur, digne de ſa confiance; il étoit enchanté de ma politeſſe, & de ma généroſité. Je le pris dans mes bras; la taverne où nous tenions nos aſſiſes ordinaires, ſe trouvoit la plus voiſine, je l'y fis entrer. Le hazard y avoit amené un Chirurgien, que je priai de viſiter ſes playes; & j'eus le plaiſir d'entendre, qu'elles n'étoient pas mortelles.

Le Chirurgien, après avoir fait ſon métier, avec autant de promptitude que d'adreſſe, demanda au bleſſé, en quel quartier de Londres il logeoit? Celui-ci répondit, que n'étant arrivé que le matin même, il avoit laiſſé ſon cheval à une Auberge, dans *Piccadilly*; qu'il n'avoit pas encore pris

d'autre

d'autre logement, & qu'il avoit très-peu, pour ne pas dire point, de connoiſſances dans la Ville.

Ce galant-homme, dont j'ai oublié le nom, quoique je me rappelle très-bien que ce nom commençoit par une R, * étoit du premier ordre dans ſa profeſſion, & l'un des Chirurgiens du Roi : très-eſtimé d'ailleurs, ami des humains ſes ſemblables, & toujours prêt à les ſecourir en toute occaſion. Il offrit ſon caroſſe au malade, pour le conduire à ſon Hôtellerie, & lui dit en même-tems, à l'oreille, *que s'il manquoit d'argent, il en avoit à ſon ſervice.*

L'Inconnu n'étoit point alors aſſez à lui-même, pour le remercier dignement de ſes offres : ce bon vieillard m'avoit enviſagé, jugez de ma ſurpriſe, en le voyant tout-à-coup renverſé ſur ſa chaiſe,

---

*On ſent ici la fineſſe avec laquelle l'Auteur Anglois loue un Chirurgien, qui lui a probablement rendu quelques ſervices.

s'écrier d'une voix mourante, eſt-ce toi que je vois ?

Tous les aſſiſtans attribuérent d'abord cet accident à l'extrême quantité de ſang que l'étranger avoit perdu : hélas, je ne m'y trompai point ! Malgré mes longues diſſipations, la nature me retraça dans le moment des traits que je chériſſois encore.....Je me précipitai ſur l'Inconnu : ſes lévres pâles, ſon viſage déja glacé par le froid de la mort, tout fut en un inſtant couvert & réchauffé par mes vives careſſes.

Je tire le rideau ſur une ſcene que je voudrois en vain décrire. Je n'avois pas encore, ainſi que l'Inconnu, totalement perdu mon Etre : mais la ſurpriſe & l'effroi que causerent à la fois dans mon cœur une rencontre auſſi imprévûe, agirent ſi puiſſament ſur mes ſens, que j'ignore tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'au moment, où me ſentant preſſé par les embraſſemens les plus tendres, je me trouvai dans les bras de mon pere !

Plus cette reconnoiſſance intéreſſoit l'Aſſemblée, plus l'affluence des Spectateurs gênoit les Acteurs principaux : nous ne ſongeâmes qu'aux moyens de nous en débarraſſer. Mon pere ne ſe fit plus preſſer d'accepter la voiture du Chirurgien, je le ſuivis à ſon Auberge.

Dès que nous fûmes ſeuls, il me reprocha, avec bonté, l'oubli total que j'avois fait de lui pendant ſi long-tems, mais ſans toucher un mot du crime qui en avoit été la cauſe. Il m'apprit enſuite la mort de ma mere, & me preſſa de retourner en Province avec lui. L'incertitude de votre ſort, me dit-il, en ſoupirant, n'a fait que trop long-tems le ſupplice de ma vie; j'ignore même ſi j'ai plus craint, que je n'ai ſouhaité votre mort!

Il me dit, qu'un Gentilhomme de notre voiſinage avoit depuis peu ramené ſon fils de Londres : c'étoit par lui qu'il avoit appris le genre de vie que j'avois embraſſé : & que l'eſpoir ſeul de m'en retirer,

avoit occaſionné ſon voyage. Il béniſſoit enfin le Ciel de l'accident fatal qui avoit menacé ſa vie, puiſqu'il avoit la conſolation de la tenir de moi; & le plaiſir d'avoir trouvé dans ſon fils des ſentimens d'humanité mille fois plus chers à ſon cœur, que tous les devoirs de piété filiale que j'euſſe pû lui rendre, s'il m'eut été mieux connu.

Je n'étois pas aſſez pervers pour être inſenſible à tant de bonté: moins je m'en ſentois digne, plus mon cœur en étoit attendri. Je conſentis à tout ce qu'il plût à mon pere d'exiger de mon obéïſſance; & la joie de ma converſion, jointe aux ſoins aſſidus de l'habile homme qui avoit entrepris ſa cure, le mit en peu de jours en état de ſoutenir la fatigue du voyage.

Je n'avois pas quitté mon pere pendant ſa maladie: je ſortis, la veille de notre départ, pour aller prendre congé de mes amis, & ſur-tout de M. *Watſon*, qui s'épuiſa

en raiſonnemens pour me détourner d'un acte de complaiſance, qu'il traitoit de pure foibleſſe. J'eus même à eſſuyer les inſipides railleries de tous ceux qu'il jugea à propos d'ameuter pour me diſſuader, diſoit-il, de tomber dans un ridicule auſſi pitoyable. Je tins bon; j'abrégeai les adieux, je revolai vers mon pere, & je goûtai enfin le plaiſir de revoir ma Patrie.

A peine y avois-je paſſé quinze jours, que mon pere me ſollicita de m'y fixer par un mariage avantageux, dont il étoit le maître. Mais un établiſſement de cette nature, ne quadroit pas avec mes inclinations. Je n'avois déja que trop connu l'amour; & peut-être avez-vous déja paſſé, ainſi que moi, par toutes les extravagances de cette paſſion auſſi tendre que violente.... Ici, le vieux Solitaire s'arrêta un inſtant, en regardant fixement *Tom Jones*, dont la phyſionomie, en moins d'une minute, changea ſix fois du blanc au rouge. Sur quoi

l'Hermite, ſans paroître y faire attention, continua ainſi ſon hiſtoire.

Sûr d'une vie aiſée, je me replongeai de nouveau dans l'étude, avec plus d'ardeur & d'application que jamais. Mes livres favoris, étoient ceux des anciens & des modernes qui traitent de la vraie Philoſophie, ſcience aujourd'hui décriée par bien des gens, comme la chimére la plus vaine & la plus ridicule. Je regardois cependant les Ouvrages d'*Ariſtote* & de *Platon*, & le reſte des tréſors que nous a laiſſés l'ancienne Gréce, comme ce que l'eſprit humain a pû produire juſqu'à ce jour de plus parfait & de plus utile aux êtres penſans.

Ces Auteurs, quoiqu'ils ne m'enſeignaſſent aucun des moyens par leſquels les hommes puiſſent ſe flatter de parvenir à la moindre opulence, ou d'acquérir la moindre autorité ſur leurs ſemblables, m'apprenoient du moins à mépriſer également l'une & l'autre de ces acquiſitions.

Leurs principes, bien ſentis & bien réfléchis, élévent l'ame, l'affermiſſent, l'endurciſſent même contre les coups de la fortune. Ils nous inſtruiſent non-ſeulement dans la ſcience de la ſageſſe, mais ils confirment l'homme dans l'habitude du bien ; ils lui répétent ſans ceſſe, que la probité ſeule doit être ſon guide, s'il prétend jamais parvenir en ce monde à quelque état heureux : en préparant enfin ſon ame à tous les maux de cette vie, ils la diſpoſent à n'en être jamais accablée.

A cette étude, j'en ajoutai une autre, vis-à-vis laquelle toute la Philoſophie des Payens les plus éclairés, peut tout au plus être regardée comme un rêve. C'eſt cette Sageſſe vraiement Divine qu'on cherche vainement ailleurs que dans les Livres Saints : c'eſt là ſeulement, où l'ame, en tous points ſatisfaite, trouve les aſſurances d'un bonheur bien plus digne de ſon attention, que celui dont le monde peut flatter ſes deſirs : Félicité ſuprême, dont ſans le ſecours de la révélation, l'ame

humaine la plus ſublime n'eût jamais même entrevû l'idée ! Oui, mes amis, je compris alors que l'étude des Philoſophes anciens, avoit été pour moi un tems à peu près perdu : quelqu'utiles, quelques délicieuſes que ſoient leurs leçons, quelque conformes qu'elles puiſſent être à la conduite réguliére qu'exige ce monde ſeulement, ſi vous les comparez aux promeſſes que nous fait l'*Ecriture*, ce ne ſont plus des Philoſophes, ce ne ſont plus que des enfans que vous croyez entendre. Rendons pourtant quelque juſtice à la Philoſophie, elle nous rend plus ſages ; mais la Religion nous rend meilleurs : elle éleve & fortifie l'ame ; mais la Religion la dompte, & l'adoucit. L'une nous concilie l'eſtime des hommes, l'autre nous rend dignes de plaire au Créateur ; l'une enfin ne promet qu'une félicité paſſagére, l'autre l'aſſure pour jamais.... Je crains pourtant, interrompit le bon Hermite, d'abuſer de votre patience, en m'étendant ſi fort ſur une matiére......

Point du tout, s'écria *Partridge*; Dieu nous garde d'être ennuyés de si bonnes choses !

J'avois passé, continua le Vieillard, environ quatre années d'une façon si agréable pour moi, totalement livré à la contemplation, & entiérement débarrassé des affaires de ce monde, lorsque je perdis le meilleur & le plus aimé des peres. Ma douleur fut inexprimable. J'abandonnai mes livres, & me livrai pendant un mois entier à mes regrets & à mon désespoir. Le tems, seul médecin des ames, m'apporta pourtant enfin quelque consolation.... Oh, sans doute ! interrompit *Partridge* : *Tempus edax rerum*... Mes études que je repris, continua l'Hermite, achevérent de me guérir : car la Philosophie, encore un coup, & la Religion, peuvent être appellées les exercices de l'ame, & lui sont aussi salutaires dans ses dérangemens, que les exercices matériels le sont au corps dans ses maladies.

Ma ſituation n'étoit pourtant plus la même, depuis la mort de mon pere : je m'en apperçus chaque jour. Mon frere aîné, qui étoit devenu le maître de la maiſon, étoit d'un caractére tout différent ; nous ne pûmes vivre long-tems enſemble. Mon extrême mélancolie, jointe à la vie ſédentaire que j'avois menée, avoient altéré mon tempérament : les Médecins m'ordonnerent les Eaux de *Bath;* & je ſaiſis cette occaſion, pour me ſéparer d'un frere, dont toutes les inclinations étoient diamétralement oppoſées aux miennes.

Le lendemain de mon arrivée, étant allé me promener le long de la riviere, je trouvai le Soleil ſi brûlant, quoique dans l'arriere ſaiſon, que je jugeai à propos de m'aſſeoir à l'abri de quelques ſaules qui bordoient le rivage. Je n'y fus pas un quart-d'heure, ſans entendre quelqu'un, au-deſſus de moi, qui ſoupiroit & ſe plaignoit amérement. J'allois me lever, lorſqu'un bruit

ſemblable à celui d'un corps qui tombe dans l'eau, vint frapper mon oreille. Je criai, j'appellai du ſecours : un Pêcheur accourut, & m'aida à retirer de la riviere un homme, à qui il reſtoit à peine quelques ſignes de vie. On le porta dans une maiſon voiſine, où je le laiſſai entre lès mains d'un Apotiquaire, qui demeuroit à quatre pas de là, avec ordre de lui donner tous les ſecours néceſſaires, & de le mettre au lit.

Touché de compaſſion pour ce malheureux, je me hâtai de l'aller voir le lendemain de grand matin, dans l'intention de ſçavoir la cauſe de ſon deſeſpoir, & d'en prévenir d'autres ſuites.

Je n'eus pas mis le pied dans ſa chambre, que nous nous reconnûmes : c'étoit mon ancien ami *Watſon !* Le détail de cette premiere entrevûe ne ſeroit pas amuſant pour vous, & je crains la prolixité ; ainſi abrégeons..... Non, non, Monſieur, s'écria *Partridge*, je brûle de ſçavoir ce qui l'amenoit à

Bath, expressément pour s'y noyer.

Il faut vous satisfaire, répondit le Vieillard....

Mais, si l'Hermite n'est point las de parler, l'Auteur est las d'écrire : reposons-nous un instant, en attendant que le bon-homme reprenne son discours, comme vous allez voir.

CHAPITRE XIII.

Conclusion de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

M. *Watson* m'apprit, en peu de mots, & sans aucuns détours, qu'après avoir essuyé différens revers de fortune, il s'étoit trouvé si bas & si dépourvû de ressources, qu'il avoit eu recours à celle de terminer sa vie & ses malheurs.

Je le grondai très-sérieusement d'une résolution si criminelle ; je tâchai de combattre le plus for-

tement qu'il me fut poſſible le principe infernal du Paganiſme qui autoriſe le *ſuicide ;* je raſſemblai enfin tout ce que je crus capable d'intimider un Payen même, en lui ouvrant les yeux ſur ſon erreur. Mais j'apperçus, que je parlois en vain : le deſſein de mon homme étoit arrêté, & tout m'annonça qu'il n'attendoit qu'une autre occaſion pour l'exécuter. J'inſiſtai encore ; mais avec auſſi peu de fruit. *Watſon,* après m'avoir regardé quelquetems d'un œil tranquilement ſiniſtre, ouvrit enfin la bouche, pour me dire, que j'étois bien changé depuis notre ſéparation ; que nul de nos Evêques ne prêchoit avec plus d'onction que moi ; mais, que ſi quelqu'un n'avoit pas cent *Guinées* à lui prêter, dans la journée, il ſçavoit bien ce qu'il lui reſtoit à faire.

Je ſuis changé, en effet, lui répondis-je : j'ai eu le loiſir de penſer à mes égaremens, & le bonheur de m'en repentir ; il ne tiendra qu'à vous de m'imiter. Si j'étois

convaincu que la ſomme à laquelle vous attachez le prix de votre vie, pût rétablir vos affaires, & ne dût pas être hazardée ſur une carte ou ſur uu coup de dé, je ſerois peut-être homme à vous l'offrir. Parlez, ſçachons du moins ſi je puis compter ſur vous.

M. *Watſon*, que la premiere partie de mon diſcours avoit paru aſſoupir, fut ranimé par la ſeconde. Il me ſerra les mains avec ardeur, m'embraſſa avec tranſport, & m'appella cent fois le ſeul ami qu'il eût au monde. Il voulut me perſuader enſuite, qu'il avoit acquis trop d'expérience pour être encore attaché au jeu, après en avoir été ſi cruellement maltraité. Non, non, s'écria-t'il, que l'on me mette en état de reparoître décemment dans le monde, & d'y choiſir une profeſſion honnête ; ſi la fortune me ſéduit, & me trahit encore, je le lui pardonne.

Je confirmai M. *Watſon* dans des diſpoſitions ſi louables, & dont

la ſincérité m'étoit pourtant encore ſuſpecte. Il me les confirma, par mille ſermens, & je lui lâchai un billet de cinquante livres *ſterlin*, avec promeſſe de lui apporter le reſte en argent le lendemain, dans la matinée.

Je lui tins parole beaucoup plutôt qu'il ne penſoit. Mais, quel fut mon étonnement, lorſque l'après-dîné même, arrivant ſans être annoncé dans ſa chambre, je trouvai mon homme aſſis ſur ſon lit, & jouant aux cartes avec un des plus fins Suppôts de notre ancienne Société! Ce procédé, comme vous jugez bien, ne m'indigna pas médiocrement; & ſurtout, après avoir vû le malade livrer mon billet de 50 livres, moyennant 30 *guinées*, à ſon Antagoniſte, qui ſe hâta de ſortir, en affectant de ne pas plus me reconnoître que s'il ne m'eût jamais vû de ma vie.

Watſon étoit confondu...... J'ai voulu faire une derniere épreuve, me dit-il; & je ſuis enfin convaincu, que mon *guignon* ne peut ſe dé-

mentir : je renonce au jeu pour jamais. J'ai réfléchi ſur vos bontés, & je vous réïtére mes promeſſes : vous pouvez déſormais, cher ami, compter ſur leur exécution.

Jugez, combien j'avois lieu de le croire ! j'achevai pourtant de completter la ſomme que j'avois promiſe, & dont M. *Watſon* voulut abſolument me donner ſon billet, que je regardai comme tout ce que j'aurois jamais en retour de mon argent.

Notre converſation fut interrompue par l'arrivée de l'Apotiquaire, qui ſans s'informer de l'état du malade, n'eut rien de plus preſſé que de nous annoncer une très-grande & très-intéreſſante nouvelle, dont lui ſeul, diſoit-il, venoit d'être informé, & qui ſeroit bientôt publique. Le Duc de *Monmouth* étoit débarqué dans l'Oueſt d'Angleterre, avec une armée Hollandoiſe; une autre Flotte formidable, croiſoit à la hauteur de *Norfolk* ; & cherchoit à y faire une deſcente, pour favoriſer l'entrepri-

ſe du Duc, par une puiſſante diverſion.

Cet Apotiquaire, étoit un des fins Politiques du canton : le plaiſir d'être informé d'un auſſi grand événement, deux heures avant tout autre, le tranſportoit de joie. Ses nouvelles étoient cependant rarement bonnes : ſon ridicule étoit ſi généralement connu, que chacun prenoit plaiſir à ſe jouer de ſa crédulité. C'eſt ce qui venoit d'arriver encore en cette occaſion ; car nous ne tardâmes pas à apprendre, que le Duc de *Monmouth* avoit en effet pris terre dans notre Iſle, mais ſans armée, & ſuivi de très-peu de troupes : quant à la prétenduë diverſion dans le Comté de *Norfolk*, c'étoit une chimére.

Cependant, notre Apotiquaire ne reſta avec nous qu'autant de tems qu'il en fallut pour nous débiter ſes nouvelles ; après quoi, ſans proférer une ſyllabe qui eût trait à la ſituation de ſon malade, il diſparut comme un éclair, pour al-

ler répandre ſa relation dans la Ville.

Les événemens de cette nature, font ordinairement taire les intérêts particuliers : notre converſation devint totalement politique. J'étois attaché à la Religion & au gouvernement de mon pays ; le Roi ſembloit menacer l'une & l'autre : je me perſuadai que *Monmouth*, qui venoit, diſoit-on, les défendre, feroit bientôt ſuivi de tous les zélés Anglicans : je me déterminai à le joindre. *Watſon*, par différens motifs peu néceſſaires à détailler, prit la même réſolution ; nous nous pourvûmes de tout ce que la guerre exige, & nous allâmes offrir nos ſervices au Duc, à *Bridgewater*.

Le malheureux ſuccès de cette entrepriſe, vous eſt ſans doute auſſi connu qu'à moi.

J'échappai avec M. *Watſon*, de la déroute de *Sedgemore*, où j'avois été légerement bleſſé. Après avoir erré long-tems à travers champs, dans le Comté d'*Exeter*,

nous trouvâmes enfin, dans un endroit peu habité, une vieille femme, qui nous retira dans sa cabane, & pansa ma blessure.

M. *Watson* me laissa là le lendemain, sous prétexte d'aller chercher quelques provisions à *Cullumpton*. J'attendois son retour avec toute l'impatience & l'inquiétude qu'inspire l'amitié, lorsque je me vis enveloppé & saisi par un détachement de Cavalerie, du parti du Roi *Jacques*.

En déplorant mon sort, je déplorois celui de mon ami, qui suivant mes craintes ne pouvoit manquer d'être bientôt arrêté par le même détachement. Les Cavaliers ennemis, au nombre de six, m'avoient déja lié, & me trainoient hors de la cabane, pour me conduire dans les prisons de *Taunton* : Quelle surprise! quel coup de foudre pour moi, lorsqu'en mettant le pied hors de la porte, j'apperçus *Watson* au milieu des soldats qui gardoient les dehors de la maison. Le perfide m'avoit trahi; le

traître m'avoir vendu aux Royaliſtes, dans l'eſpoir d'obtenir ſa grace à mes dépens ! . . Pardonnez à l'horreur que cet affreux ſouvenir jette encore dans mon ame....

Ce monſtre eut d'abord l'impudence de vouloir encore s'excuſer. Mais, dès qu'il apperçut qu'il ne pouvoit rien attendre de moi que les mépris & les reproches les plus vifs, il changea tout à coup de langage. Il me dénonça à nos conducteurs, comme le plus déterminé & le plus dangereux des rébelles ; il rejetta ſur moi ſa révolte même ; & m'accuſa, non-ſeulement de l'avoir ſéduit, mais de l'avoir forcé par mes menaces, de prendre les armes contre ſon légitime Souverain.

Si l'indignation pénétra jamais dans un cœur juſqu'au degré le plus ſuprême, c'eſt à ce cœur à ſe former l'idée de tout ce que le mien ſentit alors.

Cependant la fortune, par un de ces caprices qui n'étonnent preſque jamais que le vulgaire, ou

ceux qui les éprouvent, eut quelque pitié de mon ſort. En entrant dans un chemin creux, aux environs de *Willingthon*, mes Gardes eurent le vent qu'un parti de cinquante Révoltés étoit à leur ſuite, & alloit tomber ſur eux. Il n'en falut pas davantage pour leur inſpirer une allarme ſi chaude, qu'ils ſe diſperſerent en un moment, & me laiſſerent libre, ainſi que mon odieux Camarade; qui, à ſon tour, crut n'avoir rien de mieux à faire, que de ſe hâter de me fuir. Je n'en ſuis pas fâché maintenant: quoique privé de l'uſage des mains, j'euſſe tenté ſans doute de me venger de ſon infâme lâcheté.

Maître alors de mes pas, je crus devoir quitter le grand chemin. Je traverſai bien du pays, ſans ſuivre aucune route, & ſans ſçavoir préciſément où chercher un azile: toute figure humaine m'effrayoit; je liſois dans tous les yeux un deſſein formé de me trahir.

Après pluſieurs jours de marche,

durant lesquels les champs seuls me fournirent le même lit & les mêmes secours que la Nature offre aux Sauvages nos semblables, le hazard me conduisit sur cette montagne, où la solitude & l'éloignement apparent de tout commerce avec les hommes, fixérent enfin ma demeure.

La premiere personne avec qui je fondai mon habitation, étoit mere de cette vieille femme, avec laquelle j'ai vécu, jusqu'au moment où la nouvelle de la grande révolution arrivée en Angleterre, a mis fin à mes craintes, & m'a permis de retourner, pour la derniere fois, dans ma Patrie. J'y ai reglé, à l'amiable, tous mes intérêts avec mon frere; je lui ai cédé tous mes biens, à charge d'une pension viagere, qu'il me paye exactement; & qui suffit, au genre de vie que je méne, pour subvenir à mes besoins. Tels sont les principaux événemens de mon histoire : le reste

n'eſt, je crois, pas digne de vous intéreſſer.

Se peut-il, lui dit *Jones*, après l'avoir remercié de ſa complaiſance, que vous ayez pû perſiſter ſi longtems ſans ennui, dans un pareil genre de vie?

J'ai beaucoup voyagé, répondit le Solitaire, il eſt même peu de parties de l'Europe qui me ſoient inconnuës. Mais c'eſt une hiſtoire à part, & qui demanderoit trop de tems: le jour commence à luire, vous devez êtes fatigué; votre compagnon dort profondément; eſſayez d'en faire de même, & croyez-vous en ſûreté. Quant à moi, comme je vous l'ai dit, quoique ſoumis aux beſoins de la Nature, je ne les ſatisfais, que lorſque je m'en ſens preſſé. Le jour naiſſant me paroît beau; je vais jouir, du haut de ces montagnes, d'un ſpectacle toujours très-agréable & toujours nouveau pour mes yeux.

Tom, qui n'avoit nulle envie de dormir, pria ſon Hôte de permettre qu'il l'accompagnât. Ils ſortirent enſemble, & laiſſerent *Partridge* dans les bras du ſommeil.

Fin du huitiéme Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE NEUVIÈME.

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Avanture ſurprenante.

TOM *Jones*, & le Solitaire, en s'entretenant des beautés de la Nature, étoient parvenus au haut de la Montagne, au bas de laquelle, du côté du *Nordweſt*, on voyoit un grand Bois, lorſque des cris perçans, qui paroiſſoient en ſortir, vinrent tout à coup leur frapper l'oreille. *Tom* écouta pendant quelques inſtans; & prenant

auſſitôt ſon parti, ſans ſonger à dire adieu à ſon Hôte, il deſcendit, ou plutôt ſe laiſſa gliſſer, au riſque de ſe briſer mille fois les os, juſqu'au bas de la Montagne, & s'enfonça dans le plus épais du Bois.

Les cris qui redoubloient, lui ſervoient de guide : il vit bientôt un ſpectacle auſſi cruel qu'intéreſſant. C'étoit une femme, demi-nuë, ſe défendant encore à peine contre les efforts d'un homme, qui à l'aide d'une jarretiere paſſée au col de cette malheureuſe, l'entraînoit vers un arbre où il paroiſſoit avoir deſſein de l'attacher. *Tom*, ſans perdre de tems en informations inutiles, appercevant un gros bâton de chêne que cet homme avoit laiſſé par terre à quelques pas de lui, s'en ſervit ſi utilement avant que ce ſcélérat eût le tems de ſe mettre en défenſe, que la femme même, croyant ſon ennemi hors d'état de jamais l'offenſer, crut devoir demander ſa grace au redoutable *Jones*.

Cette belle affligée, étoit aux

pieds de *Tom*, & lui marquoit par ſes geſtes, uniquement, toute la ſincérité de ſa reconnoiſſance. Il étoit tendre, il en fut ému; & s'empreſſant de la relever, il l'aſſura, en bégayant, de toute la joie qu'il reſſentoit d'avoir été utile à une femme ſi charmante.

La vérité du fait eſt, que l'inconnue n'étoit pas ce qu'on appelle, une beauté; elle n'étoit pas non plus de la premiere jeuneſſe: mais elle étoit aimable, & fraîche; & le déſordre de ſon habillement, qui laiſſoit voir une gorge très-blanche, avoit tellement exagéré le mérite du reſte aux yeux du ſuſceptible *Tom*, qu'il ne ſçavoit plus qu'admirer, & ſe taire.

La Dame ſe trouvoit à peu près dans la même ſituation: *Jones* étoit beau, & fait à peindre, nous l'avons déja dit; tout cela joint à un ſervice eſſentiel, & à propos rendu, avoit fait naître une foule de ſentimens ſi divers dans le cœur de l'Inconnuë, que ſa bouche man-

quoit de termes pour les exprimer à ſon gré.

Leur ſilence mutuel ne fut interrompu que par les mouvemens du bleſſé, qui tentoit de ſe relever : ce que *Jones* n'eut pas plutôt apperçu, qu'il lui lia les mains derriere le dos, avec la jarretiere même dont ce perfide avoit prétendu faire un uſage bien plus funeſte. Ce malheureux étoit d'abord tombé la face contre terre, & *Tom* ne l'avoit pas encore enviſagé : il ne fut pas peu ſurpris, ni peut-être moins ſatisfait, de reconnoître en lui ce même Enſeigne, ce même *Northerton*, qui, quelques jours auparavant, l'avoit ſi brutalement bleſſé à la tête !

Tom eut bientôt pris ſon parti. Il demanda à la Dame, ſi elle étoit éloignée de chez elle, ou ſi elle n'avoit aucunes connoiſſances dans le voiſinage, chez leſquelles il pût la conduire, en attendant qu'il pût s'aſſurer de cet homme, en le remettant dans la priſon la plus pro-



chaine. L'Inconnuë lui apprit, qu'elle étoit abſolument étrangére dans ce pays ; & *Jones* commençoit à ſe trouver dans un grand embarras, lorſqu'il ſe reſſouvint du bon Hermite, qui l'attendoit peut-être encore au haut de la montagne. Ce ne fut qu'un ſaut pour notre Héros ; qui retrouva le Solitaire aſſis au même endroit, avec un fuſil à la main, & attendant tranquillement la fin de l'avanture.

Le Vieillard lui conſeilla de mener la Dame à *Upton*, ville voiſine, & où elle ne pouvoit manquer de trouver tous les ſecours qu'exigeoit ſa ſituation préſente.

Tom ſatisfait ſur l'article qui l'intéreſſoit le plus, remercia l'Hermite, prit congé de lui, le pria d'envoyer *Partridge* à l'endroit convenu, & revint au bois, à toutes jambes. Lorſque *Jones* étoit parti, pour aller conſulter l'*Homme de la Montagne*, il avoit bien penſé que le cher Mr. *Northrerton*, avec les mains liées derriere le dos, n'étoit

pas en état de rien entreprendre contre la femme qu'il laiſſoit avec lui. Il ſçavoit, d'ailleurs, que l'endroit où il alloit n'étoit pas hors de portée de la voix de cette Dame, au cas qu'il prît encore envie à *Northerton* de vouloir tenter de nouveaux outrages ; & il avoit menacé l'Enſeigne d'être lui-même ſon bourreau, s'il donnoit lieu de former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cet arrangement étoit ſenſé, il n'y manquoit qu'un point: *Northerton* avoit les bras très-bien liés, mais ſes jambes étoient libres ; & l'Enſeigne, pendant l'abſence de *Jones*, avoit crû devoir s'en ſervir pour ſe ſauver, en s'enfonçant dans le plus épais du Bois.

L'imprudent *Tom*, à ſon retour, piqué de cette fuite, vouloit abſolument le ſuivre : mais la Dame, effrayée de la nouvelle abſence projettée par ſon libérateur, qui pouvoit s'égarer dans la forêt, & la laiſſer ſeule dans un état très-

peu décent, le pria de ſi bonne grace d'abandonner cette pourſuite, que le complaiſant *Jones* ne put la refuſer.

Elle attendoit encore une autre grace: nous avons dit qu'elle étoit demi-nuë, & ſa pudeur ſouffroit de ſe voir ainſi expoſée aux regards d'un jeune homme. C'eſt ce qu'elle lui fit entendre, avec tous les ménagemens poſſibles. Ils étoient alors en route, pour aller à *Upton*. *Tom* ſçavoit trop bien vivre, pour ne ſe pas prêter aux ſcrupules d'une belle Dame: il voulut la couvrir de ſon habit; mais on le refuſa; pourquoi? je n'en ſçais rien. Ce que je ſçais poſitivement, c'eſt que *Jones*, ſans doute pour la raſſurer contre l'inquiétude que pouvoit lui cauſer l'avidité de ſes regards, lui propoſa de marcher devant elle juſqu'à la Ville; & qu'ils y arriverent ainſi.

Quelques malins diſent pourtant, que dans le cours de cette marche, aſſez ſemblable à celle de deux tendres Epoux de la Fable,

notre moderne *Orphée* fut plus d'une fois tenté, & ſuccomba même à la tentation de regarder ſouvent derriere lui. Cependant, plus heureux que ſon triſte prédéceſſeur, il parvint à amener ſa compagne ſans accident, juſques dans les murs de la fameuſe ville d'*Upton*.

CHAPITRE II.

Arrivée de JONES, & de la Dame inconnuë, dans l'Hôtellerie d'UPTON. Nouvelles avantures.

JONES, qui comme on vous l'a dit, marchoit en avant, choiſit, en entrant dans la Ville, l'Hôtellerie qui lui parut la plus apparente, & y entra tout de ſuite. Il demanda une chambre haute : & la ſervante alloit l'y conduire, lorſque la Dame échevelée & demi-nuë, qui le ſuivoit alors en doublant le pas, fut arrêtée par l'Hôte. Cet homme,

très-choqué de ce qu'une *créature*, (c'étoit ſon expreſſion la plus modérée) oſât en pareil équipage entrer chez lui, prétendoit la mettre à la porte avec ſcandale, lorſque *Tom*, revenant à ce bruit ſur ſes pas, lui parla d'un ton ſi imposant, que l'Aubergiſte alloit ſe taire, ſi ſa femme n'étoit pas accouruë à ſon ſecours. Grand vacarme, grand carillon, dans la cour de l'Hôtellerie !.....l'Hôteſſe jure, en mettant les mains ſur l'Inconnuë, que jamais femme de ſon eſpece n'entra, ni le logea, chez elle. Cette femme épouvantée veut répondre ; *Jones* indigné veut ſe faire entendre ; l'Hôte, qui ſe ſent ſecondé par ſa femme, heurle à l'uniſſon avec elle ; la ſervante, méchante bête de ſa nature, vient auſſi mêler ſa voix à la leur ; *Partridge*, qui arrive tout éſoufflé, & qui ne ſçait à quoi tend ce *concert*, y fourre auſſi ſa muſique : tous parlent, tous crient, tous tempêtent, tous jurent à la fois, tous

enfin alloient ſe battre, lorſque l'arrivée d'un caroſſe à quatre chevaux, qui ſe fit entendre à la porte, attirant tout-à-coup de ce côté toutes les attentions de l'Hôte & de ſa femme, laiſſa enfin l'entrée de l'eſcalier libre à nos Voyageurs. La chambre, dont ils s'emparerent, étoit ſans contredit la plus belle de la maiſon ; & *Tom* félicitoit déja ſa belle Inconnuë de ſon arrivée, ſans autre accident, dans *Upton*, lorſque l'Hôteſſe entrant, avec un air plus radouci, les pria de vouloir bien céder cet appartement à une jeune Dame de la plus grande condition, qui venoit d'arriver dans le caroſſe à quatre chevaux, avec une femme de chambre.

Jones, & ſon Inconnuë, crurent devoir y conſentir, à condition d'avoir une autre chambre dans la maiſon : l'Hôteſſe la promit ; & l'on deſcendit dans la cuiſine, en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Ils y entroient à peine, lorſqu'un

détachement de Soldats, conduisant un Déserteur, arriva dans l'Hôtellerie. Le Sergent s'informa d'abord à l'Hôte du nom & de la demeure du premier Magistrat du lieu; & fut fort surpris d'apprendre, que c'étoit l'Hôte lui-même. Il lui demanda à la fois des billets de logement, & une bouteille de bierre; & se campa, en attendant, auprès du feu. Tandis que ceci se passoit, *Jones* étoit occupé à consoler sa Dame, qui assise vis-à-vis une table de la cuisine, & la tête appuyée sur son bras, pleuroit ses infortunes.....mais, de crainte que le Lecteur (attendu certaine circonstance, qu'il n'a sûrement pas oubliée, ne soit ici dans l'embarras) je crois qu'il est bon de l'avertir, que notre Inconnuë, avant que de quitter la chambre haute, s'étoit emparée d'une taye d'oreiller, qu'elle avoit employée de façon à pouvoir paroître aux yeux de tant de monde, dans un état un peu moins indécent.

Le Sergent, qui du coin du feu, la regardoit attentivement depuis quelques minutes, sûr alors de ne se point méprendre, quitte sa place avec vivacité, s'approche chapeau bas, & lui demande, si ce n'est point l'épouse du Capitaine *Waters* qu'il a l'honneur de saluer ? La pauvre femme, qui jusques-là n'avoit osé lever les yeux, reconnut d'abord le Sergent, l'appella par son nom, & lui avoua qu'il ne se trompoit point. Ce qui m'étonne, dit-elle, en soupirant, c'est d'être reconnue dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout-à-coup de me réduire ! Vous voyez mon libérateur (ajouta-t'elle en montrant *M. Jones*) c'est à lui que je dois la vie, c'est à lui que je doit peut-être plus encore.

Quoique ce Gentilhomme ait fait pour vous, s'écria le Sergent, en retroussant sa moustache, il peut compter sur la reconnoissance du Capitaine, & j'en suis le garant. En attendant, Madame, si je pouvois

vous être utile, ordonnez, disposez de moi sans façons : je connois la générosité du Capitaine ; ce sera m'obliger.

Tous les regards furent alors fixés sur cette Dame. L'Hôtesse, qui avoit tout entendu, vola vers elle, l'accabla d'excuses, rejetta la reception qu'on lui avoit faite sur la crainte de déshonorer une Hôtellerie bien famée ; & finit, par la supplier de disposer de sa plus belle robbe, en attendant que l'équipage de la Dame, volé sans doute, pût être retrouvé.

Madame *Waters* avoit peine à lui pardonner. L'intercession de *Jones* l'y détermina. La robbe fut acceptée, on fit faire grand feu dans une autre chambre assez propre, où l'Hôtesse accompagna la Dame, qu'elle vouloit, dit-elle, avoir l'honneur d'aider à sa toilette. Le calme ainsi rétabli partout, *Jones* en attendant que la Dame fût habillée, & que le dîner qu'il commanda fût prêt, rassembla toute la compagnie

auprès du feu, & fit faire un jatte de *Punch*, qui fût buë à la ronde (suivant l'usage) pour sceller la paix générale.

CHAPITRE III.

On s'y pouvoit attendre.

LA Table mise, & le dîner servi dans la chambre de Madame *Waters*, *Tom* ne se fit pas appeller deux fois. Il étoit à jeun, depuis près de vingt-quatre heures; on peut juger s'il s'en indemnisa. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la Dame: elle avoit déja trop regardé *Jones*, elle le regardoit encore, & ne voyoit que lui; un sens n'est presque jamais pleinement satisfait, qu'aux dépens des autres.

Notre Héros, sans être *petit maître*, interceptoit pourtant quelques-unes de ces œillades, qu'on feignoit de ne lui lâcher qu'à la dé-

robée ; il en faiſoit tacitement ſon profit, & mangeoit d'autant ; très-réſolu de ſçavoir à quoi s'en tenir, dès que la table ſeroit levée. Ce moment arriva.

Les ſentimens d'une reconnoiſſance très-légitime, de la part de la Dame, ouvrirent la ſcéne. *Tom* y répondit avec chaleur : le dialogue fut vif & preſſant, l'amour & l'occaſion le dictoient ; point de raiſonnemens tirés, point de digreſſions inutiles, rien qui s'écartât du but ; bien attaqué d'un côté, aſſez bien défendu de l'autre, juſqu'au moment où certain point cédé mît les deux interlocuteurs d'accord, du moins pour ce moment.

Tom profita de la tréve, qui ſuivit ce premier débat, pour laiſſer entrevoir quelque curioſité ſur l'avanture extraordinaire qui lui avoit procuré le bonheur de rencontrer Madame *Waters*. Mais il ſentit bientôt, par l'adreſſe avec laquelle elle écartoit ſes demandes, qu'elle avoit des raiſons pour n'entrer dans au-

un détail ſur ce ſujet. C'en fut aſſez pour l'empêcher d'inſiſter davantage : mais il ne préſuma pas moins, qu'une femme qui ſe taît en pareil cas, craint de trop, ou de trop peu rougir.

Tandis que la Dame, en détournant cette converſation, la raméne inſenſiblement ſur une autre matiere, écoutons un inſtant celle que l'on tient ſur leur compte, dans la cuiſine.

Partridge, le Sergent, & le cocher qui avoit amené la jeune Demoiſelle, avec ſa femme de chambre, bûvoient auprès du feu ; l'Hôte & l'Hôteſſe, autant que leurs occupations le permettoient, venoient de tems à autre leur tenir compagnie.

Partridge venoit de raconter ce qu'il avoit appris de l'*Homme de la Montagne*, touchant la ſituation dans laquelle Madame *Waters* avoit été trouvée dans le Bois, par ſon Maître : le Sergent, à ſon tour, débita tout ce qu'il ſçavoit des an-

técédens de cette hiſtoire. La Dame, diſoit-il, étoit regardée comme l'épouſe du Capitaine *Waters;* on l'avoit vûe partout en *quartier* avec lui, elle portoit même ſon nom; mais il ignoroit, ainſi que bien d'autres, ſi elle étoit véritablement ſa femme. Mais, qu'importe après tout! elle étoit d'un excellent caractere, elle protégeoit le Soldat, & tous les Officiers l'aimoient. Elle avoit, il eſt vrai, quelque prédilection pour l'Enſeigne *Northerton:* mais qu'importe encore; le Capitaine l'ignoroit, ou ne vouloit pas le ſçavoir; il n'en aimoit pas moins ſa femme; qu'avoit-on à y dire? J'ai à y dire, répondit l'Hôteſſe, qui arrivoit alors, qu'il y a des gens qui feroient mieux de parler moins. Elle eſt ſa femme légitime, j'en mettrois la main au feu: voyez-la ſeulement habillée, comme elle eſt maintenant, & dites-moi ſi vous vîtes jamais femme de condition mieux miſe? beau connoiſſeur, en vérité!

une grédine donne-t'elle une *Guinée* pour le louage d'une robbe? assez, encore un coup, vous feriez bien mieux de vous taire.

Le Sergent, piqué de la *sortie* que lui faisoit l'Hôtesse, lui préparoit une réponse militaire. Mais l'Hôte, dont le son de la *Guinée* avoit frappé l'oreille, lui coupa la parole pour quéreller sa femme, sur l'imprudence qu'elle avoit euë de recevoir d'adord si durement une si bonne pratique. Tandis qu'ils contestoient maritalement sur ce sujet, le Sergent après avoir versé rasade à la ronde, interrogea *Partridge* sur ce qu'étoit son maître, & sur l'objet de son voyage. *Partridge* offensé d'être pris pour un Domestique, répondit qu'il n'avoit point de maître; que M. *Jones* étoit son ami; que ce même M. *Jones*, étoit fils unique de M. *Alworthy*; qu'il voyageoit pour son plaisir; & qu'il avoit laissé son Equipage à *Glocestre*, pour aller voir plus familiérement *l'Homme de la Montagne*.

Au nom de M. *Alworthy*, l'Hôte & l'Hôtesse, ouvrant les oreilles aussi grandes que les yeux....Quoi ! s'écrierent-ils, ce Gentilhomme est fils de M. *Alworthy ?* de ce M. *Alworthy* si riche, & qui fait tant de bien à tout le monde dans sa Province ?

Vous l'avez dit, repliqua gravement *Partridge.*

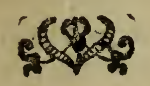
Je m'étois doutée, interrompit l'Hôtesse, que ce jeune homme étoit de condition : tout est noble en lui, sa physionomie enchante, son premier abord m'a charmée.....

L'Hôtesse en eut dit plus, sans doute, si on n'étoit pas venu lui apprendre, que la jeune Demoiselle demandoit son carosse, & vouloit partir dans l'instant. Mais elle s'en flattoit en vain : son Cocher, ainsi que le Sergent, étoit yvre ; *Partridge* n'étoit guères plus rassis ; quant à l'Hôte, (dont le seul talent étoit celui de boire,) le vin, la bierre, & l'eau-de-vie même, ne faisoit pas plus d'effet sur lui que

ſur les tonneaux de ſa cave.

Tel étoit l'état de la cuiſine, lorſque la ſonnette de l'appartement de Madame *Waters* appella, & fit monter l'Hôteſſe. C'étoit du thé qu'on demandoit. L'Hôteſſe, en le ſervant, n'avoit garde de manquer à amuſer nos deux Amans du détail de l'embarras où ſe trouvoit la jeune Demoiſelle étrangére, par l'intempérance de ſes gens. Hélas! ajouta-t'elle, avec un air de compaſſion, il eſt peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir pourſuivre actuellement ſon voyage. C'eſt, en vérité, la créature la plus douce, & la plus aimable; & je crois l'avoir déja vûë ailleurs: Je la ſoupçonne même, d'avoir quelque paſſion dans l'ame, & de ſuivre quelque infidéle........ mais non, elle a trop de charmes pour avoir à ſe plaindre d'un Amant: Il l'attend ſans doute, en quelque endroit convenu entr'eux; & ſon inquiétude égale certainement celle de ſa maîtreſſe.

Tom, à ces mots, laiſſa échapper un ſoupir, auquel Madame *Waters* parut ne point faire attention tant que l'Hôteſſe demeura dans la chambre, mais qu'elle releva dès que cette femme fut partie, en laiſſant entrevoir à *Jones*, qu'elle le ſoupçonnoit de n'avoir pas le cœur auſſi libre qu'elle eut voulu le croire. L'air interdit de *Tom*, en eſſayant de lui répondre, dut la convaincre que ſes ſoupçons n'étoient pas vains. Mais, cette Amante étoit trop peu délicate pour s'en allarmer. *Jones* lui plaiſoit par la figure, elle étoit ſûre de ce point : elle connoiſſoit peu ſon cœur ; qu'y faire ? jouiſſons toujours de ce que nous connoiſſons... Que de femmes penſent comme elle, & agiſſent en conſéquence !



CHAPITRE IV.

Eclairciſſemens.

NOus avons eu ſoin d'indiquer, dans le Chapitre précédent, avec quelle politeſſe notre Galant s'étoit prêté à la répugnance de Madame *Waters*, concernant le détail des Avantures de ſa vie. Mais,, comme le Lecteur, qui n'a pas les mêmes motifs d'indulgence, pourroit peut-être ſouhaiter d'en être inſtruit, il faut, en peu de mots, le ſatisfaire.

La Dame *Waters* n'étoit donc, en effet, comme le Sergent l'avoit ſoupçonné, que la Maitreſſe de ſon prétendu mari. Nous ſommes même bien fâchés d'ajouter à ceci, qu'elle avoit eu quelque amitié pour l'Enſeigne *Northerton*. La diviſion du Régiment, où ſervoit M. *Waters*, ayant deux jours de marche au-

deſſus de la Compagnie dans laquelle M. *Nor therton* étoit Enſeigne, étoit arrivée à *Worceſtre* le lendemain du jour même du démêlé ſanglant ci-devant rapporté, entre *Northerton* & *Tom Jones*.

Le Lecteur ſçaura donc, qu'il avoit été convenu, entre Madame *Waters* & le Capitaine de ce nom, qu'elle accompagneroit ſa marche juſqu'à *Worceſtre* ſeulement; pour de là retourner à *Bath*, où ſon prétendu mari iroit la rejoindre, après la fin de la Campagne.

M. *Northerton* avoit été inſtruit de cet arrangement par la Dame, qui avoit même promis de reſter à *Worceſtre*, juſqu'à ce que la Compagnie de l'Enſeigne y arrivât. A quel deſſein? Le Lecteur peut le deviner. Notre devoir eſt de narrer fidélement les faits; & rien ne nous oblige à faire violence à la candeur de notre caractére, par d'injurieux commentaires ſur la plus aimable partie du genre humain.

Northerton ne s'étoit pas plutôt

échappé de l'Hôtellerie, où il avoit ſi cruellement traité *Jones*, qu'il avoit couru à *Worceſtre* à la rencontre de Madame *Waters*, dont l'époux en titre n'étoit parti que depuis très-peu d'heures. L'Enſeigne, n'avoit pas cru devoir cacher à cette Dame ſon démêlé avec *Tom Jones*: il avoit ſeulement cru devoir ſupprimer toutes les circonſtances qui euſſent pû le rendre trop coupable, mais ſans diſſimuler le danger qui pouvoit menacer ſa tête, au cas que cette affaire fût mal priſe par ſes Juges, s'il avoit le malheur d'être attrapé.

Les femmes ſont généralement plus compâtiſſantes, & plus déſintéreſſées que les hommes. Madame *Waters*, inſtruite du péril qui menaçoit ſon ami, n'eut plus d'autres conſidérations devant les yeux que celle de ſa ſûreté. Il fut arrêté entr'eux, que M. *Northerton*, après avoir paſſé à travers champs le Comté d'*Hereford*, ſe rendroit dans un des Ports de la Principauté de *Galles*, d'où il pourroit, en s'embarquant

barquant, défier le ressentiment de ses ennemis.

Il est vrai que la Dame, toujours par un même principe de compassion & d'amitié pour lui, s'étoit absolument déterminée à lui tenir fidéle compagnie......Oh, dira-t'on, ceci est de trop! Patience Lecteur: pouvoit-elle moins faire? Ce malheureux, comme nous l'avons dit, n'avoit rien; il avoit laissé son argent à l'Hôtesse qui avoit facilité sa fuite: comment eût-il vécu? Elle, au contraire, étoit dans l'opulence, & le prouvoit à M. *Northerton*, en lui mettant sous les yeux trois billets de banque de 90 livres sterlin chacun, sans compter l'argent comptant, & un diamant d'un prix assez honnête.

On sent que l'Officier, dans la situation de ses affaires, n'étoit pas homme à s'opposer aux desseins d'une amie aussi tendre que généreuse: cela seroit trop étonnant. Ce qui l'est moins peut-être, attendu les foiblesses ausquelles certains

caractéres ont une pente si connuë; c'est que le projet de voler cette Dame fut entré dans la tête de M. *Northerton*.....

Sans doute, il est des gens qu'il ne faut pas tenter :
Maudite occasion ! C'est toi qui fait le crime.

Madame *Waters* auroit dû le sçavoir, & ne l'ignoroit pas sans doute : son imprudence fut punie.

Quoiqu'il en soit, il paroît maintenant assez inutile d'entrer dans un ample détail sur la façon dont *Northerton* parvint, dans la route, à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le moindre prétexte, de se croire poursuivis, étoit plus que suffisant pour en imposer à une amie aussi chaude que Madame *Waters*; & nous croirions faire injure à la sagacité de nos Lecteurs, en surchargeant de circonstances vraisemblables, un fait déja si vraisemblable par lui-même.

Fin du neuviéme Livre.

L'ENFANT TROUVE'.

LIVRE DIXIE'ME.

Qui contient encore environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'un Gentilhomme Irlandois. Grandes Avantures dans l'Hôtellerie.

IL étoit minuit ſonné, tout dormoit, ou étoit cenſé dormir dans l'Hôtellerie, excepté la ſervante *Suſanne*, lorſqu'un Cavalier arrivant à toute bride frappa bruſquement à la porte, & demanda en entrant, s'il n'étoit point deſcendu quelques femmes dans la maiſon ?

A l'air éffaré de cet homme, la Servante effrayée ne ſçavoit que

lui répondre. Parlez, parlez, lui dit-il; c'eſt ma femme que je cherche : je l'ai déja manquée deux fois aujourd'hui. Si c'eſt ici qu'elle eſt, je veux la voir; ſi elle en eſt partie, dites-mois le chemin qu'elle a pris, & ſoyez ſûre de votre fortune. Il ouvroit, en prononçant ces mots, une main pleine de *Guinées*, ſpectacle ſéduiſant, & très-propre à engager toute autre même qu'une pauvre Servante à de plus grandes choſes.

Suſanne, qui ſur ce qu'elle avoit oui-dire, par le Sergent, de Madame *Waters*, ne doutoit pas qu'il ne fût ici queſtion d'elle; & qui croyoit ne pouvoir jamais trouver l'occaſion de faire plus légitimement ſa fortune, offrit ſans balancer de la conduire dans l'appartement de cette Dame.

L'impétueux Irlandois ne ſe le fait pas répéter deux fois. Il monte, ſans chandelle, avec *Suſanne*; il trouve la porte fermée en dedans : il frape, on ne lui répond point aſſez tôt; il refrape de façon que

la ſerrure ſaute ; & voilà mon homme tombé tout de ſon long dans la chambre.

A peine étoit-il relevé, qu'un autre homme ſortant du lit s'offrit à ſes regards. . . . nous l'avouons, avec honte, & même avec douleur . . . . c'étoit notre Héros lui-même ! qui, d'une voix menaçante, lui demanda à quel tître on oſoit ainſi venir troubler ſon repos.

L'Irlandois, qui croyoit s'être trompé de chambre, ſe préparoit à de grandes excuſes, lorſque les rayons de la Lune lui montrerent une robbe, des cotillons, des bas, & des ſouliers de femme répandus confuſément dans la chambre. Quel ſpectacle pour un jaloux ! la rage ne lui permet pas de parler ; il vole droit au lit. *Tom*, indigné de ſon audace, veut en vain l'arrêter ; les Parties s'irritent, bientôt les coups s'en mêlent ; & Madame *Waters* (car il faut confeſſer que c'étoit elle-même) crie à tue tête, au meurtre, & au voleur !

Un autre Gentilhomme, Irlan-

dois auſſi, mais arrivé trop tard le ſoir même dans l'Hôtellerie pour qu'on ait ſongé à en faire mention, étoit couché dans la chambre voiſine. C'étoit un cadet de famille, qui n'ayant pas grande fortune à attendre chez lui, s'étoit mis en chemin pour en chercher une meilleure aux eaux de *Bath*.

Ce jeune homme, éveillé par le bruit, ſe leve, prend ſa chandelle qui brûloit dans la cheminée, d'une main, & ſon épée de l'autre, & arrive dans la chambre de Madame *Waters*.

Si l'apparition de cet autre homme en chemiſe, ajouta à l'indignation que reſſentoit déja la Dame, elle diminua pourtant ſes craintes; car, dès que le nouveau venu eut enviſagé l'autre.... Eh, mon cher *Fitz-Patrick*, s'écria-t-il, que diable fais-tu donc ici? Eh, mon cher *Mahlachland!* répondit l'autre, que diable y cherches-tu toi-même? Tiens, vois, regarde, voilà le raviſſeur, voilà celui qui m'enléve ma femme!

Je les ſurprens enfin enſemble... Quelle femme ! interrompit M. *Machlackland.* Ne connois-je pas Madame *Fitz-Patrick ?* Où diantre la vois-tu donc ici ?

Fitz-Partrick, ouvrant de grands yeux, & reconnoiſſant enfin ſon erreur, demanda mille pardons à Madame *Waters;* puis, ſe retournant vers *Tom Jones :* quant à vous, lui dit-il, en le regardant fiérement, je n'ai rien à vous dire : Vous m'avez maltraité, je penſe ; nous nous verrons demain.

Tom, ne répondit à cette bravade, qu'en lui riant au nés ; & M. *Machlachland*, prenant ſon Compatriote par le bras, après lui avoir fortement reproché ſon imprudence, ſe mit en devoir de l'entraîner dans ſa chambre.

Pendant tous ces propos, la Dame qui avoit eu le tems de reſpirer & de raſſeoir ſes idées, avoit remarqué une porte de communication entre ſa propre chambre, & celle qui avoit été deſtinée à M. *Jones :* il ne lui en fallut pas

davantage, pour trouver jour à ſauver ſa réputation.

Elle ſe mit à crier, de nouveau, au meurtre : à la violence ! & l'Hôteſſe étant enfin accourue au bruit, la Dame *Waters* l'accabla des reproches les plus amers, ſur le peu de ſûreté d'une maiſon, où une femme de condition ſe trouvoit expoſée à ſe voir ravir dans ſon lit & la vie & l'honneur.

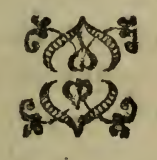
L'Hôteſſe cria bientôt auſſi haut qu'elle, en ſoutenant que ſa maiſon, ainſi que ſa réputation, avoient toujours été ſans tache ; & demanda, en jurant, aux hommes la cauſe de toute cette avanie.

Fitz-Patrick, répéta qu'il avoit fait une mépriſe, & qu'il en demandoit pardon ; après quoi, ſon ami l'emmena dans ſon appartement.

Jones, qui avoit trop d'eſprit pour n'avoir pas ſaiſi l'idée de Madame *Waters*, (à propos de la porte qui communiquoit dans ſa chambre) ſoutint fermement, qu'ayant entendu enfoncer celle de cette

Dame, il étoit accouru pour la défendre.

L'Hôtesse affirma, à son tour, qu'il n'avoit jamais été commis dans sa maison ni vol, ni violence ; & leur fit une longue énumération des personnes de qualité qui, de tems immémorial, avoient logé chez elle. On l'écouta patiemment : la Dame feignît enfin de s'appaiser ; *Tom*, après l'avoir assurée qu'il n'avoit pas moins fallu qu'un danger aussi grand pour le déterminer à paroître ainsi devant elle, se retira dans sa petite chambre ; & l'Hôtesse, en souhaitant plus de repos pendant le reste de la nuit à Madame *Waters*, se retira dans sa cuisine.



CHAPITRE II.

Converſation de l'Hôteſſe avec ſa Servante. Arrivée d'une autre jeune Demoiſelle dans l'Hôtellerie.

LA tête encore toute échauffée de cette avanture, l'Hôteſſe ſe reſſouvint que *Suſanne* ſeule avoit pû ouvrir la porte de la maiſon au nouveau venu. Elle courut interroger cette fille.

Suſanne lui raconta toute l'hiſtoire, à quelques circonſtances près, telle que celle de l'argent qu'elle avoit reçu, dont elle imaginoit que ſa maîtreſſe n'avoit pas beſoin d'être inſtruite.

Mais, l'Hôteſſe ayant témoigné à *Suſanne* combien elle compatiſſoit aux allarmes que la pauvre Dame avoit reſſenties, par rapport à ſa vertu menacée, la Servante ne put s'empêcher de conſoler ſa Maitreſſe, en lui affirmant qu'elle

avoit très-diſtinctement vû M. *Jones* ſauter à bas du lit de Madame *Waters*.

Cette déclaration renouvella toute la fureur de l'Hôteſſe, non pas contre les prétendus coupables, mais contre la pauvre *Suſanne*. La belle hiſtoire ! s'écria-t-elle ; elle eſt en vérité bien vraiſemblable ! une femme, en pareil cas, ſe ſeroit aviſée de crier, & de s'accuſer elle-même ! .... Eh, quelle preuve prétends-tu donc qu'elle pût donner de ſon innocence, que celle d'avoir appellé du ſecours ? vingt témoins ne ſont-ils pas en état de le dépoſer ? Diſpenſez-vous une autre fois, ma mie, de vouloir jetter un tel ſcandale ſur mes Hôtes : ſongez du moins, que ma maiſon pourroit s'en reſſentir ; & que vous vous en repentiriez vous-même.

Ainſi, lui dit *Suſanne*, je n'en croirai donc plus mes yeux ?

Non, ſans doute, répartit l'Hôteſſe, il faut s'en défier ; & je démentirois les miens, en pareil cas :

il faut bien d'autres preuves pour accuſer des gens de condition. Ai-je livré, depuis ſix mois, un ſouper ſemblable à celui qu'on me demanda hier au ſoir? vis-tu jamais paſſagers plus polis, & de meilleure humeur? trouverent-ils un ſeul mot à redire au poiré de *Worceſtre* que je leur ai donné pour le plus fin *Champagne?* n'en ont-ils pas bû deux bouteilles? Il eſt vrai, qu'il vaut le meilleur *Champagne* du Royaume, ſans quoi je me ſerois bien gardée de le leur préſenter. Non, non, encore un coup, je ne croirai jamais, qu'avec autant de politeſſe, on puiſſe s'oublier juſqu'à ce point.

Suſanne ainſi condamnée au ſilence, on parla d'autre choſe. L'Hôteſſe apprit, que l'Irlandois nouveau venu, étoit arrivé en poſte, & que ſes domeſtiques & les chevaux étoient encore à la porte. Elle ſe hâta de les faire entrer, & d'envoyer demander à leur maitre, s'il ne ſouhaitoit point ſouper.

La Servante lui rapporta, que les deux Irlandois étoient déja couchés, & endormis dans le même lit : ce qui choqua l'Hôtesse jusqu'au point d'en conclure, que deux hommes de cette espece pouvoient sans doute avoir formé de longue main le complot de voler Madame *Waters*.

Elle avoit pourtant grand tort; car M. *Fitz-Patrick* étoit réellement né Gentilhomme, quoique très-gueux. Il est vrai, que s'il n'avoit pas le cœur beaucoup meilleur que la tête, il étoit pourtant incapable, ainsi que son ami, d'aucune lâcheté de ce genre. Sa générosité même, avoit été si indiscrete, qu'après avoir eu de gros biens de sa femme, il lui restoit à peine de quoi vivre, s'il ne la forçoit pas à vendre certaines rentes assignées sur sa tête. C'étoit les efforts mêmes qu'il avoit faits pour l'y contraindre, qui joints à son extrême jalousie, avoient enfin déterminé Madame *Fitz-Patrick* à se sauver de la maison,

La fatigue du Gentilhomme, les coups, dont il avoit le corps moulu, & le déſeſpoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre ſon épouſe, étoient donc les ſeules raiſons qui avoient engagé M. *Fitz-Patrick* à accepter ſans façon la moitié du lit de ſon compatriote.

Le Laquais & le Poſtillon ne penſoient pas tout-à-fait de même : ils demanderent à manger ; & l'Hôteſſe, après s'être à peu près aſſurée, par plus d'un interrogatoire, que M. *Fitz-Patrick* n'étoit pas en effet un larron, venoit de leur ſervir quelques morceaux de viande froide, lorſque *Patridge* arriva dans la cuiſine.

Il avoit d'abord été réveillé par la ſcene bruyante que nous venons de raconter ; mais tandis qu'il s'efforçoit de ſe r'endormir, les cris d'une chouëtte, perchée ſur ſa fenêtre, l'avoient tellement effrayé, qu'après avoir ſauté à bas du lit, & s'être habillé à la hâte, il s'étoit venu mettre ſous la protection

des gens qu'il entendoit parler dans là cuiſine.

L'Hôteſſe, quoique déja déterminée à laiſſer les deux nouveaux Hôtes aux ſoins de *Suſanne*, dès qu'elle vit *Patridge*, ne ſongea plus à ſe coucher : l'ami du jeune M. *Alworthy* n'étoit pas pour elle un homme à négliger, ſur-tout après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le Laquais Irlandois ſe retiroit ; & le Poſtillon alloit le ſuivre : *Partridge* l'arrêta, en l'invitant à boire ſa part du reſtaurant qu'il avoit commandé. Le bon Pédagogue n'oſoit pas retourner ſeul au lit : il ignoroit ſi l'Hôteſſe ſeroit d'humeur à lui tenir long-tems compagnie ; il vouloit s'aſſurer du moins de ce garçon.

Dans cet inſtant, un autre Poſtillon frappa à la porte de l'Hôtellerie ; ſur quoi, *Suſanne* dépêchée, rentra bientôt, ſuivie de deux jeunes Demoiſelles en habits de voyage, l'une deſquelles étoit ſi richement vêtue, que *Partridge*

& ſon Poſtillon ſe leverent tout étonnés de leur place, tandis que l'Hôteſſe courant au-devant de ces Dames, les accabloit de complimens.

La jeune Dame, au bel habit, s'approchant avec un ſourire agréable, demanda ſeulement qu'il lui fût permis de ſe chauffer un inſtant au feu de la cuiſine, attendu le froid exceſſif de la nuit, pourvû cependant que perſonne ne ſe déplaçât pour ellle.

Ceci regardoit *Partridge*, qui s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre, frappé d'étonnement & d'admiration. Il eſt vrai que rien n'étoit plus beau que cette jeune perſonne.

Après avoir envain prié *Partridge* de reprendre ſa place, la Dame ôta ſes gants, & laiſſa voir des mains, * dont la blancheur &

---

* L'Original dit.. *deux mains qui renfermoient en elles toutes les propriétés, excepté celle de ſe fondre au feu.* Faudroit-il

la beauté éblouirent la compagnie; La Compagne, c'eſt à-dire ſa Femme de chambre, tira auſſi les ſiens, ſans doute pour montrer à la compagnie le plus parfait contraſte.

Je voudrois bien, Madame, dit la derniere, que vous ne vous expoſaſſiez pas à aller plus loin cette nuit. Je crains extrêmement que vous ne vous trouviez hors d'état de ſoutenir tant de fatigues.

Cela n'eſt pas douteux, s'écria l'Hôteſſe, & ce n'eſt aſſurément pas l'intention de Madame. Ah, bon Dieu! vouloir aller plus loin cette nuit! Madame me permettra de la ſupplier de n'en rien faire: ce ſeroit vouloir abſolument périr. Soupez plutôt ici, Madame, & ordonnez tout ce qui pourra vous plaire.

Je crois, répondit la jeune perſonne, qu'il ſeroit plutôt heure de déjeûner, mais je ne ſçaurois rien man-

---

parler ainſi, pour éviter le reproche de trop franciſer les Traductions Angloiſes.

ger maintenant : & si je reste ici, ce sera seulement pour m'y reposer quelques heures. Si pourtant on pouvoit me faire un petit *chaudeau* * bien foible, j'essayerois de le prendre.

Oh ! cela sera bientôt fait, Madame, répliqua l'Hôtesse, nous avons ici d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Espagne ? lui dit la jeune Etrangére.

Pardonnez moi, Madame, & je défie qu'on en trouve ailleurs de plus fin ; mais, souffrez que je vous supplie de manger un morceau !

Je ne le puis, en vérité, lui dit la Dame, je n'ai besoin que de repos ; faites-moi préparer un bon lit, c'est tout ce que je vous demande.

L'Hôtesse, alors, dont les chambres les plus propres étoient occu-

---

* *Sack-vvhey* Cette Boisson se fait en Angleterre, avec du vin d'Espagne, ou de Canaries, du petit-lait, du sucre, &c.

pées, voulut faire lever les deux Irlandois : l'Inconnue s'y opposa, & se contenta d'une autre, où l'on fit allumer du feu. L'Hôtesse, toujours officieuse, ne vouloit pourtant pas absolument que l'Etrangére montât, jusqu'à ce que sa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'instant, répliqua-t-elle ; il n'y a peut-être que trop long-tems que j'empêche Monsieur (en montrant *Partridge*) de s'approcher de la cheminée ; & dans une nuit aussi froide, c'est une espéce d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors, tenant sa Femme de chambre sous le bras, & conduite par l'Hôtesse, portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme, toute la cuisine retentissoit des louanges de la jeune Demoiselle. Il est certainement, dans la beauté, certain pouvoir auquel très peu de cœurs résistent : car l'Hôtesse elle-même, quoique piquée du refus qu'on avoit fait de manger chez elle, avoüa

franchement qu'elle n'avoit jamais rien vû de plus aimable.

CHAPITRE III.

Grande Découverte.

DÈS que la Femme de chambre eut mis sa Demoiselle au lit, elle redescendit dans la cuisine, & demanda à souper. Celle-ci étoit aussi difficile à contenter, que sa Maîtresse l'étoit peu : elle critiqua tout, trouva tout détestable, & s'empara seule du feu, sans égards pour M. *Partridge* même, à qui l'on eut grand-peine à ménager une petite place. Elle mangea pourtant, & but à proportion, c'est-à-dire beaucoup ; puis, s'humanisant par degrès vers la fin du repas, elle interrogea l'Hôtesse sur le monde qu'elle avoit actuellement dans sa maison.

Cette femme, très-mal édifiée des airs d'hauteur de la Soubrette,

ſaiſit l'occaſion de lui prouver que cette même Hôtellerie, pour laquelle on avoit d'abord marqué tant de mépris, étoit pourtant actuellement remplie de gens de condition.

Elle en groſſit le détail avec emphaſe, & ne manqua pas de citer, parmi ſes Hôtes, M. *Alworthy*, fils & héritier du fameux *Squire Alworthy, du Comté de Sommerſet.*

Vous m'apprenez, dit la Femme de chambre étonnée, une étrange nouvelle! je connois M. *Alworthy*, du Comté de Sommerſet; mais, je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonnerez, Madame, dit *Partridge*, un peu déconcerté. . . . . . . tout le monde le connoît pour ſon fils, quoiqu'on n'ait pas épouſé la mere. . . . , mais il n'en eſt pas moins certainement ſon fils, & ne ſera pas moins certainement ſon héritier, qu'il eſt certain que ſon nom eſt *Tom Jones.*

A ces mots, la Femme de cham-

bre, laiſſant tomber le morceau qu'elle portoit à la bouche, quoi! s'écria-t-elle, eſt-il poſſible que M. *Jones* ſoit actuellement ici? *Quare non*? répondit *Partridge*, la choſe eſt non-ſeulement poſſible, mais elle eſt vraie.

La Suivante ne dit plus rien. Elle ſe hâta d'achever ſon ſouper, & courut à la chambre de ſa Maîtreſſe.

Madame! ..... Madame, s'écria-t-elle en entrant, devinez, devinez s'il eſt poſſible, qui eſt couché ſous le même toît que vous?

Sophie, car c'étoit elle-même, tréſſaillant tout-à-coup, & ſautant à bas de ſon lit, Dieu! dit-elle, d'une voix entre-coupée, ſeroit-ce mon pere?

Non, non, raſſurez-vous, Madame, lui dit *Honora* en ſouriant, c'eſt bien un autre homme qu'un pere: c'eſt M. *Jones*! c'eſt lui-même qui eſt dans la maiſon...... M. *Jones*? interrompit *Sophie*, en rougiſſant; cela n'eſt pas poſſible, je ſerois trop heureuſe.

Le fait ayant été atteſté par la Femme de chambre...... Cours, vole, va le chercher, chere *Honora*, s'écria *Sophie :* je veux le voir le moment.

Honora n'avoit pas ſi tôt quitté la cuiſine pour aller retrouver ſa Maîtreſſe, que celle du logis avoit donné carriere à ſa langue ſur ſon chapitre : la pauvre femme, qui s'étoit trop long-tems retenue, avoit le cœur ſi gros, qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occaſion de le ſoulager. *Partridge*, qui ſe trouvoit dans les mêmes diſpoſitions, fit *chorus* avec elle ; & (ce qui ſurprendra peut-être le Lecteur) pouſſa ſon reſſentiment contre la Femme de chambre juſques ſur la Maîtreſſe. L'une, diſoit-il, étoit plus aimable, mieux vêtue & plus jolie que l'autre : mais ni l'une ni l'autre, à les bien priſer, ne valoient pas grand argent. C'étoit, tout au plus, deux Avanturieres de *Bath*, forcées peut-être d'aller chercher fortune ailleurs : n'étant pas naturel, ſuivant lui, que des

femmes de qualités couruſſent ainſi la nuit ſans domeſtiques...... Dieu me pardonne ! interrompit l'Hôteſſe, je crois que vous avez raiſon : jamais femme de condition n'arriva dans une Hôtellerie, ſans commander à ſouper, fût-elle sûre de ne pas manger un morceau.

Ils en étoient-là, lorſque *Honora* vint s'acquitter des ordres de *Sophie*, en priant l'Hôteſſe d'envoyer éveiller M. *Jones*, & de lui dire, qu'une Dame qui venoit d'arriver, avoit à lui parler. Adreſſez vous à Monſienr, répondit l'Hôteſſe, en montrant *Partridge*; il eſt l'ami de M. *Jones* : ce que vous exigez de moi, n'eſt pas de mon métier ; & je vous donne le bon ſoir.

Honora, voyant l'Hôteſſe décampée, s'adreſſa à *Partridge*, & n'en fut pas mieux accueillie. Mon ami, dit-il, s'eſt couché fort tard, & trouveroit fort mauvais qu'on le réveillât. Il en ſera ravi, répondit *Honora*, c'eſt moi qui vous le jure ! . . . . . En tout autre tems peut-

peut-être répartit l'autre ; mais maintenant, *non omnia possumus omnes :* il est occupé, vous dis-je.... & très-occupé. Eh, avec qui donc, s'il vous plaît ? interrompit la Femme de chambre. Eh, mais.... avec une autre femme, apparemment, lui dit *Partridge.* Que veut dire ce drôle-là, avec son autre femme, s'écria *Honora* toute émue ? Point de dròle, s'il vous plaît, ma bonne, s'écria *Partridge* irrité, je sçais ce que je dis, apprenèz à faire de même ; & allez rendre compte du succès de votre message.

Honora furieuse & indignée des propos de *Partridge*, bien moins honnêtes que nous ne les rapportons, remonta toute enflâmée chez sa maîtresse, à qui loin de rien déguiser de ce qu'elle venoit d'apprendre, elle éxagéra la matiere, pour la détacher d'un Amant si peu digne d'elle. L'ancienne histoire de *Moly* fut même rappellée, & ornée de toutes les circonstances qu'*Honora* crut les plus capables de piquer sa maîtresse contre un

infidéle qui l'avoit toujours trompée.

Miss Western étoit trop abbatue, pour songer à opposer une digue au torrent d'éloquence de sa Femme de chambre : elle l'interrompit pourtant...... Je ne croirai jamais cette horreur, lui dit-elle : c'est quelque calomniateur qui noircit mon Amant..... Et tu prétens, qu'il se dit mon ami ! Ah, vit-on jamais l'amitié trahir des secrets de ce genre ?....

Tandis que *Sophie*, déchirée par ses incertitudes, ne sçavoit plus que croire, ni que résoudre, *Susanne* étoit arrivée dans sa chambre, avec le *chaudeau*. *Honora* en avertit sa maîtresse, en lui conseillant tout bas de sonder cette fille, qui probablement pouvoit l'instruire de la vérité. *Sophie* approuva cette idée ; elle interrogea doucement *Susanne*, qui, au moyen de quelques *Guinées*, & d'une promesse solemnelle qui lui fut faite de ne rien dire à sa maîtresse, révéla tout ce qu'on voulut ; c'est-à-dire, beau-

coup plus que la triſte *Sophie* ne comptoit en apprendre.

Je ne peindrai ni le trouble, ni la douleur, ni l'indignation de *Sophie*, pendant le cruel récit de la Servante. Elle n'ouvrit la bouche, quand cette fille n'eut plus rien à dire, que pour la prier d'ordonner au Poſtillon de préparer au plûtôt les chevaux.

Reſtée ſeule avec ſa fidelle *Honora*; je ne fus jamais ſi tranquille, s'écria-t-elle, après avoir rêvé quelques inſtans. Je ſuis maintenant convaincue combien l'objet de ma tendreſſe eſt véritablement mépriſable. Oui, ma chere *Honora*, oui, je te jure que je ſuis tranquille; & que mon cœur eſt libre !.... Ceci ſe diſoit pourtant en verſant un torrent de larmes.

Après quelques minutes employées de la part de cette Amante affligée à aſſurer *Honora*, que ſon cœur étoit libre, *Suſanne* vint avertir que les chevaux étoient prêts; & *Sophie*, en s'eſſuyant les yeux, ſe diſpoſoit à partir, lorſ-

qu'il lui ſurvint une idée que ſa paſſion rendoit en cet inſtant bien naturelle. Elle voulut que *Tom* pût ne pas ignorer qu'elle avoit paſſé une partie de la nuit dans cette Hôtellerie ; & qu'il en fût inſtruit de façon à déteſter ſa propre ingratitude, au cas qu'il reſtât dans ſon cœur quelque ombre d'attachement pour une tendre Amante qu'il avoit volontairement perdue.

Le Lecteur ſe reſſouvient ſans doute du manchon, qui a déja joué un ſi grand rôle dans cette hiſtoire. Ce célébre manchon n'avoit jamais quitté le bras de *Sophie* depuis le départ de *Jones*. Elle chargea *Suſanne*, après y avoir attaché ſon nom avec une épingle, de le porter ſur le lit de *Tom*, & de le mettre ſi bien en vûe, que ce fût le premier objet qui frappât les regards de ſon perfide, lorſqu'il rentreroit dans ſon appartement.

Ce projet exécuté, *Sophie*, en proteſtant toujours à ſa chere *Honora*, que ſon cœur n'avoit jamais été plus libre, paya l'Hô-

teſſe, monta leſtement à cheval, & partit.

CHAPITRE IV.

Autres Avantures de l'Hôtellerie.

IL étoit dit-on ſix heures du matin, & le monde commençoit à deſcendre dans la cuiſine, lorſque *Jones*, qui étoit retourné dans ſon lit, fit appeller *Partridge*. Ce dernier, ſe plaignit amérement de la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée, & tenta encore une fois d'engager ſon Maître à ne pas pouſſer plus loin ſon voyage : mais, la façon dont cette propoſition fut reçue, fit bientôt changer de propos au Pédagogue. Je crois, dit-il, Monſieur, que cette maiſon n'eſt pas une des plus honnêtes de ce monde ; & ce n'eſt même pas ſans peine que je ſuis parvenu à détourner deux femmes de troubler votre repos. .... mais, que vois-

je ! je crois, Dieu me pardonne, qu'elles ont trouvé le secret de pénétrer dans votre chambre ? J'apperçois à terre un manchon, qu'elles y ont laissé sans doute.

Partridge, ayant ramassé le manchon, alloit le mettre dans sa poche. Mais *Tom* auparavant, voulut le voir.

Ce meuble étoit si remarquable, qu'indépendamment de l'étiquette qui y étoit attachée, il l'eut dans l'instant reconnu. Mais, que ne devint-il pas, en lisant sur le petit papier, *Sophie Western !* ..... O Ciel ! s'écria-t-il, par quel prodige ce manchon se trouve-t-il ici ?

Je l'ignore, répondit *Partridge*. Ce que je sçais, c'est qu'il étoit au bras de l'une des deux femmes qui vouloient interrompre votre sommeil, si javois voulu les entendre. Où sont-elles ? lui cria *Jones*, en sautant à bas de son lit, & s'habillant déja. A quelques milles * d'ici,

* On compte par milles en Angleterre, & non par lieues.

ſi elles ont toujours marché, répondit *Partridge*.

Tom n'eut pas beſoin d'autre éclairciſſement pour être convaincu que la porteuſe du manchon ne pouvoit être que *Sophie*.

Quel moment pour ce malheureux! ſes idées, ſes regards, ſes diſcours, & ſes actions, ſeront ſupplées par l'imagination du Lecteur.

Après avoir maudi mille fois *Partridge*, ſans s'être trop épargné lui-même, il lui ordonna de courir lui chercher des chevaux, à quelque prix que ce pût être. L'inſtant après, s'étant habillé à la hâte, il deſcendit, pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venoit de donner.

Mais, avant que d'en venir à ſon arrivée dans la cuiſine, il faut néceſſairement rendre compte de ce qui s'y étoit paſſé depuis que *Partridge* en étoit ſorti pour monter chez ſon Maître.

Le Sergent venoit de partir avec ſon détachement, lorſque les deux Gentilshommes Irlandois ſe leve-

rent, & descendirent, en se plaignant du tintamarre de la nuit, qui les avoit empêché de dormir.

Il faut encore sçavoir, que le carosse à quatre chevaux, arrivé de la veille, avec une jeune Dame & sa Femme de chambre, n'étoit qu'un carosse de louage, dont le Cocher apprenant que M. *Macklachland* alloit à *Bath*, étoit venu lui offrir une des deux places qui restoient vuides dans sa voiture. M. *Maklachland*, non seulement accepta la proposition, mais engagea son ami *Fitz-Patrick* à remplir la quatriéme place vacante: ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il se croyoit sûr de rencontrer sa femme à *Bath*.

Maklachland, le plus délié des deux Irlandois, ayant appris du Cocher, que la Dame qu'il avoit amenée venoit de *Chester*, & soupçonnant que ce pouvoit être la femme de son ami, lui fit part de sa pensée. Il n'en fallut pas davantage, pour échauffer de nouveau la

tête de M. *Fitz-Patrick*, qui ſans chercher d'autres lumieres, regrimpe l'eſcalier, va frapper à toutes les portes, les fait ouvrir ou les enfonce, inſulte l'un, demande excuſe à l'autre, cherche, remue, renverſe, viſite tous les coins de la maiſon, & finalement ne trouve rien.

Il redeſcendoit triſtement dans la cuiſine, lorſqu'un homme bien plus bruyant encore y faiſoit ſon entrée, avec une ſuite nombreuſe.



CHAPITRE V.

Conclusion des avantures de l'Hôtellerie d'UPTON.

VOus ne languirez pas long-tems, ami Lecteur : c'étoit M. *Western* en personne, courant après sa fille ; & qui non seulement l'eût rencontrée, s'il fût arrivé deux heures plûtôt ; mais encore sa niéce avec elle : car il faut aussi vous apprendre, que cette niéce n'étoit autre que l'épouse de M. *Fitz-Patrick* ; qui, ayant été élevée par la sage Madame *Western*, s'étoit sauvée de chez elle, il y avoit environ cinq ans, pour épouser cet Irlandois contre le gré de sa famille.

Cette Dame, étoit sortie de l'Hôtellerie à peu près au même instant que *Sophie*. La voix redoutable de son mari, qu'elle avoit reconnue dans le corridor, au moment de

ſon incurſion chez Madame *Waters*, l'avoit tellement épouvantée, qu'après avoir fait appeller l'Hôteſſe, à qui cette Dame avoit graſſement payé ſon gîte, elle en avoit obtenu des chevaux pour ſe ſauver au plûtôt par une porte de derriere.

M. *Weſtern*, & M. *Fitz-Patrick* ſon neveu, ne ſe connoiſſoient pas. L'oncle irrité de l'enlévement dont il s'étoit rendu coupable, n'avoit jamais voulu le voir.

La cuiſine étoit maintenant un vrai théâtre de confuſion. *Weſtern*, juroit en demandant ſa fille; *Fitz-Patrick* rugiſſoit en réclamant ſa femme, tous les aſſiſtans prenoient plus ou moins part à leurs griefs, lorſque *Jones* parut, avec le manchon de *Sophie* à la main.

A cet aſpect, *Weſtern* pouſſant le cri vulgaire des chaſſeurs à la vûe du gros gibier, s'élança ſur *Tom*: le voilà! le voilà, dit-il, nous tenons le maudit Renard! à moi! à moi! la femelle n'eſt sûrement pas loin!.......

Le vacarme qui ſuivit ce coup

de ſurpriſe pendant quelques minutes, eſt un compoſé de différentes choſes, dites & criées en même tems, qui ſeroient auſſi difficiles à rendre, & auſſi peu agréables pour le Lecteur, que certains Chœurs d'Opéra pour certaines oreilles.

Jones s'étant enfin débarraſſé des mains de M. *Weſtern*, & quelques-uns des aſſiſtans s'étant mis entre eux deux, proteſta hautement de ſon innocence, & affirma qu'il n'avoit pas vû Miſſ *Sophie*. Vous avez tort de le nier, lui dit en ſe levant le Miniſtre *Supple*, ſur-tout dans l'inſtant même où la preuve convainquante du contraire ſe trouve dans vos mains. Je ſuis moi-même en état d'affirmer, que le manchon dont vous faites parade, eſt celui de *Sophie* : je l'ai vû ſi ſouvent, que je ne puis le méconnoître.

Le manchon de ma fille! s'écria *Weſtern* en fureur. Quoi ce gredin auroit pris le manchon de ma fille!... Meſſieurs, ſoyez témoins du vol, le criminel eſt pris les mains garnies : où eſt le *Juge de paix* ? co-

quin, qu'as-tu fait de ma fille ?

Eh, de grace, Monſieur, lui dit *Jones*, daignez calmer vos ſens. Ce manchon, j'en conviens, appartint ci-devant à *Miſſ Weſtern*; mais je jure, ſur mon honneur, que je ne l'ai point vûe !

A ces mots, le pere outré de rage, ſe trouva hors d'état d'articuler ſa réplique.

Quelqu'un des domeſtiques, pendant ce carillon, avoit on ne ſçait trop comment inſtruit *Fitz-Patrick* de ce qu'étoit M. *Weſtern*. Le bon Irlandois, croyant avoir trouvé l'occaſion de rendre un ſervice agréable à l'oncle de ſa femme, s'approcha de *Tom*, & lui dit : vous devriez rougir, en ſoutenant devant moi, que vous n'avez pas vû cette jeune Demoiſelle, tandis que je vous ai ſurpris tous deux au même lit.

Venez, Monſieur, dit-il à *Weſtern*, je vais vous conduire à leur chambre.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée. Tout, juſqu'au

Miniſtre même, ſuivit l'Irlandois, qui fit dans la chambre de Madame *Waters* une ſeconde entrée auſſi ſcandaleuſe que l'avoit été la premiere.

Cette Dame étoit endormie; l'air féroce & hagard de M. *Weſtern*, premier objet qu'elle apperçut dans ſa ruelle, penſa la faire évanouir de peur. Il ne l'effraya pourtant pas long-tems: le premier coup d'œil avoit ſuffi au pere de *Sophie*, pour lui prouver que l'Irlandois s'étoit trompé. Il ſe retira ſans rien dire, & la compagnie de même. Toute la maiſon ayant été viſitée du haut en bas avec le même ſuccès, M. *Weſtern* très-déſolé, revint dans la cuiſine, où il trouva *Jones* gardé par ſes gens.

Quoique le jour commençât à peine à paroître, un bruit auſſi terrible avoit tout mis ſur pieds dans la maiſon. Le *Juge de paix* du Comté de *Worceſtre*, étoit par hazard logé dans l'Auberge. M. *Weſtern* lui porta ſa plainte; le manchon fut produit, comme piece de conviction; &

Tom alloit être arrêté juridiquement, lorſque la ſervante *Suſanne*, après avoir demandé audience, déclara que *Sophie* elle-même l'avoit chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accuſé.

Si c'eſt amour de la juſtice, ſi c'eſt un autre ſentiment moins déſinterreſſé qui porta *Suſanne* à faire cette démarche, nous n'oſerions le décider ; mais ſon témoignage parût d'un ſi grand poids aux yeux du Juge, qui leva l'audience, en déclarant M. *Jones* déchargé de l'accuſation intentée par M. *Weſtern* ; qui, parlant à ſon tour, & donnant le Juge & tous les aſſiſtans au Diable, remonta à cheval, ſans répondre aux complimens de ſon neveu *Fitz-Patrick*, qui réclamoit en vain la parenté, & ſans reconnoiſſance pour l'important ſervice que l'Irlandois avoit voulu lui rendre. Boutade cependant très-heureuſe, puiſqu'elle empêcha M. *Weſtern* de ſe ſouvenir du manchon qu'il laiſſoit au bras du pauvre *Tom*, qui probablement ne l'eut rendu qu'avec la vie.

Ce dernier ne tarda pas non plus à ſe mettre en route avec le bon *Partridge*, très-réſolu de ſuivre & de chercher par-tout *Sophie*. Il ne put même ſe réſoudre à prendre congé de Madame *Waters*. Il déteſtoit juſqu'à ſon ſouvenir; il n'attribuoit qu'à cette femme ſeule le malheur qu'il avoit eu de ne pas rencontrer une Amante, à qui ſon cœur promettoit & juroit de nouveau la fidélité la plus inviolable.

Quant à Madame *Waters*, elle profita de la commodité du caroſſe, pour ſe rendre à *Bath*, avec les deux Gentilshommes Irlandois. Des médiſans prétendent même, qu'elle eut la charité, chemin faiſant, de conſoler le pauvre *Fitz-Patrick* de la perte de ſon épouſe. Mais, c'eſt un fait qu'il nous importe peu d'approfondir.

Telle eſt la fin des étonnantes avantures que rencontra M. *Jones* dans la fameuſe Hôtellerie d'*Upton*, où l'on parle encore aujourd'hui de notre charmante *Sophie*, ſous le nom du bel Ange de *Sommerſet*.

CHAPITRE VI.

Où l'Hiſtoire rètrograde.

AVant que de pouſſer plus loin notre récit, il paroît aſſez convenable de juſtifier la ſurpriſe qu'a dû cauſer l'apparition de *Sophie* & de ſon pere dans l'Hôtellerie d'*Upton.*

Le Lecteur eſt prié de ſe rappeller, que dans le quatriéme Chapitre du ſeptiéme Livre de cette Hiſtoire, nous avons laiſſé *Miſſ-Weſtern* après un long débat entre l'amour & le devoir, décidant, ſuivant l'uſage, en faveur du premier. Ce débat, comme nous l'avons dit, s'étoit élevé à la ſuite d'une viſite que ſon pere lui avoit faite, & dans laquelle il avoit prétendu la forcer à conſentir au mariage qu'il avoit arrêté entre M. *Bliſil* & elle.

Repartons maintenant de-là, pour ſuivre notre narration.

L'eſpece de promeſſe que *Sophie* avoit faite à ſon pere, de ne plus réſiſter à ſa volonte, avoit tellement enchanté le bon homme, que toute la maiſon s'en étoit reſſentie au ſouper. La bierre avoit été ſi libéralement verſée dans la cuiſine, qu'avant onze heures ſonnées, tout étoit yvre dans le Château, excepté Madame *Weſtern* & ſa niéce.

Le lendemain, de grand matin, un Meſſager fut dépéché à M. *Bliſil*, pour l'avertir des heureuſes diſpoſitions de ſa future, afin qu'il vînt les confirmer par ſa préſence. On peut juger, s'il y manqua.

A ſon arrivée, le déjeûner fut ſervi dans la belle Salle du Château, & l'on envoya un Laquais pour en avertir *Sophie*.

Divin *Shakeſpeare*, que n'ai-je ici ta plume! ſublime *Hogarth*, que n'ai-je ton pinceau! J'eſpérerois peut-être de peindre avec quelque ſuccès l'air pâle & triſte, les regards égarés, & les frémiſſemens réitérés du malheureux Domeſtique, qui

vint annoncer en tremblant. . . . . *que l'on ne trouvoit point Sophie.*

On ne la trouve point ? s'écria *Western*, en se levant de son fauteuil. Mor ! tête ! ventre ! sang & furies ! Que dis-tu, traître ? . . . . On ne la trouve point ! Où donc est-elle ?

Là, là ! mon frere, lui dit la froide & politique sœur, vous vous passionnez toujours, & sans sçavoir pourquoi. Ma niéce, j'en suis sûre, se proméne actuellement dans le jardin ; & vous voilà aux champs! Vous vous piquez enfin de déraisonner si souvent, qu'on ne pourra bientôt plus vivre avec vous.

Oh !.... en ce cas, répondit-il, en rentrant aussi promptement en lui-même qu'il en étoit sorti, si ce n'est que cela, à la bonne heure ! mais, sur mon ame, la réponse de ce drôle-là m'avoit d'abord renversé la cervelle. Que l'on sonne la cloche, que l'on cherche dans le jardin, qu'on lui dise que nous sommes ici.

Ces ordres donnés, M. *Western*

ſe replongea tranquillement dans ſon fauteuil.

Deux choſes ne furent jamais plus exactement le revers l'une de l'autre, que ce frere & cette ſœur. L'un ne prévoyoit jamais, n'entrevoyoit même jamais rien dans l'avenir, mais ſaiſiſſoit avec beaucoup de ſagacité les choſes préſentes; la ſœur diſcernoit, réaliſoit tout dans le plus grand éloignement, mais ne voyoit plus rien dès que l'objet étoit devant ſes yeux. Le Lecteur connoît, probablement, des gens faits comme cela: mais, les talens de ceux-ci étoient vraiment extraordinaires. Car, ſi la ſœur voyoit ſouvent ce qui ne pouvoit jamais arriver, le frere voyoit preſque toujours au-delà de la réalité.

Il n'étoit pourtant point dans le cas, cette fois-ci. Madame *Sophie*, ſuivant le rapport des domeſtiques, ne ſe trouvoit pas plus dans le jardin que dans ſa chambre.

Pour le coup, rien ne fut plus capable de retenir le pere: toute la maiſon accourut à ſa voix; hom-

mes, femmes, enfans, tout fut rassemblé dans le jardin, tout eut ordre de chercher & de crier *Sophie*; & lui-même s'en acquitta jusqu'à perte d'haleine. La confusion régnoit partout, dura long-tems, & ne produisit rien; c'est l'ordinaire. Fatigué, triste & enroüé, le bon *Western* retourna enfin dans sa salle, se rejetta en jurant dans son fauteuil, & sa sœur entreprit de le consoler ainsi.

Je suis véritablement touchée, mon frere, du malheur imprévu qui vous arrive, & de ce que la conduite de ma niéce jette une flétrissure de ce genre sur le nom de *Western*. Vous scavez pourtant à qui vous en prendre; & si vous êtes juste, je vous laisse y penser. Tout dépend de l'éducation, mon frere; & celle qu'a reçue de vous ma niéce, fut toujours contraire à mes vûes. Combien de fois, ne vous ai-je pas reproché votre condescendance ridicule pour les volontés d'un enfant? Combien de fois ne m'avez-vous pas rebutée?

mais, que dis-je, n'ai-je pas plus fait encore ? n'ai-je pas entrepris, en prenant cet enfant chez moi, de déraciner tous les mauvais principes dont vous l'aviez infecté ? de rectifier ſes erreurs ? de réparer tout ce que les vices de votre politique avoient gâté ? Vous m'enviâtes mon ouvrage ! vous reprîtes votre fille. Vous détruisîtes en huit jours, tous les travaux de deux années. N'imputez donc rien qu'à vous-même. Si vous m'euſſiez plus eſtimée, jamais ceci ne feroit arrivé, jamais ma niéce n'eût ſouillé la gloire de ſon ſang. Ainſi, conſolez-vous, mon frere, en avouant que vous l'avez voulu ; en convenant qu'une telle indulgence.......

Eh morbleu, ma ſœur, interrompit *Weſtern*, vous feriez jurer un Martyr..... que Diable m'allez-vous chercher ? qu'appellez-vous mon indulgence ?..... pas plus loin qu'hier au ſoir, ne l'ai-je pas encore menacée, ſi elle oſoit me reſiſter, de l'enfermer pour huit jours, au pain & à l'eau, dans ſa chambre ?...

Dieu me pardonne, vous feriez femme à impatienter *Job* ! & déja.... Entendit-on jamais pareil propos? répliqua la sœur. Ah, mon frere ! si je n'avois pas le sang froid dont le Ciel très-heureusement m'a douée, vous me feriez perdre de vûe toute décence. Pourquoi récriminer mal-à-propos ? ne vous ai-je pas prié, ne vous ai-je pas pressé de vous reposer sur moi du soin de la conduire ? il vous a plû de tout gâter, en un moment. Jamais pere sensé menaça-t-il ainsi sa fille ? ne vous ai-je pas repeté mille fois, que les Angloises ne veulent pas être menées comme les esclaves de *Ciracsie*? * Que ce monde-ci protége les femmes ? que la douceur & les bons procédés ont seuls le droit de nous gagner ? Que la violence & la rusticité ne peuvent rien sur nous? La Loi *Salique*, grace au Ciel, n'est pas connue ici !..... Parlons vrai ; mon frere ; vous avez une

* Peut-être vouloit-elle dire *Circassie*.

dureté de caractére, une rudesse dans les façons, que toute autre femme que moi ne pourroit supporter. Il n'est pas étonnant, que ma niéce n'ait pû s'y faire, & n'ait été mortellement saisie de votre dernier compliment. L'aveu que vous en faites, suffit même, puisqu'il faut vous le dire, pour la justifier devant le monde : traita-t-on jamais une femme avec si peu d'égards ? Je le répete encore, consolez-vous, mon frere, en n'accusant que vous de vos chagrins. Combien de fois si vous m'en eussiez voulu croire...... Ici M. *Western*, cédant à son impatience, se levant brusquement, lâcha deux ou trois grosses imprécations, & se sauva de la chambre.

Son départ ne mit pourtant pas fin au sermon qu'avoit si bien entâmé la *Western* : plus piquée, au contraire, de l'indocilité de son cher frere, elle prit *Blifil* à témoin de tous les torts qu'elle pouvoit lui reprocher ; & il se garda bien de n'être pas de son avis. Il tenta pourtant

tant d'excuſer en quelque façon *Weſtern*, en rejettant ſa faute ſur les foibleſſes trop ordinaires de l'amour paternel. Foibleſſes inexcuſables, s'écria Madame *Weſtern*, puiſqu'elles ſont la perte des enfans ! ſentence à laquelle le poli *Bliſil* crut devoir accéder.

Madame *Weſtern*, touchée de ſa docilité, lui témoigna combien elle étoit ſenſible aux chagrins que lui cauſoit une famille qu'il avoit bien voulu honorer de ſon alliance. Elle condamna ſévérement la conduite de ſa niéce, en rejettant pourtant toujours tout ſur celle de ſon frere, dans tous les ſens impardonnables, & ſur-tout pour ne s'être pas mieux aſſuré des vrais ſentimens de ſa fille.

Après de longs propos ſur ce ſujet, dont le détail n'amuſeroit pas le Lecteur, M. *Bliſil* prit congé d'elle, & retourna chez lui, très-peu content de ſa journée. Cependant les principes de Philoſophie qu'il avoit reçus de *Square*, & ceux de Religion que lui avoit inſpirés

Tuakum, joints à certains autres ſecours qu'il tenoit immédiatement de la Nature, le mirent en état de ſoutenir ſon malheur avec plus de conſtance, que n'en ont les Amans vulgaires.

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie.

Il eſt tems maintenant de revenir à *Miſſ Weſtern*, que le Lecteur, pour peu qu'il l'aime autant que nous l'aimons, ſera charmé de voir ſauver des griffes de ſon pere & de ſon très-peu tendre Amant.

Il étoit minuit ſonné; l'yvreſſe & le ſommeil régnoient ſur toute la maiſon; la tante ſeule, un papier public à la main, balançoit encore le deſtin de l'Europe, lorſque notre héroïne, après avoir deſcendu doucement l'eſcalier, & ouvert une des portes du Château, ſe

trouva libre, & vola vers l'endroit où Madame *Honora* devoit l'attendre.

Que l'amour donne de courage! *Sophie*, la jeune & timide *Sophie*, ne connut d'autre crainte que celle de ſe voir pourſuivie, & arrêtée par ſon pere. Son cœur ſentit pourtant quelque terreur d'une autre eſpece, lorſqu'arrivant à l'endroit déſigné, au lieu d'y trouver *Honora*, elle apperçut de loin un Cavalier venant à elle à toute bride: mais ſa frayeur fut courte, & ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'étoit de la part d'*Honora* elle-même qu'il venoit la chercher.

Sophie, qui n'avoit pas lieu de ſoupçonner cet homme, monta réſolument en croupe derriere lui, & arriva bientôt à une petite Ville, diſtante d'environ cinq milles du Château, où elle eut la ſatisfaction de trouver ſa chere *Honora*, couchée ſur un gros balot de ſes propres hardes, qu'elle n'avoit pû ſe réſoudre à perdre un inſtant de vûe.

On mit alors en délibération, quel chemin il convenoit de prendre, pour se soustraire aux poursuites de M. *Western*, qui selon toute apparence, seroit à cheval dans peu d'heures.

Honora insistoit pour la route de Londre, qu'elle avoit une extrême envie de voir, par plus d'une raison dont le Lecteur est déja instruit.

Sophie, qui croyoit risquer un peu plus qu'elle, pensoit différemment, & vouloit éviter tout grand chemin : elle parla haut, & l'emporta. Il fut arrêté, qu'on voyageroit à travers champs, l'espace d'environ vingt milles, pour retomber ensuite avec plus de sûreté dans la grand-route de la Capitale.

Les chevaux furent cependant loués pour Londres ; mais à peine eurent-ils fait deux cens pas hors du Cabaret, que le Guide eut ordre de prendre le chemin de *Bristol*.

A ces mots, soit hazard, soit malice de la part du Postillon, la Cavalerie s'arrêta tout à coup, *Sophie*, au risque de se tromper,

dans ſa conjecture, crut devoir promettre une récompenſe à ſon conducteur, s'il vouloit eſſayer de rendre la vigueur à ſes chevaux; mais il étoit auſſi ſourd qu'eux: le mot indéfini de *récompenſe* opére rarement ſur ſes pareils; *Sophie* le ſentit, & lui promit une *Guinée.* Il entendit alors, & voici quelle fut ſa réponſe.

Mon Maître m'a expreſſément défendu de changer de chemin, ſur peine d'être chaſſé: j'ai penſé l'être hier, pour avoir couru à travers le pays, avec un Gentilhomme venant de chez M. *Alworthy*, & dont je n'ai pas été trop bien récompenſé. Jugez, Madame, ſi un pauvre homme peut de nouveau hazarder de perdre ſa place, pour gagner une ſimple *Guinée!*

Eh bien, mon ami, je t'en promets deux, répondit vivement *Sophie*; mais quel eſt ce Gentilhomme, qui venoit de chez M. *Alworthy?* Je crois que c'eſt ſon fils, Madame, lui dit le Poſtillon, du moins l'appelle-t-on ainſi.... Où alloit-il? interrompit-elle. Aux environs de

Briſtol, à vingt milles d'ici..... Suis cette route, répliqua *Miſſ Weſtern*, il y a trois *Guinées* pour toi.

Le fouët & l'éperon ſembloient n'attendre que ces mots, pour transformer les plus mauvais chevaux du monde en vigoureux courſiers, au grand regret de Madame *Honora*, qui croyoit ne pouvoir trop-tôt aller briller à Londres; & à la grande ſatisfaction de l'aimable *Sophie*, qui croyoit ne pouvoir trop tôt revoir l'objet de toute ſa tendreſſe.

Nos Voyageuſes arriverent, au ſoleil levant, dans le Village où *Jones* avoit rencontré le *Quaker*; & *Honora* fut chargée, contre ſon gré, de s'informer adroitement de la route que notre Héros avoit priſe. Nous diſons, contre ſon gré, parce quelle avoit pris *Jones* en grippe, à cauſe de certaines politeſſes pécuniaires qu'il avoit un peu négligées auprès d'elle, ce qu'elle auroit dû plûtôt attribuer à ſes diſtractions qu'à ſon avarice. Il eſt pourtant vrai, que le Guide auroit pû donner à *Sophie* des éclairciſſemens

beaucoup plus sûrs : mais, nous ignorons par quelle raiſon elle évita toujours de le conſulter ſur ce ſujet.

Lorſqu'*Honora* eut pris ſes informations de l'Hôteſſe, *Sophie* envoya chercher des chevaux de louage, qui la conduiſirent dans l'Hôtellerie où le pauvre *Tom* avoit été bleſſé par l'Enſeigne *Northerton*.

Ici, la Femme de chambre, toujours chargée de la même enquête, n'eut pas plûtôt interrogé l'Hôteſſe, que celle-ci divina ce que cherchoit *Sophie*. Bon Dieu! s'écria-t-elle, (en s'adreſſant à *Sophie* elle-même, qui pour lors entroit dans la cuiſine) eh, qui l'auroit jamais penſé ! voilà, ſur mon honneur, le plus beau couple que mes deux yeux vîrent jamais ! Ma foi, Madame, je ne m'étonne plus ſi le jeune Gentilhomme eſt ſi amoureux ! Il m'avoit bien dit, que vous étiez la plus belle Demoiſelle du monde; mais, je vois qu'il ne m'a point menti. Dieu conſerve le pauvre cher homme ! il me faiſoit

pitié ; oui, ſans mentir, il me faiſoit pitié, lorſque dans ſes rêveries, je lui voyois embraſſer ſon oreiller, qu'il appelloit tendrement ſa *Sophie !*...... J'ai fait tous mes efforts pour le détourner d'aller à la guerre ; je lui ai dit aſſez, qu'il n'y avoit que trop d'hommes qui n'étoient bons qu'à ſe faire tuer, & qui n'avoient pas, ainſi que lui, le bonheur d'être aimés d'une ſi belle Dame.... je crois, dit *Sophie*, en ſe retournant vers *Honora*, que la bonne femme extravague ?...... Non, non, Madame, s'écria l'Hôteſſe, je ſçais ce que je dis : je ſuis au fait de tout le myſtére, il ne m'a rien caché. Quel eſt donc le gredin, s'écria à ſon tour *Honora*, aſſez audacieux pour vous parler ainſi de ma Maîtreſſe ? qu'appellez-vous gredin ? répondit l'autre ; parlez mieux, je vous prie, de celui-même dont vous me demandiez des nouvelles ; d'un jeune Gentilhomme charmant, qui aime Madame *Sophie Weſtern* de tout ſon cœur, & qui mérite auſſi d'en être aimé.

Il aime ma Maitreſſe, dites-vous!... ſçavez-vous bien, ma bonne ?..... Eh, ma chere *Honora*, lui dit *Sophie*, ne vous emportez point contr'elle : ſon intention n'eſt pas de me fâcher. Dieu m'en garde ! reprit l'Hôteſſe, enhardie par la douceur des accens de *Sophie*, Dieu m'en garde, Madame !

Cette femme alors enfila un long & ennuyeux récit, de tout ce qui étoit arrivé à *Tom* dans l'Hôtellerie, & de tout ce qu'elle diſoit avoir appris de lui. Plus d'un paſſage de cette narration, eut droit de choquer *Miſſ Weſtern*, & plus encore ſa Gouvernante, qui ne manqua pas cette occaſion de nuire au pauvre *Jones*, en le dénigrant dans l'eſprit de *Sophie*, dès qu'elles furent ſeules. Le joli galant ! répétoit-elle à chaque inſtant, avec un rire amer, qui proſtitue le nom de ſa Maîtreſſe dans tous les Cabarets de Village ?

Sophie ne voyoit pas cette imprudence de ſon Amant d'un œil auſſi ſévere, & ſe trouvoit peut-être plus flattée de ces tranſports

exagérés par l'Hôteſſe, qu'elle n'étoit choquée du reſte: ces petites incartades lui paroiſſoient du moins partir des ſentimens d'un cœur franc & ſincere.

Cet incident, quoi qu'il en ſoit, rappellé dans la ſuite, & revêtu par *Honora* de couleurs odieuſes, ne ſervit pas peu à aigrir le reſſentiment de *Sophie* contre *Jones*, lorſque l'avanture de l'Hôtellerie d'*Upton* donna ſi beau jeu contre lui à la Gouvernante.

Quelques Lecteurs auſtères n'ont ſans doute pas attendu juſqu'ici à condamner la conduite de *Miſſ Weſtern*, & à ne voir en elle qu'une de ces infantes de vertu hazardée, dont les amoureuſes extravagances ſont toujours plus dignes de mépris que de compaſſion légitime.

Ils ſeroient pourtant bien injuſtes. *Sophie* venoit d'être ſi cruellement agitée par l'eſpoir & la crainte, par ſon devoir, par ſa tendreſſe pour ſon pere, par ſa haine pour *Bliſil*, par ſa pitié, (pourquoi n'avouerions-nous pas la vérité,) par

ſon amour pour *Jones*; elle avoit été, dis-je, ſi effrayée par les menaces de M. *Weſtern*, par celles de ſa tante, & ſi touchée des derniers malheurs & des procédés de ſon Amant, que ſa tête & ſon cœur également troublés, également affectés, lui permettoient peu de ſçavoir apprécier les conſéquences de ſes démarches.

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de ſa Suivante. Le Guide eut ordre d'aller à *Gloceſtre*, pour, de-là, prendre la route de Londres.

Mais, une rencontre qu'elles firent, les força de changer encore une fois de réſolution. Ce Procureur, dont nous avons parlé en dernier lieu, dans le Chapitre ſept du huitiéme Livre, & qui avoit dîné à *Gloceſtre* avec *Jones*, reconnut en paſſant Madame *Honora*, à qui il fit quelques politeſſes, auſquelles *Sophie*, pour le moment, fit peu d'attention.

Mais, à leur arrivée à *Gloceſtre*, *Sophie* informée plus particuliére-

ment par ſa Femme de chambre du caractére de cet homme, & de la promptitude avec laquelle il voyageoit, vit tout à craindre qu'il ne s'avisât d'aller trouver ſon pere ; & d'être ratrapée par lui ſur la route de Londres. Pour parer à cet inconvénient, elle avoit loué des chevaux pour une route qu'elle n'avoit pas deſſein de ſuivre; & après s'être rafraîchie & repoſée quelques heures à *Glocestre*, elle en étoit partie malgré l'obſcurité de la nuit, & étoit arrivée en moins de quatre heures à l'Hôtellerie d'*Upton*, où nous l'avons vue il n'y a pas long-tems.

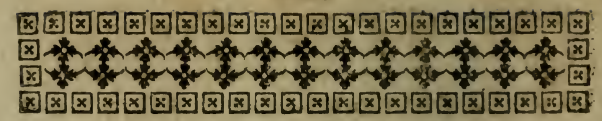
Après avoir ainſi tracé le voyage de notre Héroïne, depuis ſon départ juſqu'à ſon arrivée à *Upton*, nous amenerons en peu de mots M. ſon pere au même endroit.

Le premier Guide de *Sophie*, n'ayant pas manqué à, ſon retour, (par pur eſprit de charité ſans doute) d'aller avertir M. *Weſtern*, de la route que ſa fille avoit priſe, il n'avoit pas été difficile au bon homme de la ſuivre juſquà *Gloce-*

ſtre ; où M. *Weſtern* , ayant appris que M. *Jones* étoit allé à *Upton*, n'avoit pas douté que ſa fille n'eût choiſi le même chemin.

Fin du dixiéme Livre.





L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE ONZIÈME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Avantures de SOPHIE, *après son départ de l'Hôtellerie d'*UPTON.

AVant que notre Hiſtoire eût été obligée de rétrograder, nous avions inſtruit le Lecteur des raiſons qui avoient engagé *Sophie* & ſa Femme de chambre à partir ſi matin de cette fameuſe Hôtellerie. Nous allons maintenant ſuivre les pas de cette jeune Amante, tandis que ſon peu digne Amant déplore ſon mauvais deſtin, ou plutôt ſa mauvaiſe conduite.

Sophie, qui avoit donné ordre

à ſon Guide de ne ſonger qu'à s'éloigner, ſans tenir de routes certaines, avoit paſſé la *Saverne*, & n'étoit pas à un mille d'*Upton*, lorſque la pauvre Demoiſelle crut entendre pluſieurs chevaux qui la ſuivoient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut, lui fit crier au Poſtillon d'aller à toute bride. Mais plus ils alloient vîte, plus on les ſuivoit vivement; & les chevaux qui pourſuivoient, plus vigoureux que ceux qui fuyoient, atteignirent bientôt nos Voyageuſes.

Miſſ Weſtern, auſſi accablé d'épouvante que de laſſitude, alloit ſuccomber à ce dernier malheur, lorſqu'une voix de femme des plus douces lui fit un compliment, auquel *Sophie* trop effrayée n'eut pas d'abord la force de répondre, mais qui bientôt calma ſes craintes.

Cette nouvelle troupe, qu'elle avoit ſi fort redoutée, conſiſtoit en deux femmes avec leur Poſtillon; & les deux Compagnies raſſemblées, avoient marché près de

trois milles ſans ſe dire un ſeul mot, lorſque *Sophie*, ayant abandonné pour un inſtant la bride de ſon cheval, ſe trouva tout de ſon long par terre.

On deſcendit pour la ſecourir : mais *Sophie* heureuſement n'étoit point bleſſée ; & chacun remontoit à cheval, lorſque les premiers rayons de l'Aurore ayant permis de s'entre-egarder, deux voix firent entendre en même tems, ah ma chere *Sophie* ! ah ma chere *Henriette !*

Cette rencontre ſinguliere étonna beaucoup plus nos deux Dames, qu'elle n'a droit d'étonner le Lecteur, qui s'eſt certainement déja douté que la Dame Etrangére ne pouvoit être autre que l'Epouſe de l'Irlandois *Fitz-Patrick*, couſine de *Sophie*, & qui comme l'on ſçait fort bien, étoit partie du cabaret d'*Upton* quelques minutes après notre Héroïne.

La ſurpriſe & la joie des couſines, qui autrefois avoient vécu chez leur tante *Weſtern* dans la plus grande intimité, ne leur permit pas

d'abord de s'interroger mutuellement ſur les cauſes de leur rencontre.

Madame *Fitz-Patrick* ſe trouva la premiere en état d'interroger *Sophie*. Mais, quoique la réponſe parût devoir être auſſi ſimple qu'aiſée, *Miſſ Weſtern* qui la trouvoit pourtant embarraſſante, pria ſa couſine *Henriette* de vouloir bien ſuſpendre ſa curioſité juſqu'à la premiere Hôtellerie, où l'on eſpéroit arriver bientôt.

Elles deſcendirent enfin, mais ſi fatiguées, & ſur-tout la pauvre *Sophie*, qu'il fallut néceſſairement l'enlever de deſſus ſon cheval, & la porter dans une chambre, où Madame *Fitz-Patrick* informée que ſa couſine ne s'étoit pas couchée depuis deux nuits, la fit mettre au lit ſur le champ.

Sophie y conſentit d'autant plus aiſément, que ſa couſine, après l'avoir aſſurée à tout hazard qu'elle ne voyoit rien à craindre dans cet azile trop éloigné des routes ordinaires, offrit très-gracieuſement de

lui tenir compagnie, & de coucher à côté d'elle.

Les Dames ne furent pas plûtôt au lit, que les Soubrettes convinrent aisément entr'elles de suivre leur exemple. Madame *Honora*, aussi polie que sa Maîtresse, s'humanisa avec sa consœur *Abigail*; & après beaucoup de complimens de part & d'autre, voulut bien aussi partager sa couche.

L'Hôte, ainsi que Messieurs ses pareils, avoit toujours eu pour coutume de s'informer soigneusement du nom, de la qualité, du pays, des affaires mêmes des personnes qni venoient loger chez lui. C'étoit d'abord par le Cocher, les Laquais, ou le Postillon, qu'il commençoit ses premieres enquêtes; il tiroit ensuite ce qu'il pouvoit des Maîtres mêmes. Ici, sa curiosité n'eut pas beau jeu : les Guides ne sçavoient rien, & les deux Soubrettes dormoient. Grand motif d'inquiétude pour lui!

Cet homme, quoique Aubergiste, passoit dans le Village pour

un homme de poids : le Miniſtre même, étoit à peine auſſi conſidéré que lui. Son air rêveur & impoſant, ſa façon myſtérieuſe de ne s'exprimer preſque jamais que par monoſyllabes, & à voix baſſe, n'avoient ſans doute pas peu contribué à étendre ſa réputation, & à le faire regarder comme l'Oracle de la Paroiſſe.

Ce politique Perſonnage, après avoir rêvé profondément quelques inſtans, ſur l'arrivée de ces deux Dames ; ſur ce qu'elles s'étoient miſes au lit en plein jour, ainſi que leurs Suivantes ; & notamment, ſur l'ignorance peut-être affectée des Guides, tira tout à coup ſa femme à part, & lui dit à l'oreille, ſçais-tu, *Marguerite*, quelles ſont les Dames logées chez nous ?..... Ce ſont les femmes ou les filles de quelques grands Seigneurs de la ſuite du Prince *Edouart*, qui ſans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du Duc de *Cumberland*.

Mon ami ! s'écria la femme, je jurerois que tu l'as dit ; car l'une

d'elles eſt vêtue comme une Princeſſe !.... Cependant, lorſque je réfléchis..... lorſque tu réfléchis, s'écria l'Hôte, d'un air & d'un ton mépriſant..... Eh bien, à quoi réfléchis-tu ? Mais, dit la femme, c'eſt que cette Dame eſt trop douce & trop polie pour être une grande Dame : car, tandis que *Betty* baſſinoit ſon lit, elle ne l'a appellée que *ma chere*, ou *mon enfant*; & lorſque cette fille a prétendu la déchauſſer, elle n'a jamais voulu le permettre.

Brrr ! répondit le mari, tout cela ne dit rien. Parce que tu as vû nombre de femmes d'un haut rang, ſottes, impertinentes, dures & impolies pour leurs inférieures, les crois-tu toutes faites dans le même moule ? Va, va, je me connois en gens ; & où je me mouille, d'autres ſe noyent. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau, en entrant ici ? une Bourgeoiſe eût demandé du ratafia ; ai-je menti ?..... Une femme de cette ſorte voyageroit-elle ſans Laquais, ſi quelque occaſion extraordinaire....... Va, c'eſt une

des rebelles, j'en ſuis certain, te dis-je.

En vérité, dit la femme, elle eſt bien aimable ; & je ne pourrois m'empêcher de la plaindre, ſi tu te voyois forcé, comme je le crains, de la livrer à la cour ! Ne feroit-il pas bien fâcheux qu'une auſſi bonne, une auſſi douce, une auſſi charmante perſonne, vînt à finir ſi mal !... Sotiſe, interrompit le mari. Mais, quant à ce que je dois faire, dans un cas auſſi grave, c'eſt ce qui m'embarraſſe horriblement. Peut-être qu'avant ſon départ, nous aurons des nouvelles de la bataille : ſi le *Prétendant* avoit le deſſus, cette femme, que j'euſſe pû trahir, pourroit faire notre fortune.... Tu as ma foi raiſon, répliqua l'Hôteſſe ; & je ſuis ſûre qu'elle le feroit, car je ne vis jamais un meilleur petit cœur de femme ; & je ferois au déſeſpoir.... Pooh ! s'écria l'Hôte les femmes ſont toujours pitoyables. Ne voudrois-tu pas que je riſquaſſe à me faire pendre, pour la ſauver ? Hem ! qu'en dis-tu ? Non,

en vérité, répondit la femme.....
Et ſuppoſé que nous la dénoncions, qu'aura-t-on à nous reprocher ? C'eſt ce que tout autre eût fait à notre place.

Tandis que notre Hôte, qui comme on voit, n'avoit pas tout-à-fait uſurpé la réputation de grand Politique, débattoit cette importante affaire, quelqu'un vint l'avertir que les rebelles, au moyen de certain ſtratagême, avoient ſurpris un jour de marche ſur M. de *Cumberland*, & voloient droit à Londres. L'inſtant après, vint un déterminé *Jacobite*, qui prenant l'Hôte par la main, & la lui ſerrant à le faire crier : Tout eſt à nous, dit-il, mon ami ! dix mille François ont pris terre dans la Province de *Suffolk*.. Tout eſt à nous te dis-je ?........ Dix mille ? oui dix mille François !...... adieu, je pars, & vais les joindre.

Cette nouvelle fixa les irréſolutions de l'Hôte, qui ſe propoſa fort de faire ſa cour aux Dames, à leur lever. Il ne doutoit plus maintenant que la plus belle ne

fût Madame *Jenny Cameron* * elle-même.

CHAPITRE II.

L'un des plus courts du Livre, où l'on trouvera pourtant un Soleil, une Lune & un Ange.

LE Soleil venoit de se coucher, lorsque les Dames se leverent. Jamais *Sophie* n'avoit eté plus fraîche ni plus belle; & Madame *Fitz-Patrick*, mais moins près de *Sophie*, eût aussi charmé tous les yeux: Ne condamnons donc pas avec trop de sévérité l'hyperbole de la Servante de l'Hôtellerie, qui revenant dans sa cuisine, après avoir allumé du feu dans l'appartement des deux Dames, affirma à toute la maison que si jamais le Ciel avoit envoyé quelque Ange sur la terre, il étoit main-

* Prétendue Maîtresse du Prince *Edouart*.

tenant dans la chambre haute.

Sophie avoit fait part à sa cousine de son dessein d'aller à Londres, & Madame *Fitz-Patrick* avoit consenti de l'y accompagner : la rencontre qu'elle avoit pensé faire de son mari à *Upton*, l'avoit dégoutée d'aller à *Bath*, où chez sa tante *Western*. Elles n'avoient donc pas fini de prendre leur thé, lorsque *Sophie*, sans s'embarrasser du froid, ni de la nuit, proposa à sa cousine de profiter du clair de lune, pour se remettre en route.

Mais la cousine, plus timide qu'elle, & encore émue de la terreur que lui avoit inspirée la voix de son époux, la supplia d'attendre jusqu'au lendemain matin ; & *Sophie* toujours également complaisante, quoiqu'en état de combattre les craintes de son ancienne amie, consentit enfin à ce qu'elle voulut.

Miss Western ne se seroit peut-être pas rendue si aisément, si elle avoit eu connoissance de l'arrivée de son pere à *Upton*. Que n'eût-elle pas crû avoir à craindre de sa part

part ! quant à la pourſuite de *Jones*, j'imagine qu'elle ne lui inſpiroit pas grand effroi ; j'augure même, puiſqu'il faut tout dire, qu'elle n'eût peut-être pas été trop fâchée de le voir arriver. J'aurois cependant pû cacher cette conjecture au Public : car un honnête Auteur doit toujours ſupprimer les foibleſſes de ſes Héros, & ſurtout ces ſecrets mouvemens de l'ame auſquels la raiſon eſt preſque toujours étrangére; mais, je ſuis vrai, c'eſt mon défaut : je ne puis me refondre.

Lorſqu'il fut arrêté que l'on paſſeroit la nuit dans l'Auberge, l'Hôteſſe vint recevoir les ordres des deux Dames pour le ſouper ; & retourna ſi enchantée des charmes, de la douceur de la voix, & de l'affabilité de *Miſſ Weſtern*, que la bonne femme intimement perſuadée que c'étoit *Miſſ Jenny-Cameron*, qu'elle avoit l'honneur de loger chez elle, devint tout-à-coup fieffée *Jacobite*, & fit les vœux les plus ſincéres pour la proſpérité du Prince *Edouart*.

Les deux coufines, reftées feules, commencerent alors à fe faire part de leur curiofité réciproque fur ce que leur rencontre avoit d'extraordinaire ; & Madame *Fitz-Patrick*, après avoit tiré parole de *Sophie* de raconter fon hiftoire à fon tour, lui fit part de la fienne, à peu près en ces termes.

CHAPITRE III.

Hiftoire de Madame FITZ-PATRICK.

LE fouvenir de leur félicité paffée, eft toujours un furcroît de peine pour les malheureux. Je me rappellerai toujours, avec regret, ces jours fortunés & tranquilles que nous avons paffés enfemble fous la tutelle de Madame *Weftern*. Hélas, pourquoi *Miff Graveair* & *Miff Vertigéne* ne font-elles plus ce qu'elles furent autrefois ! .... Vous vous rappellez fans doute, ces noms de notre enfance ? Que c'étoit bien à jufte titre que j'avois reçu de vous

le dernier ! l'expérience m'a trop appris combien j'en étois digne. *Sophie* fut toujours ma ſupérieure en tout ; & puiſſe un ſort plus heureux que le mien, la rendre toujours telle !..... mon mariage m'a perdue, vous le ſçavez : mais les circonſtances vous en ont ſans doute été ſi déguiſées, puiſque vous étiez partie de *Bath* quelques jours auparavant pour retourner chez votre pere ; tous ces faits, dis-je, ont peut-être été ſi chargés, ou altérés par Madame *Weſtern*, qu'il eſt bon que je remonte à leur origine.

M. *Fitz-Patrick* étoit un des jeunes Cavaliers qui brilloient alors aux eaux de *Bath*. Il étoit grand, bien fait, galant, & toujours mieux mis que les autres. En un mot, il étoit tout ce qu'il n'eſt pas aujourd'hui.

Vous ſçavez, que les perſonnes du plus haut rang, qui étoient alors aux eaux, ne vivoient qu'entr'elles.

M. *Fitz-Patrick*, à force de ſoupleſſes & de complaiſances, avoit

trouvé le ſecret de ſe faire admettre dans toutes leurs parties de plaiſir, & d'y être regardé avec une ſorte de conſidération.

Ma tante, qui dès l'enfance avoit connû la Cour, n'y étoit pas moins bien reçue. Elle y avoit fait connoiſſance avec M. *Fitz-Patrick*; & l'honneur qu'il avoit d'être faufilé avec tout ce qu'il y avoit de grand dans le Royaume, étoit trop éminent à ſes yeux, pour qu'elle ſongeât ſeulement à lui chercher d'autre mérite. On lui en crut pourtant bientôt un autre; & celui-là les fit préſumer tous: il parut amoureux d'elle. Ses aſſiduités devinrent, en effet ſi remarquables, que tout le monde ainſi qu'elle le crut, & en parla d'une façon qui n'honoroit pas trop la Dame.

Quant à moi, je ne ſuppoſai à M. *Fitz-Patrick* qu'un but aſſez vulgaire, c'eſt-à-dire, celui de s'emparer de la fortune d'une femme, par la voye du mariage. Je ne pouvois imaginer que les appas de ma tante fiſſent naître aucune intention cri-

minelle ; mais, quant aux charmes matrimoniaux, je l'en trouvois abondamment pourvue.

Les petits ſoins, & les égards reſpectueux dont il m'accabloit en toute occaſion, ſervirent encore à fortifier cette idée. Je les attribuois uniquement à l'envie qu'il avoit de diminuer, s'il étoit poſſible, l'éloignement que je devois naturellement avoir pour un mariage dont mes intérêts ne pouvoient que beaucoup ſouffrir. Il ſembloit, en un mot, n'oſer porter ſes vœux juſqu'à la tante, que de l'aveu tacite de la niéce; & les politeſſes que ce but ſuppoſé m'attiroient, flattoient d'autant plus mon amour propre, qu'il n'étoit pas accuſé d'en trop avoir pour celles mêmes qui par leur rang ſembloient en exiger le plus.

J'ignorois que M. *Fitz-Patrick* étudiât tous mes mouvemens. Il ne lui en échappoit aucun; & dès qu'il s'apperçût que j'étois ſenſible aux attentions qu'il vouloit bien avoir pour moi, je vis auſſi du change-

ment dans ſes manieres, quand nous nous trouvions ſeuls enſemble. Que vous dirai-je, ma chere *Sophie?* je connus qu'il m'aimoit!... & ſa paſſion étoit ſi tendre..... que l'aveu en fut bien reçu, interrompit *Sophie.* Eh pourquoi donc en rougir? ajouta-t-elle, en ſoupirant : nous ſerons toujours duppes de la tendreſſe que les hommes, bien mieux que nous, ſçavent jouer!

Il eſt vrai, répondit la couſine : les hommes, qui en toute autre affaire n'ont pas le ſens commun, ſont autant de *Machiavels* en fait d'amour ; & plût au Ciel que j'en fuſſe moins convincue!... quoiqu'il en ſoit, ce ſecret fut bientôt le ſujet de toutes les converſations de *Bath* ; quelques Dames charitables allerent même juſqu'à affirmer, que M. *Fitz-Patrick* étoit également bien avec la tante & la niéce.

Ce qui vous ſurprendra, comme bien d'autres, c'eſt qu'elle ne ſoupçonna jamais rien de ce qui étoit viſible à tous les yeux de quiconque les jettoit ſur nous.

On croiroit presque, que l'amour aveugle les femmes d'un certain âge : elles gobent avec tant d'avidité l'encens amoureux qu'on leur adresse, que semblables à un glouton affamé qui se rencontre à une bonne table, elles sont toujours trop occupées de l'objet présent, pour appercevoir ce qui se passe à côté d'elles. C'est une remarque que j'ai faite en dix autres occasions, dans le cours de ma vie. Cette vérité se vérifia parfaitement dans celle-ci ; car, quoique ma tante nous surprît souvent ensemble, en revenant de la fontaine, la moindre douceur, la moindre plainte que mon Amant faisoit de son absence, suffisoit à l'instant pour dissiper tous les soupçons qu'elle eût pû concevoir. Le succès d'un de nos artifices fut admirable. M. *Fitz-Patrick* étoit convenu avec moi, quoique j'eusse à peu-près dix-huit ans, de me traiter toujours comme un enfant, en sa présence ; & ma tante s'imagina si bien qu'il falloit que

cela fût ; puiſque ſon Amant le penſoit ainſi, que très-peu s'en fallut qu'elle ne me remit à la liſiére.

Que vous dirai-je, encore un coup, ma chere *Sophie* ? il faut vous l'avouer, j'aimai M. *Fitz-Patrick !* je fus flattée de ma conquête, je fus charmée de l'emporter ſur ma tante ; je triomphois de me voir préférée à tant d'autres femmes que je croyois extrêmement jalouſes de mon ſort !

Tout *Bath* alors ſe dechaîna contre moi. Quelques jeunes femmes refuſerent même de fréquenter davantage avec moi, feignirent de me mépriſer, peut être moins à cauſe des ſoupçons qu'elles pouvoient avoir conçus de ma conduite, que pour m'écarter des Compagnies où leur objet chéri peut-être eut pû n'avoir des yeux que pour quelqu'un. Je ſuis pourtant ici forcée, par un ſentiment de reconnoiſſance, de vous rapporter un diſcours que me tint M. *Nash*, & dont j'aurois bien plus ſagement

fait de ſuivre les conſeils ! .... Ecoutez , mon enfant , me dit-il un jour , en me tirant à l'écart, je ſuis pénétré de voir la familiarité qui ſubſiſte entre vous & un drôle qui ne peut que vous perdre. Quant à votre vieille folle de tante , je ſerois charmé , ſi ce n'étoit par rapport aux ſuites qui qui en rejailliroient ſur vous , & ſur mon aimable *Sophie Weſtern* , (je répete ſes propres mots) je ſerois charmé, dis-je, qu'elle fût en tous points la duppe de cet Avanturier. Je n'ai point de pitié pour les femmes de ſon âge: Quand une vieille s'eſt fouré dans la tête d'aller au Diable, il n'eſt pas plus poſſible de l'en détourner , que d'empêcher l'autre de la prendre. L'innocence , la jeuneſſe , la beauté , ſont dignes d'un meilleur ſort ; & je voudrois les ſauver de ſa griffe. Croyez-moi donc , chere *Henriette* , ne ſouffrez pas que cet eſcroc ait rien à l'avenir de particulier avec vous.... il me donna encore d'autres conſeils , auſquels je ne

prétai que l'attention du moment : l'amour, dans mon cœur, démentoit ses avis ; & rien n'eût pû me faire croire, que des femmes de condition voulussent commercer avec un homme tel que celui que M. *Nash* me dépeignoit.

Mais, je crains bien, belle *Sophie*, de vous ennuyer par le détail de tant de circonstances peu intéressantes. Ainsi, pour abréger, imaginez-moi mariée ; imaginez-moi, avec mon époux, aux pieds de ma tante ; imaginez ensuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à *Bedlam*, * c'est ma tante que vous verrez ; & votre imagination ne vous peindra rien au-dessus de la réalité.

Cette Amante irritée, pour éviter de revoir M. *Fitz-Patrick*, pour me fuir moi-même, & peut-être tous ceux qui avoient quelque connoissance de ses amours, décampa dès le lendemain matin. Je sçai, qu'elle a nié fermement toutes les particularités qui la concernoient

* C'est l'Hôpital des Fous à Londres.

dans cette avanture ; & ſans doute ſon reſſentiment dure encore : car, malgré toutes mes ſoumiſſions, & malgré toutes les Lettres que je lui ai écrites en différens tems, je n'ai pû parvenir encore à m'attirer une réponſe de ſa part. Hélas ! c'eſt pourtant elle, qui, quoique ſans deſſein, fut la cauſe de mon malheur. Sans ſon ridicule eſpoir, d'être aimée de M. *Fitz-Patrick*, il n'eut ſans doute jamais trouvé les occaſions de ſurprendre mon cœur.

Je me flatte, du moins, que ma conquête n'eût pas été ſi facile pour un pareil Amant ; & ſi mon âge m'eût permis de juger par mes propres lumieres, j'euſſe peut-être été trompée moins groſſiérement dans mon choix. Mais, j'en croyois aveuglément l'opinion d'autrui ; & je fus aſſez ſotte, pour regarder comme univerſellement reconnu, le mérite d'un homme que je voyois hautement prôné par toutes les femmes !.... Pourquoi donc, chere *Sophie*, s'il eſt vrai que nous ayons une faculté de juger équivalente à

celle qu'ont les hommes, pourquoi, dis-je, choisissons-nous souvent si mal ? je suis réellement piquée, lorsque je réfléchis sur le nombre des femmes sensées que je vois trompées par des sots ! . . . . . . Ici, Madame *Fitz-Patrick* reprit haleine; mais voyant que *Sophie* ne lui répondoit rien, elle poursuivit son histoire, comme vous le verrez au Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Suite de l'Histoire de Madame Fitz-Patrick.

NOus ne restâmes à *Bath* qu'environ quinze jours après notre mariage. Nous n'avions plus d'espoir de réconciliation avec ma tante; & mon époux avoit encore deux ans à attendre, avant que de pouvoir disposer en aucune façon de mes biens.

Cette considération l'engagea à

me presser de passer avec lui en *Irlande :* proposition contraire à une convention exprêsse que j'avois faite long-tems avant que de me donner à lui. Je rappellai, j'invoquai vainement ses promesses ; & très-résolue de ne point partir, je me bornai à lui demander un délai d'un mois. Mais, il avoit fixé le jour du départ, & je ne pus rien obtenir.

La veille de ce jour, qui me coûtoit tant de larmes, mon mari sortant de très-mauvaise humeur pour donner quelques ordres, laissa tomber une Lettre dont je m'emparai sur le champ ; & que j'ai trop souvent relue, pour n'être pas en état de vous la rapporter fidélement. Ecoutez, ma chere *Sophie*.

A M. BRIAN FITZ-PATRICK.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre Lettre, & je suis très-surpris de votre façon d'agir avec

un homme qui n'a jamais reçu d'argent de vous, que pour l'habit de tiretaine que je vous ai vendu à votre arrivée ici; & à qui vous devez maintenant, par compte arrêté, 150 livres ſterlin. Rappellez-vous, Monſieur, depuis combien de tems vous me bercez d'un mariage avantageux, avec une telle ou une telle! mais je ne puis vivre plus long-tems d'eſpérance & de promeſſes; & mon Marchand de Drap, ne ſe paye pas de cette denrée. Vous me dites être aſſuré d'avoir ou la tante ou la niéce; & que vous euſſiez pû épouſer la tante, dont le doüaire eſt immenſe: mais que vous préférez la niéce, à cauſe de l'argent comptant. Eh, de grace, Monſieur, agiſſez une fois dans la vie par le conſeil d'un ſot! Epouſez-moi vîte, & ſans balancer, celle des deux qui voudra le plûtôt de vous. Pardonnez cet avis à l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Soyez en même tems aviſé, *que je tirerai ſur vous, par la premiere poſte, le montant de ce que vous me devez, payable dans quinze jours à M.* Jean

Drugget *& Compagnie, ou ordre; & qu'il convient d'y faire honneur. Je ſuis, Monſieur,*

Votre humble ſerviteur,
SAMUEL COSGRAVE.

Telle étoit exactement cette Lettre. Peignez-vous, chere *Sophie*, les ſentimens qu'elle dut exciter dans mon ame! *Vous préférez la niéce, à cauſe de l'argent comptant....* Ah! ſi chacun de ces mots, qui pour un cœur tel que le mien étoient tout autant de poignards, avoient pû ſe réaliſer, avec quel plaiſir ne les euſſai-je pas plongé dans celui du perfide! Je ne vous raconterai pas tous les tranſports extravagans que m'inſpirerent à la fois ma douleur & mon déſeſpoir. J'avois eu le tems, avant ſon retour, de me ſoulager par mes larmes. Il revint; & feignant de ne pas s'appercevoir de mon état, mon traître alla à l'autre bout de la chambre rêver dans un fauteuil. Enfin, laſſé de mon ſilence: Eh bien, Madame,

me dit-il, avec un ſourire ironique, peut-on ſçavoir ſi vos coffres ſont faits ? Vous n'ignorez ſans doute pas, que le Caroſſe doit être prêt demain au point du jour ?

Ma patience étoit à bout. Oui, Monſieur, je le ſçais... mais mes coffres ne ſont pas faits ; & cette Lettre y doit trouver ſa place.

Et je la jettai ſur la table, en l'accablant des plus ſanglans reproches.

Quoiqu'il fut le plus emporté des hommes, ſoit que la honte, ſoit que le ſentiment intérieur de ſon crime l'eût accablé, M *Fitz-Patrick*, à mon grand étonnement, ne témoigna point de colére. Il eſſaya, au contraire, tous les moyens qu'il crut les plus propres à me calmer. Il me jura, que ce qui me piquoit le plus dans cette Lettre, ne venoit pas de lui ; & qu'il n'avoit jamais penſé à rien écrire de ſemblable. Il m'avoüa, qu'il avoit fait mention de ſon mariage à Mr *Coſgrave*, & de la préférence qu'il me donnoit ſur ma tante ; mais il nia, avec mille ſer-

mens, d'en avoir mandé des raiſons dont la baſſeſſe l'inſultoit lui-même. Il convint ſeulement d'avoir marqué en termes généraux quelque eſpérance d'un prochain mariage, forcé par le beſoin où il ſe trouvoit de crédit ou d'argent, attendu ſa longue abſence de chez lui, dont ſes affaires domeſtiques avoient beaucoup ſouffert. C'étoit, ajouta-t-il, ce qu'il n'avoit jamais oſé me dire; & la ſeule raiſon qui l'eût réduit à me preſſer ſi fortement de paſſer en *Irlande* avec lui: propoſition qu'il ne m'eût jamais faite, ſi des extrêmités auſſi cruelles euſſent permis qu'il pût s'en diſpenſer. Les proteſtations & les careſſes les plus tendres acheverent une juſtification, qui me parut plus vraiſemblable que je ne l'avois penſé d'abord.

Une circonſtance, qu'il n'avoit pas eu ſoin de relever, parloit même encore ſuivant moi beaucoup en ſa faveur. Il étoit fait mention, dans la Lettre du Tailleur, du doüaire de ma tante; & M. *Fitz-Patrick*

n'ignoroit certainement pas que Madame *Weſtern* n'avoit jamais eu d'époux..... Je penſai, par conſéquent, que ce Créancier pouvoit avoir écrit de ſa tête, ou ſur des oui-dires; & que tout ce qui me choquoit dans ſa Lettre, étoit plus digne de mépris que de colére..... Le beau raiſonnement, chere *Sophie!* J'étois bien meilleur Avocat, que Juge. Mais, ſans chercher à juſtifier le pardon que j'accordai à mon perfide, il me témoignoit alors tant d'amour, qu'eût-il été cent fois plus criminel, je ne l'aurois vû qu'innocent.

Dès cet inſtant, je ceſſai de m'oppoſer à mon départ; & en moins de huit jours, nous arrivâmes à la campagne de M. *Fitz-Patrick*.

Si j'étois auſſi gaye qu'autrefois, je vous peindrois cette antique Gentilhommiére, trop grande eu égard aux appartemens, trop petite eu égard aux meubles, c'eſt-à-dire, à ce que j'y trouvai d'habitable.

Une vieille, plus vieille encore

que la maiſon , & reſſemblante traits pour traits à la Doyenne des Sorcieres de *Macbeth* ,* nous reçut à la porte ; & dans un langage , ou plûtôt avec des heurlemens que je croyois à peine humains, célébra l'arrivée de ſon Maître.

La Scéne entiere , enfin , fut ſi mauſſade, & ſi dégoutante à mes yeux , que je penſai m'évanouir. Mon mari , qui s'en apperçut , loin de chercher à me conſoler , ne fit qu'ajouter à ma peine , par de fades plaiſanteries qui m'annonçoient tout ce qui me reſtoit à craindre.

Par ce commencement , vous pouvez préſumer les ſuites. Mon époux quitta le maſque , ne ſe contraignit plus , & me rendit bientôt la plus malheureuſe des femmes.

Vous concevez , chere *Sophie* , qu'une épouſe , qui aux yeux du monde a fait un mauvais mariage , doit néceſſairement avoir éperdûment aimé l'objet qu'elle a choiſi. Vous concevez auſſi , que cette

---

* Tragédie de Shakeſpeare.

inclination peut par degrés s'éteindre, ſur-tout quand le mépris s'en mêle : c'eſt une épreuve que j'ai faite. Dès que j'eus découvert tout le mauvais du caractère de mon époux, je ceſſai de l'aimer ; je déteſtai juſqu'à ſa vuë.

Sitôt que ma vingtiéme année accomplie lui permit la libre diſpoſition de mes biens, notre maiſon nagea dans l'abondance, & ne déſemplit pas de voiſins auſſi groſſiers, auſſi crapuleux que mon époux, qui l'aiderent aſſidûment à diſſiper le patrimoine de ſa femme. J'avois du moins alors une conſolation : je ne le voyois preſque pas.

Heureuſe encore, ſi j'euſſe pû de même m'affranchir d'une autre compagnie qui ne m'étoit pas moins déſagréable : j'entends, hélas ! celle de mes accablantes idées, qui me déchiroient nuit & jour. Il ne me manquoit qu'un malheur, c'étoit celui de me voir mere par l'homme que je mépriſois, que je haiſſois, que j'abhorrois le plus : je ne pus l'éviter. Je

paſſai par toutes les horreurs d'un état plus pénible cent fois à ſupporter dans ces fatales circonſtances, que lorſque nous avons à le ſouffrir pour quelqu'un qui nous eſt bien cher ! je ſupportai, dis-je, tous les maux de l'enfantement dans un déſert, ou plûtôt dans une taverne, (car telle étoit alors notre maiſon) ſans amis, ſans parens, ſans ſecours, ſans aucuns de ces tendres adouciſſemens, qui non-ſeulement ſoulagent, mais compenſent peut-être quelquefois les ſouffrances de notre ſèxe dans des momens ſi douloureux !

CHAPITRE IV.

Mépriſe de l'Hôte. Terreurs de SOPHIE.

MAdame *Fitz-Patrick* alloit continuer, lorſque l'arrivée du ſouper vint en cet inſtant l'interrompre.

L'Hôte, debout, les yeux baissés, une serviette sous le bras, servoit d'un air aussi respectueux que si nos Dames fussent arrivées dans un carosse à six chevaux.

Madame *Fitz-Patrick* paroissoit bien moins affligée que *Sophie*, qui pouvoit à peine avaler un morceau.

Notre Hôte, qui brûloit depuis long-tems d'avoir une occasion de parler, ne laissa pas échapper celle-ci. Je suis façhé, dit-il, Madame, en portant la parole à *Sophie*, que votre *Grandeur* ait si peu d'appetit : depuis le tems qu'elle n'a rien mangé, elle devroit cependant avoir faim. J'espere que Madame n'est maintenant plus dans le cas d'avoir autant d'inquiétudes ; car, on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'avoit osé le penser. Un Gentilhomme, qui sort d'ici dans le moment, nous a dit d'excellentes nouvelles : certaines gens, qui ont fait prendre le change à d'autres, seront peut-être à Londres avant qu'on les ratrappe ; & s'il en est

ainſi, ces gens-là pourront en trouver d'autres qui leur feront un bon accueil.

Quiconque craint, eſt bien à plaindre ! Tout ce qu'il voit, ſoupçonne, entend, tout a rapport à l'objet de ſes craintes. *Sophie* ne manqua pas de conclurre de ce diſcours, qu'elle étoit pourſuivie par ſon pere, & connue dans l'Hôtellerie. Son ſaiſiſſement fut extrême ; dès qu'elle put parler, ce fut pour prier l'Hôte de renvoyer les Domeſtiques ; & s'adreſſant enſuite à lui: je vois, Monſieur, dit-elle, que vous nous connoiſſez.... mais, ſouffrez que je vous ſupplie..... oui, j'en ſuis convaincuë..., ſi vous connoiſſez la pitié.... non, vous ne nous trahirez pas !...

Moi, vous trahir, Madame ! s'écria l'Hôte. Moi, vous trahir ! Non, (ici notre homme entaſſa mille ſermens les uns ſur les autres) Non, dis-je, duſſai-je affronter la mort même, non je ne vous trahirai pas. Je ne fus jamais traître, Madame; & ce n'eſt point pour une

aussi aimable personne que votre Grandeur, que je me résoudrois à l'être. Ne serois-je pas bien condamnable, puisqu'il sera sitôt au pouvoir de votre Grandeur de récompenser mon zéle & ma fidélité? Ma femme vous certifiera, Madame, que j'ai connu votre Grandeur dès l'instant de son arrivée dans ma maison. Encore un coup, rassurez-vous, Madame; je périrois plûtôt dix mille fois, que de trahir votre secret.

Et moi, je vous promets, lui dit affectueusement *Sophie*, que si jamais il est en mon pouvoir de reconnoître vos bienfaits, vous n'aurez point à regreter d'avoir été trop généreux. Ah, Madame! répondit l'Hôte, au pouvoir de votre Grandeur?.... puisse le Ciel permettre seulement, que ce soit votre volonté. Hélas, je ne crains rien que votre oubli! Votre Grandeur sera-t-elle assez bonne, pour se ressouvenir d'un pauvre malheureux Aubergiste? elle se ressouviendra, du moins, de la récompense que j'ai

refusée...



H. Gravelot . inven. J.J. Pasquier. Sc.

refusée...... refusée, oui, cela revient exactement au même, puisque je l'aurois infailliblement obtenuë ; & votre Grandeur eût pû tomber en d'autres mains, qui..... mais, quant à moi, je ne voudrois pas, pour le monde entier, avoir conçu cette pensée, même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je sçais.....

Eh, quelles sont, je vous prie, ces nouvelles ? interrompit *Miss Western*, avec vivacité.

Bon ! s'écria l'Hôte : se peut-il que votre Grandeur les ignore ?.... cela se pourroit cependant, car ce n'est que dans cet instant qu'on est venu me les apprendre. Mais, ne les eussais-je point sçuës, votre Grandeur n'étoit pas moins en sûreté chez moi. Oui, je le jure encore...... il joignit ici grand nombre de sermens & de protestations aux autres ; mais dont *Sophie* interrompit le cours, pour lui demander, encore un coup, ce que c'étoit que ses nouvelles ? & l'Hôte ouvroit la bouche pour l'en ins-

truire, lorſque Madame *Honora*, pâle, & toute hors d'haleine, ſe précipita dans la chambre, en criant à tuë-tête, nous ſommes perdues Meſdames ! nous ſommes perdues ! ils ſont arrivés, ils ſont tous arrivés, ce malheur n'eſt que trop certain !.....

Ces mots glacérent le ſang de *Sophie*. Mais, Madame *Fitz-Patrick*, moins ſuſceptible qu'elle, ayant demandé à *Honora* de qui elle entendoit parler ?.... de qui ? s'écria *Honora*, eh, des François apparemment ! pluſieurs cent mille d'entr'eux ſont débarqués ; ils violent, & maſſacrent tout !..... Un grand objet de crainte rend le cœur preſqu'inſenſible à tout autre objet étranger. *Sophie*, qui s'attendoit à voir ſon pere & *Blifil* entrer au moment même dans ſa chambre, ne fut que médiocrement émuë du prétendu débarquement des François dans ſon pays. Elle gronda même, mais doucement, ſa Femme de chambre, de l'allarme qu'elle lui avoit donnée. Vous m'aviez

fait craindre tout autre chose, lui dit-elle ; & je m'en trouve quitte à bon marché.

Oui, oui, reprit l'Hôte en riant, sa Grandeur sçait à quoi s'en tenir ; elle est bien sûre que les François sont aujourd'hui nos vrais amis, & ne viennent ici que pour nous le prouver. Sa Grandeur, je le parierois cent contre un, s'imaginoit que le *Cumberland* entroit dans le Village : que falloit-il de plus pour l'épouvanter à la mort ? écoutez donc, Madame, les bonnes nouvelles que j'allois vous apprendre..... Sa Majesté, le brave Prince *Edouart*, a fait prendre le change au Duc ; il marche à grandes journées vers Londres ; & dix mille François, qui viennent de débarquer, vont se joindre à lui sur la route.

Cette nouvelle ne plut guères davantage à *Sophie*, que celui qui la racontoit. Cependant l'idée qui subsistoit toujours en elle, d'être connuë de lui (eh, quel soupçon pouvoit-elle avoir de la vérité des choses ?) ne lui permit pas de laisser

transpirer le moindre mécontentement.

L'Hôte, après avoir desservi, fut enfin forcé de se retirer, mais non pas sans avoir encore répété plus d'une fois ses espérances, d'être un jour bien récompensé.

Sophie ne laissoit pas d'être fâchée de se croire connuë dans l'Hôtellerie : elle s'appliquoit à elle-même tout ce que l'Hôte croyoit avoir adressé à *Jenny Cameron*. Elle fit donc remonter sa Femme de chambre, à qui elle ordonna de pénétrer adroitement par quel moyen l'Hôte étoit parvenu à la connoître, & de qui il avoit refusé la recompense qu'on lui offroit pour la trahir. Elle lui ordonna aussi, de faire tenir les chevaux prêts pour quatre heures du matin, heure à laquelle Madame *Fitz-Patrick* consentoit aussi de partir. Toutes choses ainsi réglées, elle pria sa cousine de vouloir bien achever son histoire.

CHAPITRE V.

Conclusion de l'Histoire de Madame FITZ-PATRICK.

TAndis que Madame *Honora*, suivant les ordres de sa Maîtresse, invitoit l'Hôte & sa femme à vuider entr'eux une jatte de *Punch*, Madame *Fitz-Patrick* reprit ainsi son récit.

La plûpart des Officiers, qui étoient en quartier dans la Ville voisine, étoient liés avec mon mari. Peu de tems après mes couches, j'eus occasion de faire connoissance avec la femme d'un Lieutenant; & nous nous aimâmes au point de devenir inséparables. Son mari, qui n'aimoit pas les plaisirs du mien, étoit presque toujours des nôtres. C'en fut assez pour fâcher M. *Fitz-Patrick*, & pour le rendre tout au moins jaloux des petites consolations que je trouvois dans cette in-

nocente Société. Elle dura cependant près d'un an; & Dieu ſçait combien, durant ce tems, j'eus de reproches à eſſuyer! j'entends, lorſqu'il étoit à la maiſon, car il faiſoit de fréquentes abſences ſouvent d'un mois entier à *Dublin*, ou à *Londres*.

Enfin, le Régiment, qui vint à changer de quartier, m'enleva mon amie; je n'eus plus d'autre compagnie que mes triſtes réfléxions, & de reſſources que mes Livres. J'eus tout le tems de m'ennuyer, & de m'orner l'eſprit.

Pendant cet intervalle, j'écrivis différentes Lettres à ma tante ſur le ton le plus ſuppliant; mais toujours ſans ſuccès: je n'en reçus point de réponſe. Mon époux repartit enfin pour Londres, où il reſta cette fois-ci plus de trois mois.

Un caractère auſſi gai que le mien, n'étoit pas fait pour ſupporter longtems l'ennui de cette ſolitude: je retombai dans la mélancolie; la mort de mon enfant completta bientôt mon malheur. Ce n'eſt pas que je l'aimaſſe de cette tendreſſe ex-

travagante dont peut-être eussai-je été capable, ainsi que nombre d'autres, s'il fut né sous de meilleurs auspices : mais j'étois mere, je m'étois fait une loi d'en remplir les devoirs, & cette occupation m'empêchoit souvent de succomber au poids de mes ennuis.

J'avois passé plus de deux mois, renfermée dans mon domestique, lorsqu'une jeune Dame, parente de mon mari, vint du fond de l'*Irlande* tout exprès pour me voir.

Un jour, que j'étois plus abatuë qu'à l'ordinaire, cette Dame aprês avoir plaint mon sort, & m'avoir assuré que la famille de M. *Fitz-Patrick*, informée de sa conduite à mon égard, en étoit très-scandalisée, & partageoit mes peines : cette Dame, dis-je, après bien des préliminaires, & sur-tout après m'avoir demandé le secret, m'apprit.... que mon mari entretenoit une maîtresse.

Vous jugez, sans doute, que je fus peu sensible à ce récit !.... vous vous trompez. Le mépris n'avoit

pas adouci l'aigreur de mon reſſentiment contre mon époux, au point d'empêcher la haine de ſe réveiller en cette occaſion. Qui fait donc naître en nous cette contrariété de ſentimens? ſommes-nous en effet aſſez abominablement excluſives, pour ne pouvoir ſouffrir que d'autres jouiſſent, même de ce que nous mépriſons? Ou, ceterme d'abominable doit-il tomber uniquement ſur notre vanité, que nous croyons alors bleſſée? qu'en penſez-vous, chere *Sophie*? Je ne me ſuis jamais, dit-elle, occupée de réfléxions ſi profondes. Je penſe cependant, que cette Dame fit très-mal, & vous rendit un très-mauvais office.

Cependant, répliqua Madame *Fitz-Patrick*, cette conduite me paroît naturelle, dans une véritable amie; & quand vous aurez lû autant que moi, peut-être le ſentirez-vous.

J'en ſerois fâchée, repartit *Sophie*, car je n'ai beſoin de Livres ni d'expérience, pour être convaincuë de l'indignité de ce procédé; & je

trouve autant d'imprudence à quiconque instruit deux époux des fautes de l'un l'autre, qu'à celui qui les avertit de leurs propres défauts.

Quoiqu'il en soit, reprit Madame *Fitz-Patrick*, mon mari revint; & si je rends un bon compte de mes idées, il me déplut un peu plus que jamais. Je le méprisai pourtant moins; car il est sûr que rien n'affoiblit le mépris que nous avions conçu pour quelqu'un, comme la moindre injure que souffre notre orgueil ou notre vanité.

Sa conduite, au retour, eut pourtant lieu de me surprendre: je le revis, avec étonnement, aussi tendre, aussi amoureux, aussi complaisant que les premiers jours de notre mariage. Mais, si la haine peut succéder au mépris, il n'en est pas de même de l'amour: Ce dernier sentiment est trop actif pour subsister long-tems sans retour de la part de son objet; & il n'est pas plus possible d'aimer long-tems sans être aimé, que d'avoir des yeux

ſans en faire uſage. Ainſi, lorſqu'un époux ceſſe d'être l'objet de cette paſſion, il eſt plus que probable que quelqu'autre.... je dis, ma chere, lorſqu'un mari nous eſt devenu ab olument indifférent..... qu'il s'eſt même rendu mépriſable..... & ſurtout, pour peu qu'on ait un cœur... dont la ſenſibilité.... Miſéricorde! Je m'embrouille dans l'abſtraction de mes idées... Ce que c'eſt, que de n'avoir pas aſſez lû *Loke!* Bref, la vérité du fait eſt.... Bref, je ne ſçais plus où j'en ſuis. Je vous diſois pourtant, je crois, que M. *Fitz-Patrick* étoit redevenu plus amoureux que jamais; mais j'en ſçus bientôt le motif, & j'y proportionnai ma reconnoiſſance. En un mot, il avoit dépenſé tout l'argent comptant de ma dot; & comme il ne pouvoit engager ſon propre bien plus qu'il ne l'étoit déja, il déſiroit que je ſignaſſe au Contrat de certaines ventes, pour leſquelles il falloit mon conſentement.

Je le refuſai net; & je ne vous ennuyerai pas des fureurs que

ce refus fit naître, non plus que des traitemens qu'il m'attira.

Il lui falloit un prétexte apparent, pour les justifier en quelque sorte aux regards du Public : il devint, ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il encore? De ce même Lieutenant, dont je vous ai déja parlé, absent alors, depuis plus d'un an!... Vit-on jamais extravagance plus complette! Mais il lui falloit un objet; il falloit un prétexte à une passion qu'il n'avoit peut-être jamais connuë!

N'importe; après nombre de scènes, trop indignes d'être rappellées, & dans lesquelles la parente de M. *Fitz-Patrick* parla toujours pour moi, il prit le parti de la mettre à la porte, & de me confiner dans une chambre, sans plume, sans encre, sans papier, sans Livres mêmes, en attendant que je me soumisse à ses loix.

Il vint huit jours après me voir, pour me demander d'un ton de Pédagogue, ou de Tyran, (cela revient au même) si je me détermi-

nois à obéir ? non, répondis-je avec fermeté, je périrois plûtôt. Eh bien, tu périras, s'écria-t-il, car tu ne sortiras jamais d'ici vivante.

Je passai parmi ces horreurs encore environ quinze jours ; & j'avouë que ma constance étoit presque expirante, lorsqu'un soir, que mon époux étoit absent..... j'eus le bonheur....... lorsque le désespoir commençoit à s'emparer de moi..... tout est excusable alors....... j'eus donc le bonheur, dans ce moment critique même..... mais il me faudroit plus d'une heure pour vous détailler tout cela... pour vous épargner, en un mot, toutes ces circonstances, l'or, cette clef de toutes forteresses, ouvrit tout-à-coup ma prison, & me remit en liberté.

Je me hâtai de me rendre à *Dublin*, d'où m'étant procuré un passage en Angleterre, je m'en allois à *Bath*, pour implorer la protection de ma tante, ou de votre pere, lorsque j'entendis hier au soir la voix de mon mari dans l'Hôtellerie que vous aviez quittée quelques

heures auparavant. Mais, je jouis du double bonheur de lui être échappée, & d'avoir rencontré ma chere *Sophie*.

Je vous plains, dit *Miss Western*, en soupirant, & de toute mon ame!... mais aussi, que pouviez-vous espérer d'un pareil mariage? pourquoi choisir un Irlandois pour votre époux? *

Ah, ma cousine! répliqua Madame *Fitz-Patrick*, cette censure est bien peu méritée. Il est des hommes en Irlande, aussi respectables qu'ailleurs: j'y ai connu beancoup de bons maris, & je ne sçais si vous en connoissez ici plusieurs. Demandez-moi plûtôt, pourquoi j'ai épousé un sot; & je vous répondrai sincérement, que je ne le croyois pas tel.... Eh, croyez-vous, lui demanda *Sophie*, d'une voix basse & altérée, qu'un homme qui n'est pas réellement un sot ne puisse pas faire un mauvais mari?

---

* Le préjugé des Anglois contre les Irlandois, est assez connu. Les gens sensés sçavent aussi combien il est injuste.

La négative, répondit l'autre, seroit trop générale ; mais il n'en est point de plus casuels que les sots. Parmi toutes mes connoissances, je les ai toujours vû mauvais. J'oserai même affirmer, comme un fait, qu'il est très-rare qu'un homme sensé en use mal avec une femme qui se conduit bien.

CHAPITRE VI.

Grande allarme dans l'Hôtellerie. Arrivée imprévûe d'un ami de Madame FITZ-PATRICK.

SOphie, conformément à la convention faite avec sa cousine, raconta alors..... non pas ce qu'on va voir, mais ce qu'on a déja vû dans le cours de cette Histoire. Ainsi nous espérons que le Lecteur nous pardonnera de ne le point répéter.

Une observation qu'il faut pourtant faire, c'est que dans tout le cours de son récit, il ne fut pas plus ques-

tion de *Jones*, que ſi ce pauvre garçon n'eût jamais exiſté. Qui l'eût cru, que notre Héroïne dût reconnoître ainſi la franchiſe de ſa couſine, dans le récit de ſon hiſtoire !

Au moment que *Sophie* achevoit la ſienne, une rumeur terrible ſe fit entendre dans la chambre au-deſſous de celle qu'habitoient les Dames. Cet orage ſubit, après avoir grondé quelque tems au loin, s'approcha par degrés, & toujours en groſſiſſant, juſqu'à l'appartement des Voyageuſes, où il éclata enfin dans toute ſa vigueur. Pour quitter la métaphore, Madame *Honora*, après avoir crié en bas comme une furie, & comme deux en montant l'eſcalier, arriva toute enflamée dans la chambre de ſa Maîtreſſe, en s'écriant plus fortement encore, que direz-vous ? que direz-vous, Madame, de ce fripon, de cet inſolent gargotier, de ce vilain coquin d'Aubergiſte, aſſez effronté pour me dire en face, que ma Maîtreſſe eſt cette *Jenny Cameron*, dont le peuple fait tant d'hiſtoires !..... Ce vieil infâme oſe

encore même ſoutenir, que vous ne l'avez pas nié ; mais, je vous l'en ai bien puni : mes ongles ſont gravés, & pour long-tems, ſur ſa chienne de face. Ma Maîtreſſe ! ai-je dit, miſérable que tù es : ma Maîtreſſe ? ſçais-tu bien qu'il n'en eſt de plus belle, de plus riche, ni de plus ſage dans tout le Comté de *Sommerſet* ? connois-tu bien, faquin, as-tu jamais oui parler du fameux M. *Weſtern ?* eh bien, apprens à reſpecter ſa fille unique, la plus riche héritiere du pays..... ah, Madame ! ah, Madame, je ſuis au déſeſpoir d'avoir été ſi mal-à-droite : je voulois lui caſſer la tête..... Je ne m'en conſolerai jamais !.....

La plus grande inquiétude que *Sophie* reſſentit de tout ce bruit, fut celle de ſe ſçavoir nommée par ſa Femme de chambre. Cependant, comme la mépriſe connuë de l'Hôte éclairciſſoit pluſieurs paſſages des propos de cet homme, auſquels *Sophie* s'étoit elle-même trompée, cette aimable fille, qui ſe trouvoit un peu plus à ſon aiſe, ne put ſe

diſpenſer de rire du *qui-pro-quo* de l'Hôte, & de la fureur d'*Honora*, qui en fut piquée juſqu'aux larmes.

Son amitié pour ſa Maîtreſſe, ſon amour-propre bleſſé au premier chef, ne lui permettoient pas de rien ſoupçonner de plaiſant dans toute cette avanture. Ajoutons, que le *Punch*, qui n'avoit pas peu contribué à lui échauffer la tête, agiſſoit encore paſſablement ſur elle; & le Lecteur ſentira, que ce ne fut pas ſans peine que les deux Dames parvinrent à calmer les flots impétueux de ſon courroux.

La tranquillité rétablie en haut, il n'en étoit pas de même en bas, où l'Hôteſſe enragée des outrages faits à la face de ſon mari, par les griffes de la Femme de chambre, ne reſpiroit que haine & que vangeance. Quant au pauvre Politique, triſte victime de cet éclatant démêlé, la honte que lui inſpiroit ſa mépriſe, & le ſang qu'il voyoit ruiſſeller de ſes bleſſures, ſembloient avoir éteint en lui toute eſpéce de reſſentiment.

La franchise du procédé de Madame *Honora*, à son égard, ne lui laissoit plus de doute sur le compte de *Sophie*; & cette preuve étoit bien humiliante pour un homme qui se croyoit si rafiné! ajoutons encore aux motifs de sa modération, qu'un personnage de très-grande apparence, arrivé chez lui dans un carosse à six chevaux, lui prouvoit sans réplique que l'une des deux Dames ne pouvoit être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illustre inconnu, l'Hôte monta lui-même, en se rajustant de son mieux, dans la chambre des Voyageuses, pour leur annoncer qu'un Seigneur qui venoit d'arriver, demandoit qu'il lui fût permis de leur presenter ses respects. *Sophie*, à ce message, devint pâle & tremblante. Elle auroit pourtant dû penser que l'Hôte, malgré sa fatale bévue, n'eût pas été si poli, s'il fût venu par ordre de son pere, ou de *Blifil*. Mais, la peur a cela de commun avec Mrs.

les *Commiſſaires :* * elle ſaiſit avidement les moindres circonſtances, & ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

Ainſi, pour ſatisfaire à la curioſité, plûtôt qu'aux craintes du Lecteur, nous dirons, qu'un Pair d'Irlande qui alloit à Londres, étoit arrivé le ſoir même dans notre Hôtellerie ; que ce Seigneur, au bruit qui s'étoit fait dans la cuiſine, ayant quitté ſon ſouper, avoit reconnu la Suivante de Madame *Fitz-Patrick*, de qui il avoit ſçû que ſa Maîtreſſe, qu'il connoiſſoit particuliérement, étoit dans la maiſon. Inſtruit de cette nouvelle, il s'étoit adreſſé lui-même à l'Hôte ; il l'avoit appaiſé, & envoyé chez les Dames, chargé du compliment que cet homme venoit de rendre.

On s'étonnera peut-être, de ce que la Femme de chambre de Madame *Fitz - Patrick* n'eût pas été choiſie, par préférence, pour cette commiſſion : mais, nous ſommes fâchés d'avouer, qu'elle n'étoit pas,

* En Angleterre, bien entendu.

dans le moment, plus propre à cet office qu'à tout autre : *Le Rum* * (car il plaiſoit à l'Hôte d'appeller ainſi ſa diſtillation de grain) avoit agi ſi puiſſamment ſur la pauvre femme, qu'elle ſe trouvoit hors d'état d'agir.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur les ſuites de cette ſcène, vraiment tragique : mais nous nous ſommes crûs obligés, par cette rare intégrité hiſtorique dont nous faiſons profeſſion, de toucher une matiere que nous euſſions été charmés de pouvoir éviter. Pluſieurs Hiſtoriens, faute de cette même intégrité, ſouvent d'attention, quelquefois même par pareſſe, vous laiſſent un Lecteur dans l'embarras, & nous voulons éviter ce reproche.

Sophie fut bientôt ſoulagée de ſes craintes, à la vûe du Pair Irlandois, qui non ſeulement connoiſſoit

* Boiſſon extrêmement forte, que l'on fait dans les Barbades, & fort uſitée en Angleterre.

ſa couſine, mais étoit ſon ami. Ajoutons, que c'étoit à lui-même qu'elle devoit ſa liberté : car il faut vous apprendre, que ce Seigneur avoit les mêmes diſpoſitions à la galanterie que nos anciens Chevaliers des tems héroïques ; & que ſon nom étoit déja fameux, par la délivrance de plus d'une Infante empriſonnée. Il etoit auſſi redoutable ennemi de l'autorité féroce, trop ſouvent exercée par les époux & par les peres ſur les jeunes & aimables perſonnes de l'autre ſèxe, que jamais Chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des Enchanteurs, J'avouërai même ici, & je le dis ſincérement, que j'ai maintes fois ſoupçonné tous ces terribles Enchanteurs, dont fourmilent nos vieux Romans, de n'avoir en effet été que des maris de ces tems-là ; & que des nœuds mal aſſortis, peut-être étoient les ſeuls Châteaux où gémiſſoient tant de *gentes* victimes.

Ce Seigneur qui avoit une Terre dans le voiſinage de *Fitz-Patrick*, avoit eu occaſion de voir quelque-

fois fon époufe. Aux premieres nouvelles de fon emprifonnement, il avoit pris la réfolution de brifer fes fers, & il en avoit eu la gloire : non pas, à la vérité, en attaquant le Château de bonne guerre, à la façon des anciens Paladins, mais en gagnant le Gouverneur à beaux deniers comptans.

Comme la Dame *Fitz-Patrick* avoit cru ces circonftances trop légéres, pour être racontées à fa coufine, nous nous étions fait un plaifir de laiffer au Lecteur celui d'imaginer lui-même pendant quelques inftans par quels moyens elle avoit trouvé tout l'argent néceffaire pour corrompre fon Guichetier : fans quoi, nous nous trouvions forcés d'interrompre fa narration..

Mais cet écart, outre un peu la mefure: revenons vîte *à nos moutons*.

Le Pair, après les premiers complimens d'ufage, ne put fe difpenfer de marquer quelque furprife à Madame *Fitz-Patrick*, de la rencontrer dans cette Hôtellerie, tandis qu'il

ſa croyoit à *Bath*. Elle lui en apprit les raiſons, ainſi que la réſolution qu'elle avoit priſe d'aller à Londres avec ſa parente, qui, ajouta-t-elle, venoit auſſi de s'échapper au pouvoir d'un Tyran auſſi cruel que le ſien même.

Mylord, qui concluoit de-là, que ce Tyran pouvoit encore être un époux, n'en félicita que d'autant plus les Dames, & n'en invectiva qu'avec plus de chaleur contre ſon propre ſèxe. Il termina ſon diſcours par leur offrir ſa protection, & ſon caroſſe à ſix chevaux, pour les conduire à Londres; ce qui fut d'abord accepté ſans façon de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui enfin engagea *Sophie* à en faire de même. Les choſes ainſi arrangées, Mylord prit congé des Dames, qui ne tarderent pas à ſe mettre au lit, où Madame *Fitz-Patrick* entretint beaucoup ſa couſine de l'excellence du caractère & des vertus du Seigneur Irlandois. Elle appuya, particuliérement, ſur l'extrême tendreſſe qu'il avoit toujours eue pour ſon

épouſe, & ſur ce qu'il étoit peut-être le ſeul homme de ſon rang qu'on ne pût accuſer d'avoir donné la moindre atteinte au lien conjugal.... Ah, ma chere *Sophie*, s'écria-t-elle, en finiſſant, que cette vertu devient rare, & ſur tout dans un certain monde! n'y comptez pas, je vous en prie, ſi vous vous mariez jamais : vous ſeriez trop cruellement trompée

---

CHAPITRE VII.

Départ de l'Hôtellerie. Arrivée à Londres.

LE lendemain, dès ſept heures, tout étant prêt pour le départ, une difficulté ſurvint. Le caroſſe, quoiqu'à ſix chevaux, ne pouvoit tenir que quatre perſonnes. Mylord, toujours galant, offroit de monter à cheval; mais Madame *Fitz-Patrick* n'y voulut point entendre. Il fut arrêté, que les deux Soubrettes ſe relayeroient

relayeroient, & monteroient tour à tour un des chevaux de Mylord, qui fut sellé pour cet effet.....

Sophie, après avoir fait un présent à l'Hôte, pour le consoler des petites vivacités de sa Femme de chambre, s'apperçut d'une perte qu'elle avoit faite, & qui lui causa quelque peine. C'étoit le billet de banque, de cent livres sterlin, que son pere lui avoit donné la veille de sa fuite, & qui, joint à très-peu d'argent comptant, composoit toutes ses finances.

Elle chercha, & renversa tout vainement dans la chambre, le billet ne se trouva pas. Elle se rappella enfin sa chûte, lorsqu'elle avoit reconnu Madame *FitzPatrick*, & ne douta pas que ce ne fût alors que son porte-feuille avoit pû tomber de sa poche.

Des pertes de ce genre, quelques suites qu'on en prévoye, n'ont droit de produire qu'une impression momentanée sur une ame un peu forte. Aussi *Sophie*, quoique cet accident fût arrivé on ne peut plus

à contretems, prît aſſez ſur elle-même pour cacher ſa douleur, & pour rejoindre la compagnie avec ſa ſérénité ordinaire. Mylord aida les Dames à monter dans ſa voiture; & Madame *Honora*, après beaucoup de complimens, cédant aux inſtances de ſa compagne *Abigail*, qu'elle laiſſa monter à cheval, s'établit elle-même dans le caroſſe.

L'Equipage partit enfin, bien eſcorté; & fit ſi bonne diligence, qu'on arriva le lendemain au ſoir à Londres.

CHAPITRE VIII.

Séparation des deux Couſines.

TOute la Compagnie deſcendit à l'Hôtel de Mylord, d'où, tandis que l'on ſe repoſoit quelques inſtans, on dépêcha des domeſtiques pour chercher un logement particulier que les deux Da-

mes demanderent. L'épouſe de Mylord, n'étant point en Ville, Madame *Fitz-Patrick* refuſoit abſolument d'accepter un lit chez l'époux.

Quelques Lecteurs, peut-être, condamneront tant de délicateſſe : il faut pourtant avoir égard à la ſituation de cette Dame, & convenir de la méchanceté des médiſans; après quoi l'on conſeillera ſans doute à toute femme un peu ſenſée, d'agir de même en pareil cas. Le logement trouvé, & diſpoſé pour recevoir les deux couſines, *Sophie* voulut bien tenir encore compagnie, pour cette nuit, à Madame *Fitz-Patrick*, très réſoluë de s'informer le lendemain de la demeure de la Dame ſous la protection de laquelle nous avons déja dit qu'elle avoit projetté de ſe mettre en fuyant de chez ſon pere. Quelques remarques faites en route l'avoient tellement affermie dans cette réſolution, que rien n'eût pû la faire agir différemment.

Ce n'eſt pas que notre Héroïne fût capable de concevoir, ſans ſon-

dement, le plus léger ſoupçon de la vertu de ſon prochain; ce n'eſt pas non plus, que Madame *Fitz–Patrick*, par ſes démarches, & moins encore par ſes diſcours, eût laiſſé tranſpirer une ombre même de ſcandale : mais, le Lord, un peu moins formaliſte qu'elle, s'étoit quelquefois, quoique ſans y penſer, aſſez mal obſervé dans la route, pour éclairer *Sophie* ſur toutes les réticences qu'elle craignoit de la part de ſa couſine dans le récit de ſon hiſtoire.

Miſſ Weſtern n'eut pas de peine à trouver la Dame qu'elle cherchoit; il n'étoit point de porteurs dans la Ville à qui ſon Hôtel ne fût parfaitement connu; ſon meſſager revint, avec une invitation ſi gracieuſe & ſi preſſante, qu'elle ſe diſpoſa à s'y rendre ſur le champ.

Madame *Fitz-Patrick* ne fit d'autres inſtances pour la retenir, que celles qu'exigeoit la politeſſe. Soit qu'elle ſoupçonnât d'être ſoupçonnée, ſoit par quelqu'autre motif que nous ne pouvons pénétrer,

il est certain qu'elle étoit aussi empressée de voir partir *Sophie*, que *Sophie* pouvoit l'être de s'en aller.

Miss Western, au moment qu'elle lui dit adieu, ne put s'empêcher de lui donner une espece de petit avis. Au nom du Ciel, ma chere, lui dit-elle, tenez-vous sur vos gardes, & réfléchissez mûrement sur les dangers que vous allez courir ! il est peut-être encore des voyes de conciliation avec votre époux : tâchez, je vous en supplie, de ne pas vous les interdire.

Epargnez-vous ces craintes, ma cousine, lui répondit Madame *Fitz-patrick*, avec un sourire équivoque : vous avez moins vécuë que moi ; gardez-les, je vous prie, pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Daignez pourtant aussi ne pas refuser un petit conseil de ma part. Défaites-vous du ton & des façons de la *Miss Graveair* d'autrefois : croyez-en votre aînée, ma chere ; cela, je vous le jure, ne prendroit pas dans ce Pays.

Tel fut l'adieu des deux cousines.

Sophie, à ſon arrivée chez Milady *Belaſton* ne put qu'être enchantée des careſſes de cette Dame, qui dès le tems qu'elle l'avoit vue chez Madame *Weſtern*, prétendoit l'avoir priſe en amitié, paroiſſoit charmée de la revoir ſi belle, & ne fut pas ſitôt inſtruite de la cauſe de ſon voyage, qu'elle applaudit à la réſolution de notre Héroïne, & promit de la protéger envers & contre tous.

Fin du onzième Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE DOUZIÉME,

Contenant les mêmes trois jours que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel M. WESTERN ne trouvant pas ſa fille, trouve à s'en conſoler.

NOtre Hiſtoire (quelle aubaine pour la Critique !) retourne encore à la fameuſe Hôtellerie d'*Upton*, où nous avons laiſſé M. *Weſtern*, mettant le pied à l'étrier, dans la louable intention de pourſuivre & ratrapper ſa fille.

Il avoit pris langue, en partant;

on l'avoit informé que *Sophie* avoit dû paſſer la *Saverne*. Il la paſſa avec ſon équipage. Ce n'étoit point aſſez; quel chemin avoit-elle pris ? Le bon Gentilhomme en chargea la fortune, & ſe jetta dans celui de *Worceſtre*.

A peine avoit-il fait deux milles, que s'arrêtant tout à coup, & lâchant une volée de juremens & d'imprécations..... O Ciel, s'écria-t-il, fut-il jamais un chien plus malheureux, & plus maudit que moi !...

Le Miniſtre, qui le ſuivoit, ſe hâtant alors de le rejoindre, le ſupplia de ne point s'affliger, & de ne pas déſeſpérer de la bonté du Ciel. Il vous a conduit, il vous a dirigé juſqu'ici, Monſieur, lui dit-il, avec onction, il vous a mis ſur les pas de Madame votre fille; patientez, patientez, de grace ! vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Que la peſte t'étouffe, répondit *Weſtern* : c'eſt bien *Sophie* qui m'inquiéte maintenant !..... je déplore la perte d'une ſi belle matinée, ſi

favorable pour la chasse. N'est-il pas désolant de perdre un des plus beaux jours de l'Hyver, & pourquoi? pour courir après une...... ah! que je voudrois la haïr.....

Soit que la fortune, malgré sa légéreté, quelquefois compâtissante, regardât alors en pitié le pauvre Gentilhomme; soit qu'elle eût arrêté, qu'il ne rejoindroit pas sitôt sa fille (nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de ces conjectures) mais, M. *Western* achevoit à peine ces mots, lorsqu'une meûte de chiens courans, répandant tout à coup dans les airs les sons harmonieux de leurs gosiers, frapperent à la fois l'oreille du Gentilhomme & du cheval qui le portoit toujours par préférence, qui partant de la main & traversant un champ de bled, seconda si bien les intentions de son Maître, qu'il se trouva en moins d'une minute à la queuë des chiens.

C'est ainsi, dit la Fable, que la belle *Grimalkin*, cette chatte que *Venus* propice aux desirs d'un Amant du tems passé, avoit enfin

changée en femme ; c'eſt ainſi, dis-je, que cette jeune épouſe n'eut pas plutôt apperçu une ſouris, que rappellant ſes anciens plaiſirs, & retournant tout à coup à ſon naturel, elle ſauta du lit de ſon époux pour courir après le petit animal !

Nous ne prétendons pourtant pas en induire, que la nouvelle épouſe fût inſenſible aux tendres embraſſemens de ſon amoureux époux: car, quoique le chat ſoit taxé par bien des gens d'être ſujet à l'ingratitude, cependant les femmes, & les chats mêmes, en certaines occaſions aiment aſſez qu'on les careſſe. Nous penſons ſeulement, d'après le très-ſubtil *Sir Roger l'Eſtrange*, * que ſi vous fermez la porte au nez à la nature, elle rentrera par la fenêtre ; & qu'une chatte, quoique *Madame*, n'en courra pas moins, ſans pudeur après les rats. Nous n'accuſons donc pas M. *Weſtern* d'indifférence pour ſa fille, puiſqu'il

---

* Il a traduit en vers les Fables d'*Eſope* &c. avec des Commentaires.

l'aimoit beaucoup : nous voulons dire ſeulement, qu'il étoit Gentilhomme campagnard & Chaſſeur, &, qu'à ces tîtres réunis, la Fable & nos judicieuſes réfléxions, ne lui ſont pas ſi mal appliquées.

Notre Chaſſeur s'en donna donc de tout ſon cœur, ſans plus ſonger à ſa *Sophie*, qu'au maître de la meûte. Les Domeſtiques imiterent le Maître ; & le Miniſtre, après avoir marqué tout ſon étonnement en beau latin, les imita auſſi, & ne s'occupa plus, en les ſuivant de loin, qu'à méditer quelque point de *Doctrine* pour le Sermon du Dimanche ſuivant.

Le Gentilhomme, à qui appartenoient les chiens, enchanté de la capacité & de l'expérience du Confrére inconnu, ſe gardoit bien de le troubler dans ſon entouſiaſme, par des politeſſes hors de ſaiſon. Il attendit la fin de cette ſcène, pour lui marquer toute la vénération qu'un mérite auſſi ſupérieur avoit roit de lui inſpirer.

Leur converſation, quoique très-

intéreſſante pour eux, ne trouvera point place ici. Nous dirons ſeulement, qu'ils ſe plûrent beaucoup l'un à l'autre; que l'on recommença bientôt une ſeconde chaſſe, qui fut ſuivie d'un grand dîner; que ce dîner fut arroſé de beaucoup de vin; & que M. *Weſtern*, toujours réglé dans ſa conduite, ſe fit porter au lit, pour pouvoir reparoître au repas du ſoir avec toute la décence convenable à ſon caractère.

Il ne brilla pourtant pas, en cette occaſion, autant qu'il s'en étoit flatté: ſon Hôte & le Miniſtre, moins fatigués & de corps & d'eſprit, eurent ſur lui tellement l'avantage, qu'à peine le pauvre homme avoit-il achevé ſa troiſiéme bouteille, qu'il n'étoit plus ſenſé préſent.

M. *Supple* informa l'autre Gentilhomme de toute l'avanture de *Sophie*; & le pria de joindre ſes inſtances aux ſiennes, pour engager le lendemain matin M. *Weſtern* à retourner chez lui. Cela trouvé très-juſte, fut promis & exécuté;

non pas ſans peine cependant : mais le tems étoit ſi beau, ſi favorable pour la chaſſe ! la route de *Sophie*, étoit d'ailleurs ſi incertaine ; & il y avoit ſi peu d'eſpoir de la rejoindre, après lui avoir laiſſé gagner près de vingt-quatre heures de marche, que M. *Weſtern* conſentit enfin, après avoir remercié ſon Hôte, de reprendre la route du Comté de *Sommerſet*.

CHAPITRE II.

Départ de JONES *de l'Hôtellerie d'*UPTON. *Avanture du* MENDIANT.

NOus voici donc revenus à M. *Jones* ; & nous y revenons avec plaiſir, malgré la ſituation miſérable dans laquelle nous l'avons vû, & qui ſans doute aura pû faire croire à quelques-uns de nos Lecteurs, que nous l'avions délaiſſé pour jamais.

Mais, (croyez-nous en ſi, vous voulez) ſi nous ne ſommes pas abſolument vertueux, nous pouvons pourtant aſſurer que nous n'avons pas tous les vices dont certains perſonnages qu'on appelle prudens ſont aſſez légitimement accuſés ; & que malgré l'état déplorable où notre ami *Tom* ſe trouve maintenant, nous revenons à lui avec autant de diligence, que s'il n'avoit plus rien à déſirer de la fortune.

M. *Jones*, & ſon Compagnon *Partridge*, quitterent l'Hôtellerie d'*Upton* quelques minutes après le départ de M. *Weſtern*, & ſuivirent, à pied, la même route, n'ayant pû trouver de chevaux de loüage dans *Upton*. Tous deux cheminoient triſtement, quoique par différens motifs ; & ſi l'un ſoupiroit très-haut, l'autre à chaque pas grognoit à l'uniſſon.

Lorſqu'ils arriverent au chemin où M. *Weſtern* s'étoit arrêté, *Tom* crut devoir s'arrêter auſſi ; & ſe retournant vers *Partridge*, le conſulta ſur la route qu'il convenoit de pren-

dre. Ah, Monſieur, s'écria *Partridge*, plût au Ciel que vous vouluſſiez ſuivre mon avis. Pourquoi non ? répliqua *Jones*, il m'eſt auſſi indifférent de ſçavoir où je vais, que de ſçavoir ce que je deviendrai !... en ce cas, reprit *Partridge*, mon avis eſt que nous retournions chez vous. Quand on eſt sûr d'un pareil gîte, c'eſt être fou que de courir ainſi les champs comme des vagabonds. Pardon, Monſieur ! *ſed vox ea ſola reperta eſt.*

Hélas ! s'écria *Tom*, où prétends-tu que je retourne ? il ne me reſte plus d'azile !.... que dis-je ? quand même mon ami, quand mon pere même voudroit encore me recevoir, pourrois-je vivre dans des lieux où ma *Sophie* n'eſt plus ?...... cruelle *Sophie !* cruelle ? Non ; Je ſuis le ſeul coupable..... non, je ne puis la condamner...... C'eſt toi, malheureux (dit-il, en s'adreſſant à *Partridge*), c'eſt toi, déteſtable butor ! c'eſt toi qui m'a perdu : il faut que je t'arrache l'ame !..... à ces mots, cédant à ſa fureur, &

prenant *Partridge* à la gorge, il se secoüa de façon que le pauvre homme se crut mort.

Le malheureux tomba au genoux du terrible *Jones*, pleurant, & protestant de son incocence..... notre Héros s'arrêtant tout à coup, & lançant un regard farouche, recula quelques pas, en achevant d'épuiser sur lui-même un accès de fureur, qui sans doute eût anéanti son Compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différens transports de *Jones* dans ce cruel moment.

Qu'il suffise au Lecteur, que cet Amant infortuné, après avoir joué d'original le rôle de *Roland* pendant quelques minutes, étant enfin revenu par dégrés à lui-même, & trouvant encore à ses pieds le timide *Partridge*, le reçut dans ses bras; & lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avoit causée. Il le pria pourtant, de ne jamais lui reparler de retourner chez M. *Alworthy*, étant fermement résolu de ne plus revoir ce château.

Partridge avoit l'ame chrétienne, & pardonnoit fort aiſément ; il promit même, & de très bonne foi, d'obéir à cette défenſe. Puiſqu'il m'eſt abſolument impoſſible, s'écria M. *Jones*, de ſuivre plus long-tems les traces de ma ſeule Divinité..... ſuivons donc celles de la gloire. Allons, mon brave ami, marchons & courons à l'Armée.

Il partit, en achevant ces mots ; & le hazard lui ayant fait choiſir un chemin contraire à celui qu'avoit pris M. *Weſtern*, le remit directement ſur les traces de *Sophie*.

Ils marcherent aſſez long-tems, ſans proférer une ſyllabe : *Jones* avoit aſſez à penſer, & *Partridge* trop à craindre.

Tom ſe laſſa pourtant enfin du monologue : il acheva de raſſurer *Partridge*, en lui jurant qu'il pouvoit maintenant parler ſans crainte; & un Mendiant, qu'ils apperçurent de loin, fournit un très-bon texte au Pédagogue pour s'indemniſer du long ſilence qu'il avoit forcément obſervé,

Son Homélie roula d'abord sur la *Charité*, & sur la dureté du cœur humain ; de-là, passant, par une transition naturelle, au Chapitre de la Guerre, il déclama contre ce fléau de l'humanité avec une véhémence qui l'étonna bientôt lui-même au point de le faire arrêter tout court, pour demander pardon à son Maître d'en avoir peut-être trop dit.

Ne crains rien, mon cher *Partridge*, lui dit son Maître, en souriant, j'étois déja si convaincu de ta poltronnerie, que rien de ce que tu peux dire, ne sçauroit m'émouvoir. Vous pouvez, Monsieur, lui répondit *Partridge* vous pouvez à votre aise m'accuser de poltronnerie. Si le desir de conserver sa peau entiere, rend un homme poltron, *non immunes ab illis malis sumus*: Je ne lûs jamais, dans la Grammaire, qu'il ne fût pas possible d'être honnête homme sans se battre. *Vir bonus est, quis ? qui consulta Patrum, qui leges juraque servat :* pas un mot de bataille ! l'Ecri-

ture même y répugne si fort, que je serois presque tenté de regarder comme très-peu Chrétien quiconque aime à répandre le sang de son semblable.

Partridge achevoit de déployer sa pieuse Doctrine, lorsqu'ils arriverent au détour d'un chemin, où le mendiant qu'ils avoient apperçû de loin vint leur demander l'aumône.

Partridge débuta par le brusquer, en lui disant, que chaque Paroisse étoit tenuë de nourrir ses Pauvres; & que de pareils vagabonds........ Arrêtez, lui dit *Jones*, en riant; n'êtes-vous pas honteux, avec tant de charité dans la bouche, d'en avoir si peu dans le cœur? La Religion vous sert, je l'apperçois, très-bien, à pallier le vice, mais sans vous exciter à la vertu. Un homme, qui se dit Chrétien, peut-il voir son semblable dans cet état affreux, sans penser à le secourir?.......... *Tom*, parlant ainsi, tiroit un *Sheling* de sa poche & le donnoit au Mendiant.

Monſieur, s'écria le pauvre Mendiant, après l'avoir beaucoup remercié, j'ai trouvé à deux milles d'ici, quelque choſe de curieux: voudriez-vous me l'acheter? je me ſerois bien gardé de le montrer à d'autres; mais, vous m'avez l'air d'un ſi bon Gentilhomme, & vous êtes ſi charitable, que vous ne me ſoupçonnerez pas d'être un voleur, parce que j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de ſa poche un petit porte-feuille doré, qu'il remit entre les mains de *Jones*.

Tom l'ouvrit d'abord, & (que le Lecteur juge de ce qu'il ſentit!) il l'ouvrit, dis-je, & vit dès la premiere page le nom de *Miſſ Sophie Weſtern*, écrit de ſa propre main. Il n'eut pas plûtôt lû ce nom, qu'il le preſſa contre ſa bouche, & tomba dans une ſorte de rêverie, qu'on pourroit appeller extaſe, & dont il ne revint que pour ſe livrer aux tranſports les plus extravagans.

Tandis que *Tom*, en exprimant ſa joye, baiſoit & rebaiſoit le petit

Livre, *Partridge* en vit tomber un papier qu'il ramaſſa, & remit à ſon Maître. C'étoit ce même billet de banque, que M. *Weſtern* avoit donné à ſa fille la veille de ſon départ.

Tom le dit à *Patridge*, & ne le cacha point au Mendiant. Tous deux en furent enchantés; l'un, par l'eſpoir de partager au moins l'aubaine; l'autre, par celui d'une récompenſe qu'il reçut en effet de *Tom*, qui ſans balancer lui fit préſent d'une *Guinée*.

CHAPITRE III.

Autres Avantures, aſſez peu intéreſſantes.

NOs Voyageurs, après avoir quitté le Mendiant, marchoient d'une vîteſſe, qui ne leur permettoit guères une converſation ſuivie. *Jones* étoit totalement occupé de ſa Maîtreſſe, & *Partridge* des cent livres *Sterlin*.

Ils avoient fait environ trois milles, tout d'une haleine, lorſque le Pédagogue, qui ne pouvoit plus ſuivre ſon Maître, le pria de rallentir un peu ſon pas; & *Jones* y conſentit d'autant plus volontiers, qu'entrant alors dans une vaſte plaine coupée par différens chemins, il commençoit à perdre les traces de *Sophie*, qu'il avoit ſuivies juſques-là. Il s'arrêtoit, pour déterminer lequel de ces chemins il étoit à propos de prendre, lorſque le bruit d'un tambour vint frapper leur oreille. *Partridge*, effrayé de de ce ſon, eut à peine la force de s'écrier, miſéricorde ! Seigneur, ayez pitié de nous ! les voilà, les voilà qui s'approchent !......

Qui donc s'approche ? lui demanda *Jones*, en regardant de tous côtés. Qui ? répondit *Partridge*, eh, les Rebelles apparemment ! Pour Dieu, Monſieur, ne vous aviſez pas de les inſulter ; peut-être ne nous diront-ils rien. Mais, ne ſeroit-il pas plus prudent de nous mettre derriere ces buiſſons,

en attendant qu'ils ſoient paſſés ? Pourquoi riſquer de leur déplaire ? & que peuvent deux malheureux, ſans armes, contre cinquante mille peut-être ?....... *Tom* interrompit cette Tirade ; & jugeant que le bruit du tambour leur annonçoit le voiſinage de quelque Ville, il marcha directement à l'endroit d'où partoit le ſon, en aſſurant le tremblant *Partridge* qu'il n'étoit pas poſſible que les Rebelles puſſent être ſi proches d'eux.

Partridge, un peu raffermi, par la fermeté de ſon Maître, ſuivit ſon Conducteur, quoiqu'à regret, juſqu'au moment où tombant tous deux dans un chemin auſſi obſcur que reſſerré, le Pédagogue apperçt quelque choſe de peint flottant en l'air à très-peu de diſtance. Son imagination deja échauffée, n'en demandoit pas tant.... Les voilà, Monſieur !..... je l'avois bien dit, s'écria-t-il, voilà leurs Drapeaux ! voilà la Couronne, & voilà le cercueil !..... ah Ciel ! quel étendart terrible !... adieu. Monſieur, nous allons être fuſillés !....

Jones, n'avoit eu beſoin que de lever les yeux pour ſe convaincre de la mépriſe de *Partridge*..... Courage ami ! dit-il ; ce péril eſt digne de ta valeur ; & je te garantis la victoire ſur cette armée... de Marionnettes. De Marionnettes ? répondit *Partridge*, avec tranſport ; Quoi ce n'eſt que cela ! & le tambour ?..... C'eſt celui des Marionnettes, lui dit froidement *Tom.*

Oh bien, je veux les voir, répartit le Pédagogue, en ſautant de joye : j'aime ce ſpectacle à la folie ; de grace, Monſieur, allons de ce côté. D'ailleurs, voilà la nuit, je ſuis à jeun depuis trois heures du matin, & le cœur me manque.

Ils arriverent bientôt à une Hôtellerie, ou plûtôt à un Cabaret à bierre, où *Partridge* n'eut rien de plus preſſé que de viſiter la cuiſine, & *Tom* de s'informer ſi les Dames n'avoient point paſſé par-là dans la journée. L'enquête de *Partridge* fut plus heureuſe que celle de ſon Maître. L'un, n'apprit rien de *Sophie* ; l'autre, à ſa grande ſatisfaction



H. Gravelot. inv. De Lafosse Sculp.

tisfaction, apprit qu'on leur ſerviroit bientôt un grand plat d'œufs au lard, qui ſortoit du feu.

L'amour n'agit pas également ſur tous les hommes : Le caractère & ſurtout la conſtitution de l'Amant régle communément ſes effets. Dans un tempérament foible il détruit toute eſpéce d'appétit tendant à la conſervation de l'animal ; dans un corps vigoureux, il fait naître des diſtractions, des négligences, l'oubli même des réparations néceſſaires à la nature: mais, mettez-moi ce dernier, s'il a faim, vis-à-vis un plat qui lui plaiſe, & vous verrez ce qu'il en fera. L'ami *Jones*, s'il eût été ſeul, auroit peut-être fait encore bien du chemin avec l'eſtomach vuide ; dès qu'il vit le plat ſur la table, il mangea d'auſſi bon appétit que *Partridge*.

La nuit étoit venue avant que nos Voyageurs euſſent fini leur repas. La Lune étoit dans ſon décours, il faiſoit extrêmement noir. Le bon *Partridge* fit tant d'inſtances à notre Héros, pour voir les Ma-

rionnettes, qu'il obtint enfin cette grace. Mais ce qui se passa pendant la durée de ce spectacle, quoique très-fort du goût de M. *Partridge*, ne nous paroît pourtant pas assez intéressant pour en rendre compte.

Il en est de même de ce qui arriva dans l'Hôtellerie, jusqu'au lendemain matin: Car le Lecteur sçaura que M. *Tom* vaincu par les priéres de *Partridge*, & par les remontrances de l'Hôte, qui lui avoit exagéré la difficulté des chemins, avoit enfin consenti de coucher dans cette maison.

Jones, qui s'étoit couché sans souper au sortir des Marionnettes, avoit déja dormi neuf bonnes heures, & en eût peut-être dormi davantage, si un grand bruit qui se faisoit à la porte de la chambre, ne l'eût pas réveillé en sursaut. On crioit même au meurtre. Il se leva & trouva le maître des Marionnettes, qui sans miséricorde, assommoit de coups le *divertissant* de sa troupe.

Tom, toujours généreux, se rangea du côté de la partie souf-

ſtante, & colla l'inſolent vainqueur contre la muraille.

Le petit *divertiſſant*, quoique foible, étoit colérique. Il ne ſe vit pas plûtôt hors de portée de ſon ennemi, qu'il commença à l'attaquer avec la ſeule arme qui fût égale entr'eux. Après beaucoup d'épithétes & d'injures générales, il procéda aux accuſations particuliéres. Double coquin! lui cria-t-il, non ſeulement je t'ai ſervi pour l'amour de Dieu, car tu me dois encore mes gages, mais je t'ai ſauvé deux fois du gibet. Ne voulois-tu pas, plus loin qu'hier, dans ce chemin étroit, voler cette aimable Demoiſelle, & lui prendre ſon bel habit de voyage? Peux-tu nier, que ton intention ne fût pas de l'entraîner dans la forêt voiſine, pour la dépouiller, pour tout ravir à la plus charmante perſonne qui fût jamais?.... Et tu t'aviſes de me maltraiter aujourd'hui! de m'aſſommer comme un bourreau, pour avoir badiné un inſtant avec une Servante de cabaret, uniquement

parce qu'elle me préfére à toi !....

Tom, dès qu'il eut entendu ces reproches, quittant tout-à-coup le Maître des Marionnettes, après lui avoir défendu ſur peine de ſon indignation toute eſpéce de voyes de fait, prit le *divertiſſant* ſous ſa ſauvegarde, & le fit paſſer avec lui dans ſa chambre.

Jones apprit de lui des nouvelles de ſa *Sophie*, que cet homme avoit vû paſſer la veille, tandis qu'il accompagnoit ſon Maître avec ſon tambour. Il l'engagea aiſément à lui venir montrer la place où il avoit vû *Miſſ Weſtern*; puis appellant *Partridge*, ils ſe remirent à l'inſtant en chemin.

Dès qu'ils y furent arrivés, *Tom* recompenſa graſſement ſon Guide, & ſuivit avec joye les traces de ſa Maîtreſſe.

Partridge, frappé de la ſingularité de cette rencontre, en tira l'augure le plus favorable pour le ſuccès des amours de ſon Maître. De pareils hazards, s'écria-t-il, dans ſon enthouſiaſme, ne ſeroient ja-

mais arrivés, si la Providence n'avoit pas un dessein formé de vous unir un jour avec *Sophie*.

Ils n'avoient pas encore marché deux milles, lorsqu'une grosse pluye vint les surprendre, à la vuë d'une Hôtellerie. On peut juger si *Partridge* harangua pour s'y réfugier; & si *Tom Jones* put s'en défendre,

Bien fâché de n'y rien apprendre de sa *Sophie*, l'amoureux *Tom*, malgré l'orage, parloit déja de se remettre en route, lorsque *Partridge*, qui ne partoit pas de bon cœur, jettant encore une fois les yeux sur le bon feu qu'il falloit quitter, apperçut & crut reconnoître un jeune homme qui s'afféïoit dans le coin de la cheminée. Monsieur! (s'écria-t-il, en rappellant *Jones*) bûvons encore un coup: voici sûrement encore des nouvelles de Madame *Sophie*. Je crois reconnoître son guide de l'Hôtellerie d'*Upton!*.... L'ami *Partridge*, avoit raison: *Tom* en fut transporté; & fit passer le guide dans une chambre particuliére, pour l'interroger plus

à ſon aiſe ſur les moindres circonſtances qui pouvoient concerner ſa Maîtreſſe.

CHAPITRE IV.

A peu près comme le précédent.

JOnes, au bout d'un quart d'heure, revint avec le Guide, pour ſignifier à *Partridge* qu'il falloit partir ſur le champ. Cet ordre, bien cruel pour le Pédagogue, lui parut cependant moins dur, en apprenant que ſon Maître avoit fait marché avec le Guide pour les conduire à cette même Hôtellerie où *Sophie* avoit couché la veille avec Madame *Fitz-Patrick*. *Tom* voulut monter le même cheval qu'avoit eu ſa Maîtreſſe ; *Partridge* monta celui de Madame *Honora ;* & leur diligence fut ſi grande, qu'ils arrivérent avant trois heures après midi.

Jones, en mettant pied à terre, demanda des chevaux de poſte.

Mais, par malheur, il ne s'en trouva point dans le Village : ce que le Lecteur ne croira pas étonnant, attendu l'extrême agitation de la Nation entiere, & ſurtout dans ces cantons, à cauſe de la marche des Révoltés.

Jones, déſeſpéré, tentoit en vain d'engager le Guide à l'eſcorter juſqu'à *Coventry* : cet homme étoit inéxorable.

Tandis qu'il le preſſoit de nouveau, dans la cour du cabaret, un Cavalier qui y arrivoit, le ſalua, en le nommant par ſon nom, & en lui demandant des nouvelles de M. *Alworthy* & de ſa famille.

Tom ne l'eut pas plûtôt enviſagé, qu'il reconnut M. *Dowling*, ce même Procureur avec qui il avoit diné depuis peu à *Glocestre*.

M. *Dowling* conſeilla à *Jones*, & le preſſa fort de ne point partir ce ſoir-là, attendu les mauvais chemins & l'obſcurité de la nuit. Mais *Tom* avoit pris ſon parti ; dût-il faire la route à pieds, rien n'étoit capable de l'en diſtraire.

Quand le bon Procureur vit ſes inſtances inutiles , il ſe joignit à *Tom* , pour engager le Guide à l'accompagner dans ce petit voyage. Les prieres & les promeſſes l'abbatirent enfin ; & il conſentit à tout, pourvû qu'on lui permît de faire rafraîchir ſes chevaux.

Pendant cet intervalle, M. *Jones*, à ſon tour, fut auſſi obligé de conſentir à boire un coup avec M. *Dowling*: ce qui occaſionna entr'eux une converſation, dont nous allons vous rendre compte.

CHAPITRE V.

Converſation de JONES *& de M.* DOWLING.

MOnſieur *Dowling*, en rempliſſant le verre de notre Héros, porta d'abord la ſanté de M. *Alworthy*. Il ajouta, quelques momens après, ſi vous le permettez, Monſieur, nous boirons auſſi

celle de M. *Blifil*, ſon très-digne héritier, jeune Gentilhomme de très-grande eſpérance, & pour qui j'ai conçu la plus haute eſtime.

Je ſuis convaincu, répondit *Jones*, que votre intention n'eſt pas de m'offenſer : mais vous aſſociez très-mal les gens ; l'un fait honheur à l'humanité, l'autre eſt un miſérable qui mérite à peine le nom d'homme. N'en parlons plus, de grace.

Dowling, frappé de cette réponſe, lui dit qu'il les avoit crû tous les deux eſtimables. Quant à M. *Alworthy*, ajouta-t-il, je n'eus jamais le bonheur de le voir ; mais l'excellence de ſon caractère eſt connuë par-tout. A l'égard de ſon neveu, je ne l'ai jamais vû qu'une fois, lorſque j'allai lui annoncer la mort de ſa mere. J'avois tant d'affaires alors, & j'étois ſi preſſé de repartir, qu'à peine ai-je eu le tems de l'entretenir deux minutes : mais il m'a paru ſi poli, que je le croyois, je vous jure, un très-aimable Cavalier.

Je ne m'étonne pas, répliqua *Jones*, que ce jeune homme vous en ait imposé. C'eſt un démon pour la malice ; & vous euſſiez pû vivre long-tems avec lui, ſans pénétrer toute la noirceur de ſon caractère. Nous fûmes élevés enſemble ; & c'eſt enfin à mes dépens, que j'ai connu toute ſon infamie. Il eſt vrai, que je ne l'aimois guères : il manquoit, ſelon moi, de cette généroſité de cœur, qui certainement eſt la baſe de tout ce que l'humanité a de noble & de grand. Je mépriſois en lui cet intérêt perſonnel, & cet excès d'amour-propre, perpétuels motifs de toutes ſes démarches. Mais, je conçois très-nettement combien le lâche abuſoit de mon trop de franchiſe, & par quel tiſſu d'artifices il m'a perdu ſans eſpoir de retour.

Ciel ! que me dites-vous ? s'écria le Procureur. En ce cas, je ſuis bien indigné que la ſucceſſion de votre oncle *Alworthy* ſoit deſtinée à cet odieux perſonnage.

Hélas ! répondit *Tom*, vous

m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il eſt vrai que M. *Alworthy* m'a long-temps permis de l'appeller d'un nom plus cher encore ; mais, çet Acte de bonté n'ayant été que volontaire en lui, il a pû ſans injuſtice me priver d'un honneur dont ſans doute il ne m'a pas cru digne. Non, Monſieur, je n'appartiens point par le ſang à M. *Alworthy* ; & ſi le monde, toujours peu capable de diſcerner & d'apprécier les vertus, trouve trop de rigueur dans ſa conduite à mon égard, en me ſuppoſant ſon parent, c'eſt faire une injuſtice au plus reſpectable des hommes...... Pardon pourtant, Monſieur, de vous avoir tant ennuyé de mes malheurs. Vous me penſiez proche parent de M. *Alworthy*, j'ai cru devoir vous en diſſuader & diſſiper les impreſſions que ſa rigueur à mon égard eût peut-être fait naître en vous.

Voilà, s'écria *Dowling*, ce qu'on appelle parler le langage de la probité même ! non, Monſieur, bien loin de m'ennuyer, je ſuis ravi

de vous entendre ; & je ſerois ravi d'être informé du fondement ſur lequel on vous a cru parent de M. *Alworthy*, tandis qu'il n'en eſt rien. Vos chevaux ne peuvent être ſitôt prêts ; & vous m'obligerez infiniment, en me racontant votre hiſtoire.

Jones, dont la complaiſance, (mais la prudence non) égaloit celle de *Sophie*, ſe prêta volontiers au deſir de M. *Dowling*, & lui fit tout le détail de ſes avantures depuis ſa naiſſance juſqu'au moment préſent.

Ce récit intéreſſa beaucoup M. *Dowling*, qui quoique Procureur, n'avoit pas dépouillé tout ſentiment d'humanité. A propos de quoi, nous remarquerons en paſſant, que rien n'eſt moins juſte que certains préjugés contre les gens de certaines profeſſions. L'habitude, il eſt vrai, les familiariſe avec des actions que leur profeſſion même rend ſouvent néceſſaires, & parconſéquent coutumieres ; mais en toutes autres circonſtances, la na-

ture agit également ſur eux, comme ſur les autres hommes. Un Boucher, j'en ſuis sûr, ſeroit touché de voir égorger un beau cheval; un Chirurgien, venant de couper un bras, ſans la moindre émotion, aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte: & j'en ai vû l'exemple. Un Guerrier, ſortant du carnage, redevient, à la Paix, doux, aimable, galant, & fait pour la ſociété. De même, un Procureur peut être compâtiſſant, & véritablement ſenſible aux infortunes d'une créature de ſon eſpéce, pourvû ſurtout que ſes vrais intérêts n'en ſouffrent point.

Jones, comme ſçait fort bien le Lecteur, n'étoit pas abſolument au fait de la façon dont on s'y étoit pris, pour le noircir dans l'eſprit de M. *Alvvorthy*: il n'avoit pû faire ce détail à M. *Dovvling*; quant au reſte, il l'avoit comme de raiſon, préſenté au Procureur dans le jour le plus avantageux qu'il avoit pu; car, quoiqu'il ne visât point à rendre ſon ancien patron trop con-

damnable, il n'avoit pas non plus envie de ſe trop dénigrer lui même. Ainſi *Dovvling* eut aſſez de pénétration, pour juger que quelqu'un avoit probablement rendu, ſous main, de très-mauvais offices à M. *Tom*. Non, s'écria-t-il, M. *Alvvorthy* n'eût jamais déshérité quelqu'un qu'il chériſſoit autant que vous, pour des fautes auſſi legéres. Son amitié, du moins, vous donnoit droit de beaucoup attendre de lui; & l'éducation qu'il vous avoit donnée, étoit une eſpece d'engagement de ſa part, que vous aviez bien droit de réclamer. Il y a du noir là-deſſous, Monſieur!.... Cette ſucceſſion devoit vous regàrder en grande partie.

Vous me connoiſſez mal, dit *Jones*: j'euſſe été ſatisfait à moins; & je n'ambitionnerai jamais la fortune de mon bienfaiteur. Je puis vous jurer même, qu'il ne m'arriva jamais de ſonger à ce que j'en pouvois attendre. J'ai toujours préféré la tranquillité de mon ame, à la plus brillante fortune acquiſe aux

dépens d'autrui. Eh, qu'eſt-ce que le miſérable orgueil que fait naître la magnificence d'un Palais, d'un nombreux Equipage, d'une table ſplendide, de tous les dehors enfin du bonheur, vis-à-vis ce repos ſolide, cette douce ſatisfaction, ces tranſports délicieux, & ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur, en réfléchiſſant ſur ſes nobles & bienfaiſantes actions? Je n'envie point *Blifil*, contemplant d'un œil avide & ſoucieux, ſes richeſſes futures; je ne lui en envierai pas plus la poſſeſſion. Je n'acheterai pas la fortune, au prix d'un inſtant de remords. Je crois, ainſi que vous, avoir été ſuſpect à ce garçon; il m'a cru plus intéreſſé: ſes ſoupçons ſont nés de ſa baſſeſſe; il a meſuré mon cœur au ſien. Grace au Ciel! je ſens.... je ſens mon innocence, mon ami! pour l'Univers, je ne troquerois pas ce ſentiment contre.....

M. *Dovvling*, quoiqu'extrêmement déconcerté pendant tout ce diſcours de *Jones*, dont nous abré-

geons une partie , étoit pourtant touché de la compaſſion la plus vive. S'il nous retombe ſous la main, dans le cours de cette Hiſtoire, nous tâcherons de pénétrer les raiſons de ſon trouble : nous ſommes obligés, pour le préſent, en imitant notre Héros, de prendre bruſquement congé de lui, attendu que la nuit s'approche, que les chevaux ſont prêts, & que l'ami *Tom*, malgre la pluye qui commence à tomber, veut pourtant à toute force aller coucher à *Coventry*.

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Etrange Avanture.

JAmais chemin ne fut plus droit ni plus uni que celui d'où nos Voyageurs partoient, juſqu'à *Coventry* ; & quoiqu'aucun d'eux n'y eût jamais paſſé, il ne falloit pas moins qu'une nuit auſſi obſcure,

& une pluye aussi abondante, pour qu'il fût possible qu'ils s'égarassent.

Ils ne s'en apperçurent qu'après avoir marché l'espace d'environ six milles, lorsque comptant entrer dans les fauxbourgs d'une grande Ville, ils se trouverent dans un chemin sale & étroit.

Jones soutint alors, qu'on avoit manqué le grand chemin de *Coventry*; le Guide, que la chose étoit impossible; & *Partridge* mit au jour une toute autre opinion. Dès l'instant de notre départ, dit-il, j'ai soupçonné qu'il nous arriveroit quelque malheur. M. *Jones* n'a-t-il pas remarqué cette vieille femme, accroupie sur la porte du cabaret, au moment que nous montions à cheval? Plut au Ciel que nous eussions donné quelque chose! Vous vous en repentirez, a-t-elle dit entre ses dents; & dans l'instant la pluye a commencé. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, je suis certain, moi, qu'il y a des Sorcieres; & s'il en fut jamais, celle-ci en est une. Je l'ai jugée

telle, à la premiere vûe ; & je lui aurois donné l'aumône, si j'avois eu de la monnoye.

Tom, quoique très-affligé d'un retardement, qui lui faisoit perdre les traces de sa chere *Sophie*, ne put s'empêcher de rire au nez du superstitieux *Partridge*, qui dans l'instant même étant tombé dans un bourbier, n'en fut que d'autant plus fortifié dans son opinion. Le hazard voulut qu'il en arrivât bientôt autant au Postillon ; *Partridge*, alors, après avoir crié à *Tom* de se préparer à la même cérémonie, le supplia de retourner pour pacifier la vieille. Nous y serons bientôt, Monsieur, s'écria-t-il, car, malgré tout le chemin qu'il semble que nous avons fait, je suis très-convaincu, que nous sommes encore aux environs du cabaret d'où nous sommes partis.

Jones, au lieu de l'écouter, étoit occupé à voir si le Guide n'étoit point blessé ; mais, appercevant qu'il en étoit quitte, ainsi que *Partridge*, pour beaucoup de crot-

tes, notre Héros ſe remit en ſelle, très-réſolu d'aller juſqu'à ce qu'il trouvât quelque Village où l'on pût le remettre dans ſon chemin.

Ils avançoient, en tâtonnant, loſqu'une lumiere éloignée frappa les yeux de *Jones*, & jetta la terreur dans l'ame du Pédagogue. C'eſt un feu follet, Monſieur, s'écria-t-il...... prenez garde! ne vous y fiez pas, ah, maudite Sorciere...! ſa lanterne infernale, pour peu que nous marchions encore, va nous précipiter dans quelque abîme.

Mais, quel redoublement de frayeur pour le pauvre *Partridge*, lorſque nos Voyageurs approchant un peu plus près de cette, ou plûtôt maintenant de ces lumieres, entendirent un bruit confus de voix humaines!...... des cris, des chants, des éclats de rire, qui mêlés au ſon de quelques inſtrumens formoient un concert ſi difficile à définir, que *Partridge* devint à peu près pardonnable, en affirmant, d'une voix preſque étein-

te, que c'étoit un *Sabbat.*

L'horreur qui s'empara de l'ame du Pédagogue, & qui par contagion gagna bientôt le Guide, eſt d'un genre qui ne ſe peint pas, quand on croit ſçavoir à peu près ce qui peut ſe peindre.

Tous deux s'unirent pour prier, en pleurant, M. *Tom* de vouloir bien ne pas aller plus loin. Le Guide affirma même, que les chevaux, qui paroiſſoient marcher, n'avoient pas fait un pas depuis une demie heure; & que tout ceci n'étoit que ſortilége & enchantement.

M. Jones, n'étoit pas crédule: il ſe trouvoit pourtant embarraſſé avec deux compagnons de cette eſpece. Ou nous approchons, leur dit-il en riant, vers la lumiere, ou la lumiere s'approche de nous; car enfin, nous en voilà bien près. Qu'avons-nous donc à craindre, je vous prie, de gens inconnus, à à la vérité, mais qui n'ont l'air que de ſe réjouir? de ſe réjouir, Monſieur, s'écria *Partridge*! & quel cœur peut ſonger à ſe réjouir à cette

heure-ci, & par un tems ſi diabolique ? ce ne peut être qu'un tas de revenans, de ſorciers, ou de malins eſprits : Monſieur, ſoyez-en bien certain ; & ne nous aviſons pas de tenter le Ciel.

Que ce ſoit tout ce qu'on voudra, répliqua *Tom* ; je ſuis réſolu d'y aller demander le chemin de *Coventry*.

Jones, à ces mots, piqua des deux ; & malgré les cris du Pédagogue, marcha droit à l'endroit d'où partoit le bruit. *Partridge*, qui craignoit également d'avancer, & de reſter ſeul, fut obligé de ſuivre, en invoquant nom par nom tout ce qu'il connoiſſoit alors de Puiſſances Céleſtes.

Ils arriverent cependant ; & dès que la proximité permit de diſtinguer les objets, *Tom* apperçut qu'il ne s'agiſſoit que d'une grange, dans laquelle une nombreuſe aſſemblée, des deux ſexes, paroiſſoit ſe livrer à la joye.

Il ne ſe fut pas plûtôt préſenté à l'une des portes, qui étoit ouverte,

qu'une voix mâle & vigoureuſe cria du dedans, qui eſt-là ?..... notre Héros répondit, d'un ton plus meſuré, ami ; & demanda le chemin de *Coventry*.

Si tu es de nos amis, lui dit une autre voix, tu ferois mieux de t'arrêter ici, juſqu'à ce que la tempête ſoit appaiſée : il y a place pour toi, & même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres, & préſenta ſes deux compagnons, qui furent ainſi que lui, très-bien reçus ; mais qui ne frémiſſoient pas moins à l'aſpect d'une aſſemblée, qu'ils croyoient encore compoſée de tous les Sorciers du Royaume.

Quoiqu'on n'y croye plus guères maintenant, hâtons-nous pourtant de faire reſpirer certains Lecteurs, en leur apprenant que ces prétendus Sorciers n'étoient autres que des *Egyptiens*, ou *Bohémiens*, qui célébroient la nôce de l'un des Chefs de leur Société.

Rien n'étoit plus gai que cette aſſemblée ; la joye y régnoit de toutes parts, & ſur toutes les phy-

ſionomies. On y remarquoit même une ſorte de décence, & peut-être plus grande que dans certaines aſſemblées bourgeoiſes : car, ces gens-ci ſont aſſujettis à un gouvernement, & à des loix de leur façon; & tous obéiſſent à une eſpéce de Magiſtrat ſouverain, qu'ils appellent leur *Roi*. L'abondance étoit auſſi de la fête, & floriſſoit dans cette grange. Il eſt vrai, que la délicateſſe & l'élégance n'en étoient pas ; mais le bon appétit des convives ſe paſſoit fort bien d'elles. Beaucoup de lard, de volaille, & de groſſes viandes, compoſoient le banquet, plus conforme à leur goût que tout ce que le plus fin & le plus couru des Cuiſiniers François eût pû leur préſenter.

Tandis que *Tom* regardoit ce ſpectable avec beaucoup d'étonnement, un vieillard vénérable s'approcha de lui, & le ſalua d'un air où la franchiſe & l'amitié paroiſſoient avoir trop de part, pour pouvoir être appellé poli.

C'étoit le Roi des *Bohémiens* lui-

même, qui quoique peu diſtingué par l'habillement d'avec le reſte de ſes Sujets, avoit pourtant un air de dignité qui inſpiroit, à ce que nous a dit *Jones*, une eſpéce de ſentiment de reſpect aux Spectateurs.

Après beaucoup de complimens, de part & d'autre, d'autant plus flatteurs pour Sa Majeſté *Bohémienne*, qu'elle n'étoit guères accoutumée à en recevoir de pareils, ce Prince fit couvrir une table de quelques proviſions choiſies, où s'étant aſſis avec *M. Jones*, il lui tint à peu près ce diſcours. Je ne doute pas, Monſieur, que vous n'ayez ſouvent vû de mes gens en partis détachés, car ils rôdent par tout: mais je crois que vous n'en avez peut-être jamais vû tant enſemble; & vous ſerez bien plus ſurpris, ſans doute, quand vous ſçaurez que les Egyptiens ſont auſſibien gouvernés qu'aucun Peuple vivant ſur la ſurface de la terre. J'ai l'honneur d'être leur Souverain; & peut-être jamais Monarque n'eut de Sujets plus attachés, ni plus ſoumis. J'ignore encore quelles vertus

tus ont pû m'acquérir leur eſtime, mais je puis me vanter de n'avoir jamais ſongé qu'à les rendre heureux. Eh, comment pourrois-je ne pas aimer de pauvres gens, qui ne parcourent l'Univers, qui n'agiſſent, & ne reſpirent que pour faire vivre leur Roi! ils connoiſſent mes ſoins & mes ſentimens pour eux; & ma tendreſſe ſeule m'eſt un sûr garant de la leur.

Il y a mille, ou deux mille ans plus ou moins, (je ne puis vous en fixer le tems plus juſte, ne ſçachant ni lire ni écrire) il y a fort long-tems, dis-je, qu'il arriva une révolution parmi les *Egyptiens*: cette Nation avoit alors des Seigneurs. Ces Seigneurs, guidés par l'ambition, ſe firent la guerre les uns aux autres; mais le Roi les fit tous périr, & établit une égalité parfaite parmi tous ſes Sujets: depuis ce tems, nous ſommes tous heureux. Perſonne n'ambitionne ni ne brigue la Royauté; c'eſt la Charge la plus pénible de l'Etat. Rien n'eſt ſi fatiguant que d'être ſans ceſſe occupé

à rendre juſtice à ſes égaux. J'ai mille fois envié le ſort du dernier de mes Sujets, ſurtout lorſque l'équité me forçoit à punir ou mon parent, ou mon ami. Car, quoique nous reſpections le genre humain, nos châtimens n'en ſont pas moins ſévéres ; la honte en fait la baſe. Un Egyptien, une fois flétri, n'oſe lever les yeux ſur lui-même ; & j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois.....

Sa Majeſté en étoit là, lorſqu'une rumeur ſoudaine ſe fit entendre dans la grange. Les careſſes des *Bohémiens* avoient diſſipé par dégrés les terreurs de *Partridge* ; qui, non ſeulement s'étoit empiffré à leurs tables, mais y avoit déja bû un peu plus que de raiſon.

Une jeune femme *Egyptienne*, plus remarquable par l'eſprit que par la beauté, avoit mené le Pédagogue à l'écart, ſous prétexte de lui dire ſa bonne avanture.

Soit que l'yvreſſe eût échauffé M. *Partridge*, ſoient que la *Bohémienne*, touchée de la noble gravité

du perſonnage, eût oublié dans cet inſtant la décence ordinaire à ſon ſexe, les deux Amans venoient d'être découverts par le mari de la *Bohémienne*, (qui les avoit fait épier) dans la ſituation du monde la moins équivoque.

Partridge, à la grande confuſion de ſon Maître, fut amené avec ſcandale devant le Roi, où la honte de ſon crime, jointe à l'évidence du fait, lui permirent à peine de dire un mot pour ſa défenſe. Le Roi, ſe retournant alors vers *Jones*, vous voyez, Monſieur, lui dit-il, de quoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme ?

Je ſuis auſſi fâché, que confus de cet événement, répondit *Tom*, & je crois qu'il eſt juſte que le coupable ſoit condamné à réparer, autant que faire ſe pourra, l'offenſe qu'il a faite au mari.

Notre Héros, tirant alors une *Guinée* de ſa poche, la préſenta au *Bohémien*, en l'aſſurant que *Partridge* étoit pauvre, & hors d'état

de pouvoir payer actuellement davantage.

L'époux, en vouloit absolument cinq; & cette somme, par accommodement, réduite enfin à deux *Guinées*, alloit être payée par *Jones*, à condition que la femme auroit aussi sa grace, lorsque Sa Majesté errante, lui retenant la main, & adressant la parole au témoin, lui demanda par quel hazard il étoit parvenu à découvrir les criminels?

Cet homme répondit, que le mari l'avoit prié d'avoir l'œil sur les démarches de sa femme dès le premier moment qu'il l'avoit observée en conversation avec l'Etranger; & que, lui témoin, ne l'avoit pas perdue de vue depuis cet instant, jusqu'à celui où.......

Le Roi lui demanda alors, si le mari l'avoit accompagné pendant tout ce tems-là? à quoi le témoin ayant répondu qu'oui, Sa Majesté regardant le mari d'un œil sévére, lui parla en ces termes: je suis fâché qu'un *Bohémien* ait assez peu d'honneur, pour vendre celui de sa

femme. Si vous l'euſſiez aimée, vous euſſiez prévenu le crime que vous cherchiez à découvrir. J'ordonne donc, loin qu'on vous donne de l'argent, que votre lâcheté ſoit punie. Je vous condamne, infâme que vous êtes, à porter, pendant un mois, des cornes ſur la tête; & votre femme, à vous les attacher publiquement aux yeux de toute la Nation.

Jones applaudit, avec tous les *Egyptiens*, à l'équité de cet Arrêt; ſur quoi, le Roi lui dit, je jouis de votre ſurpriſe: elle naît des préjugés communs des Nations contre mon peuple. Avouez, Monſieur, que vous nous croyiez tous des larrons?

Je confeſſe, répondit *Jones*, qu'on ne m'a jamais parlé des *Bohémiens* comme ils paroiſſent le mériter.

Je vais, répliqua le Roi, vous apprendre la différence de vous à nous. Mon peuple eſt voleur ſans doute: mais il ne vole que le vôtre; & vous vous volez tous mutuellement.

CHAPITRE VII.

Avanture dangereuse. Arrivée de TOM JONES, *& de* PARTRIDGE *à Londres.*

PEndant toute cette Scène, l'orage étoit appaisé. Dès que *Tom* s'en apperçut, il prit congé, après beaucoup de remercimens, de Sa Majesté *Bohémienne*, qui voulut absolument lui donner un Guide jusqu'à *Coventry*. Nos Voyageurs y arriverent à minuit, & en partirent à deux heures sur des chevaux de poste qu'il avoit fallu attendre, & qui les menerent sans accident à *Daventry*.

De-là, jusqu'à *S. Albans*, où *Jones* comptoit avec raison pouvoir trouver *Sophie* à la dînée, il il ne leur arriva rien d'assez intéressant pour amuser un Lecteur d'assez bon goût pour préférer les faits aux réfléxions, au maximes, aux

colloques, & aux autres prétenduës beautés de ſtile dont trop d'Auteurs, que l'on connoît aſſez, farciſſent aujourd'hui leurs Ouvrages.

Tom n'eut rien de plus preſſé, en arrivant à *S. Albans*, que de s'informer d'un caroſſe à ſix chevaux allant à Londres, & qui devoit être arrivé depuis deux heures au plus. On lui dit, que cet équipage avoit en effet paru; mais qu'un relais, qui l'attendoit depuis le matin de la part de Mylord *** y avoit été attaché ſur le champ, & le menoit en toute diligence à Londres.

Si *Jones* avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de poſte tout prêts, il eût ſans doute tenté, quoique contre toute poſſibilité, de ſuivre & d'atteindre le caroſſe du Mylord. Mais, malheureuſement pour lui, & pour *Partridge* qui avoit grand faim, il ne s'en trouva pas. Il fallut donc, par force, reſter & dîner à *S. Albans*, en attendant qu'il revînt des chevaux à la poſte.

Le jour étoit ſur ſon déclin, &

nos Cavaliers avoient laiſſé deux milles derriere eux par-delà *Barnet*, lorſqu'ils furent accoſtés par un autre voyageur d'une aſſez belle phyſionomie, mais dont la monture pouvoit aller de pair avec celle du feu Chevalier de la *triſte figure*. Cet homme, après avoir ſçu de *Jones* qu'il alloit à Londres, demanda la permiſſion de le ſuivre, & l'obtint d'autant plus facilement, qu'il ſe diſoit Etranger, & ſans la moindre connoiſſance des chemins.

Leur converſation roula d'abord ſur les accidens qui arrivent en route, & ſur les voleurs, que l'Etranger paroiſſoit fort appréhender.

Quant à moi, dit *Jones*, ayant très-peu à perdre, j'ai conſéquemment très-peu à craindre.

Très-peu à perdre ? s'écria *Partridge*, qui n'avoit pas encore parlé. Ma foi, Monſieur, ſi j'avois comme vous un billet de cent livres ſterlin dans ma poche, je ne parlerois pas ainſi ! Ce n'eſt pourtant pas que j'aye peur : nous ſommes quatre, Dieu merci ; & le plus

hardi voleur n'auroit pas beau jeu à nous attaquer. Je veux même, qu'il ait un piſtolet ; il ne peut du moins tuer que l'un de nous. . . . . Eh bien, l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine *Partridge* achevoit-il ces mots, que l'Etranger détournant ſon cheval, & tombant tout-à-coup ſur *Jones*, le piſtolet à la main, lui demanda le billet de banque en queſtion.

Notre Héros, fut d'abord un peu étourdi de l'avanture : mais revenant toup-à-coup à lui-même, il dit au voleur, que tout ce qu'il avoit d'argent comptant étoit à ſon ſervice : il tira même environ trois *Guinées*, qu'il lui offrit ; mais l'autre répondit, en jurant, que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit. J'en ſuis fâché, répartit froidement *Tom*, en remettant ſon argent dans ſa poche.

Le voleur, lui appuyant alors le piſtolet ſur l'eſtomach, le menaça de le tuer, s'il ne ſe hâtoit pas de lui remettre le billet. Mais, l'intrépide *Jones*, ſautant tout-à-coup ſur

la main du voleur, la tint ſi ferme, en détournant le bout du piſtolet, que cet homme commença à trembler, en rappellant en vain ſes forces pour ſe délivrer d'un ſi redoutable champion. Ils ſe débattirent long-tems ; tous deux tomberent à la fois de cheval : mais, le vigoureux *Tom*, qui venoit enfin d'arracher le piſtolet des mains du voleur, ſe trouva ſur ſon adverſaire.

Ce pauvre larron, qui à la vérité n'étoit pas de la force de *Jones*, ſe vit alors forcé de demander grace au vainqueur. Ayez pitié de moi, Monſieur ! lui dit-il, les larmes aux yeux, mon intention n'étoit sûrement pas de vous tuer : voyez vous-même, ſi mon piſtolet eſt chargé ; c'eſt la premiere fois que la miſére la plus extrême m'a fait tomber dans le crime.

Dans cet inſtant, la voix d'un homme, qui demandoit quartier à cent pas de là, en criant beaucoup plus fort que le voleur, attira toute leur attention. C'étoit *Partridge*, qui après avoir voulu ſe ſauver, étoit

tombé de cheval, & attendoit, ſa face contre terre, le coup mortel dont il ſe croyoit menacé.

Il ne quitta cette poſture, que lorſque le guide, un peu moins effrayé que lui, après avoir relevé le cheval du Pédagogue, lui vint apprendre que ſon Maître avoit terraſſé le voleur.

Partridge, à ces mots, ne fit qu'un ſaut juſqu'à l'endroit où *Jones*, l'épée nuë à la main, menacoit de tuer ſon homme. Tuez, tuez, Monſieur, s'écria-t-il, tuez ce miſérable!..... Mais, il étoit heureuſement tombé dans des mains trop généreuſes.

Tom, s'étant en effet convaincu que le piſtolet n'étoit pas chargé, commença à croire tout ce que ce malheureux lui avoit dit, avant l'arrivée de *Partridge*. Il avoit proteſté, qu'il étoit abſolument novice dans le métier; qu'il ne s'y étoit laiſſé entraîné, que par l'horreur de ſa ſituation, ayant cinq enfans mourans de faim, & une épouſe prête à périr en couche.

Il offroit même à *Jones*, de le convaincre de ces déplorables vérités, s'il vouloit bien le suivre jusqu'à sa maison, qui n'étoit, assurcit-il, qu'à deux milles de-là. Il se déclaroit enfin indigne de toute espece de grace, s'il ne donnoit des preuves, peut-être trop sensibles, de tout ce qu'il avançoit.

Tom le prit d'abord au mot, en lui déclarant que son sort dépendoit de la vérité de son histoire. Le pauvre homme, alors, marqua tant de joye, & *M. Jones* en trouva les transports si naturels, que son bon cœur en fut aussi touché qu'émû. Reprenez votre pistolet, lui dit-il, & cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la misére. Voilà deux *Guinées*, pour soulager votre famille : je voudrois pouvoir faire plus, mais les cent livres sterlin ne sont pas à moi.

Cette action, ne sera probablement pas approuvée de tous nos Lecteurs. Tandis que quelques-uns y applaudiront, comme à l'acte d'humanité le plus louable, d'autres

plus graves perſonnages diront que *Tom* avoit tout au moins perdu de vuë ce que tout homme doit à ſon pays. *Partridge* étoit de leur avis. Je ne ſerois point ſurpris, dit-il à *Jones*, que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer, avant notre arrivée à Londres.

Le voleur, pénétré de reconnoiſſance, verſa, ou du moins parut verſer des larmes, en proteſtant que de ſa vie il ne tomberoit en pareille faute. Nous ſçaurons par la ſuite s'il a tenu parole. Il eſt tems de faire arriver nos Voyageurs à Londres, de les laiſſer repoſer ainſi que nos Lecteurs, & de nous repoſer nous-mêmes.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES CHAPITRES

Dn second Volume.

LIVRE HUITIE'ME,

Contenant plus de deux jours.

Chapitre Premier.

Chapitre II.

Chapitre III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

LIVRE DIXIE'ME,

Qui contient environ douze heures.

LIVRE ONZIE'ME,

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE III.

CHAPITR IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

LIVRE DOUZIE'ME,

Contenant les mêmes trois jours que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Fin de la Table du Tom



